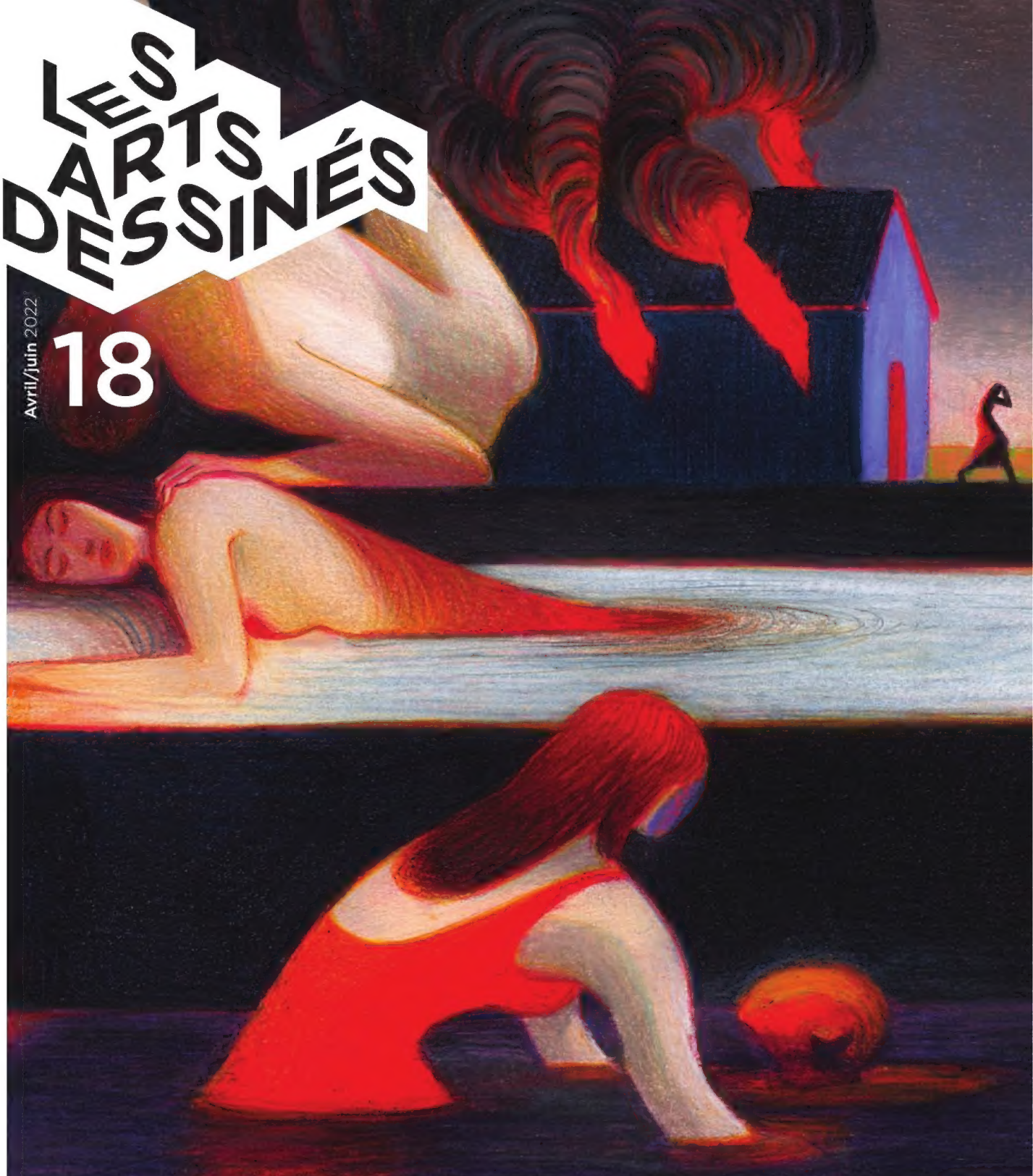
LES ARTS DESSINÉS

Avril/juin 2022
18



Lorenzo Mattotti

Benoît Delépine & Gustave Kervern | Dominique Goblet | Nadja | Steven Guarnaccia | Frédéric Rébéna

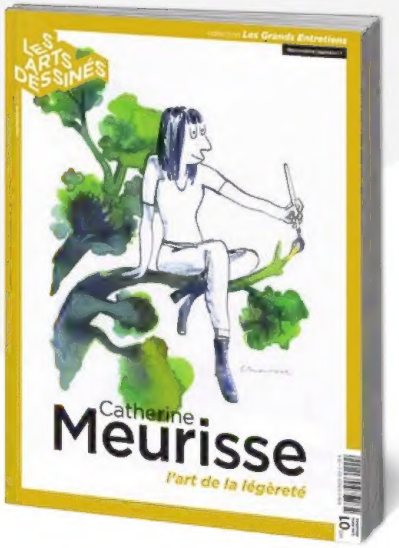
L 15306 - 18 - F: 14,95 € - RD

LES ARTS DESSINÉS

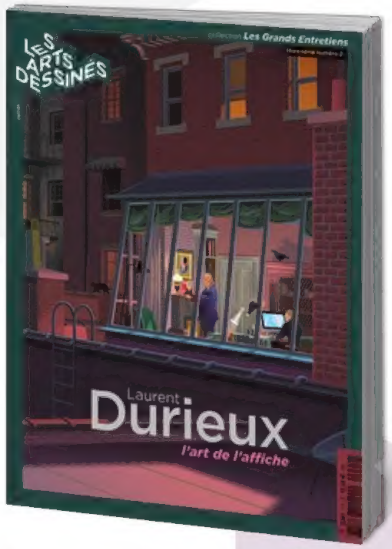
Collection
Les Grands Entretiens

LES GRANDS AUTEURS ONT LEUR GRANDE REVUE !

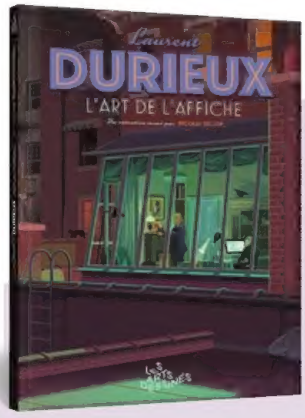
NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOS HORS-SÉRIES :



Catherine Meurisse
L'art de la légèreté
(Broché, 100 pages)



Laurent Durieux
L'art de l'affiche
(Broché, 100 pages)



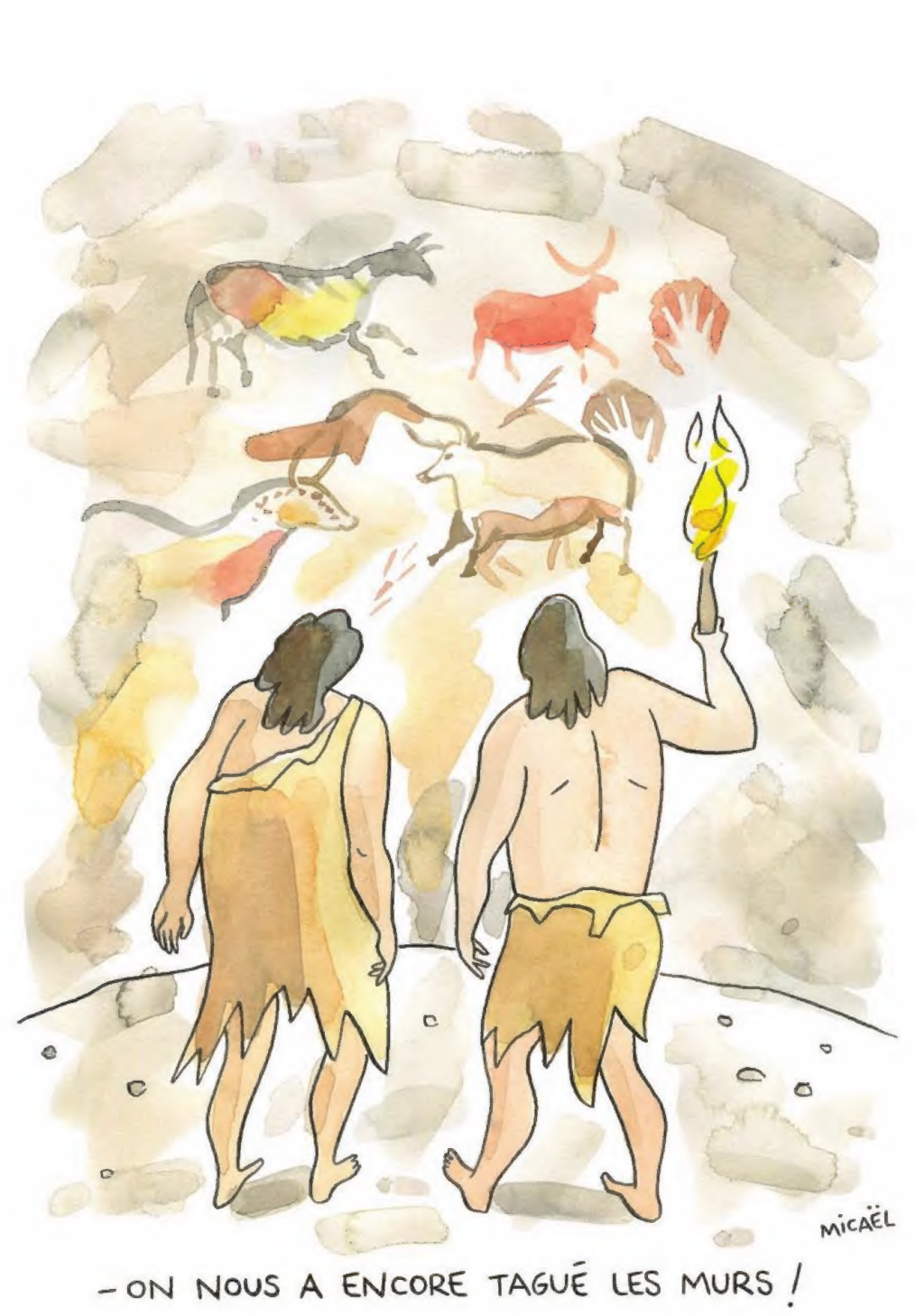
Version livre cartonné
(132 pages)

À paraître :

Ugo Bienvenu
L'art du contre-pied
(Broché, 100 pages)

Version livre cartonné
(132 pages)

EN SAVOIR PLUS : **WWW.LESARTSDESSINES.FR**



MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #18

LE MONDE SELON MICAËL /p.01
Édito dessiné |

ÉDITORIAL /p.05
Par Frédéric Bosser |

DELÉPINE & KERVERN /p.06
Anar un jour, anar toujours... |

NYLSO /p.14
Les cabanes, c'est son dada |

LAPIN /p.16
Le crayon alerte |

ROBERT CRUMB, CHRISTIAN BÉRARD /p.18
Expositions |

POSADA /p.20
La délicatesse du burin |

CHRISTELLE TÉA /p.22
Le dessin au bout des doigts |

LORENZO MATTOTTI /p.24
Le pape des images |

PIERRE KROLL /p.38
Petits dessins, grand talent |

NADJA /p.44
Au fil du pinceau |

82

Bas les pattes / © David B. Rébéna / Pocket

STEVEN GUARNACCIA /p.52
Les 7 péchés capitaux |

DOMINIQUE GOBLET /p.60
À découvert |

LOUIS PAILLARD /p.68
Le dessin précis... |

JULIE DOUCET /p.76
L'originale |

FRÉDÉRIC RÉBÉNA /p.82
L'écriture dessinée |

LA PASSE-MIROIR /p.90
Portfolio |

ENSADERS /p.98
L'aventure à trois |

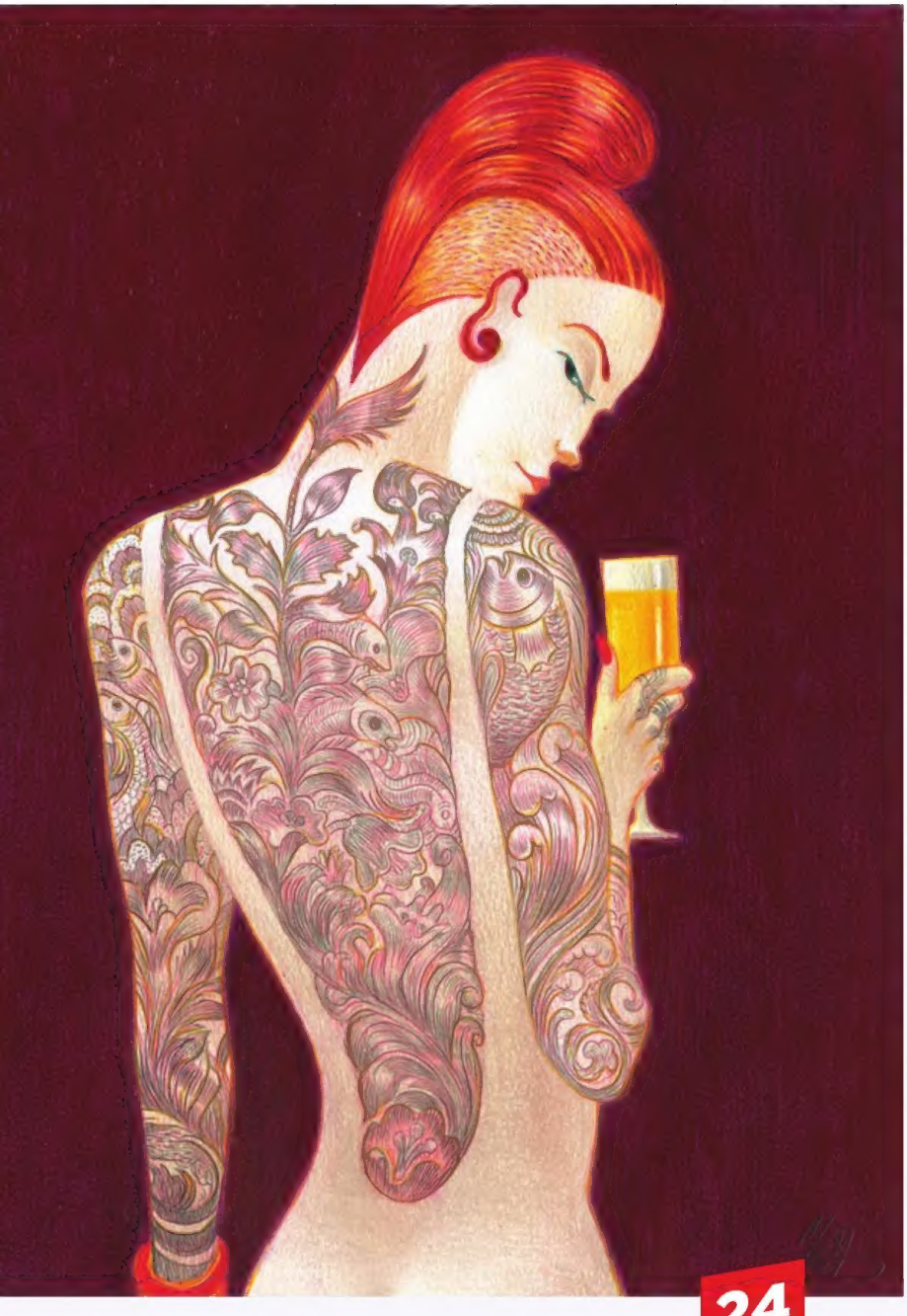
ADÈLE VERLINDEN /p.106
La quête de liberté |

JULIEN MAGNANI /p.112
Le livre est un art à part entière |

44

Chien Bleu © Nadja / L'école des loisirs

Tatuaggio © Lorenzo Mattotti / The New Yorker



24

ANNE ZEUM/p.118
Les 4 saisons |

MARIA DEK/p.124
Partir à l'aventure |

ELIZABETH PICH/p.130
Sans filtre ! |

MICROIDS/p.136
Comment adapter une BD en jeu vidéo ? |

CAHIER ACTUS/p.144
Illustration, BD, Jeunesse, Beaux-Arts... |

AU GÉNÉRIQUE/p.160
Collaborateurs, remerciements |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Odile Conseil, Isabelle Delorme, Cathia Engelbach, Frédéric Poincelet, Géant Vert, Steven Guarnaccia, Maxime Gueugneau, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Micaël, Anne Zeum
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
• **Maquette :** Rémi Joffart
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Odile Conseil, Mathilde Geromin, Simone Mattotti, Géant Vert, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tou.te.s les auteurs et autrices présent.e.s dans ce numéro, et à tous les attaché.e.s de presse concerné.e.s
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à ce numéro.

Couverture : LORENZO MATTOTTI
© Lorenzo Mattotti

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

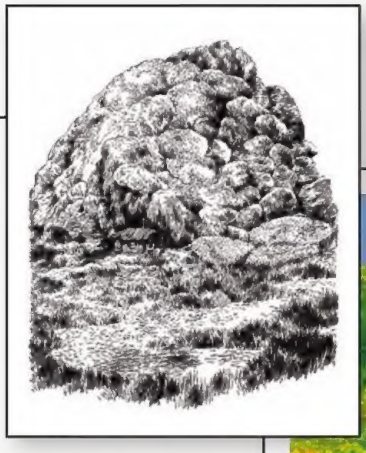
PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

LES ARTS DESSINÉS
galerie

AVRIL>
MAI 2022

SERGE BLOCH 05>28 MAI

ALINE ZALKO 05>28 MAI



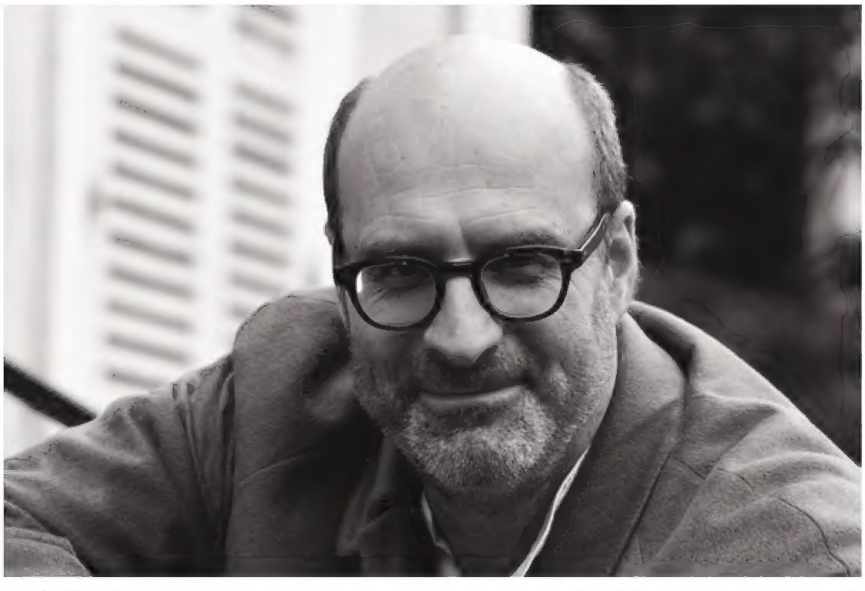
NYLSO
10 MARS>02 AVRIL

MAX DUCOS 10 MARS>02 AVRIL

ENSADERS 07>30 AVRIL

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris

Ouverture du mardi au samedi de 13 h à 19 h ou sur rendez-vous (tél. : 01 71 32 51 91)
Mail : violette@galerielesartsdessines.com / **www.galerielesartsdessines.com**



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Nos retrouvailles !

À l'heure d'écrire ce dix-huitième édito des *Arts dessinés*, je ne puis que revenir sur cet événement récent qu'a été l'ouverture, le 11 janvier dernier, de la galerie des Arts dessinés au 19, rue Chapon (Paris 3e) en association avec Huberty & Breyne. Avec ce lieu « physique », il nous est de nouveau possible de converser, non plus par mails ou par téléphone, mais en personne avec ceux qui depuis des années nous suivent et nous soutiennent, sans oublier ceux qui découvrent par hasard ce support que nous exposons fièrement !

Qu'il est agréable de pouvoir se croiser et de faire le plein d'énergie quand nous entendons dire combien ils aiment ce que nous éditons, les auteurs que nous défendons, et l'attente d'en découvrir de nouveaux. Certains prennent même la décision d'acquérir une œuvre originale.

Alors même si la plupart avancent encore masqués, pandémie oblige, nous devinons leurs sourires et emmagasinons cette chaleur et cette bienveillance avec bonheur, sans retenue.

Ce numéro, dont la une est signée Lorenzo Mattotti, garde son habituelle ligne éditoriale, à savoir une grande variété et la défense, à égalité si possible (il faut que l'actualité suive), du même nombre d'auteurs et d'autrices. Cette recherche fait aussi partie de notre plaisir.

Merci à vous d'être là, certains depuis le début de cette aventure, de nous soutenir et de partager avec nous cette passion du dessin sous toutes ses formes.

Frédéric Bosser,
rédacteur en chef

BENOÎT **DELÉPINE**
& GUSTAVE **KERVERN**
Photographiés par Frédéric Bosser
© Photo Frédéric Bosser pour *Les Arts dessinés*

Le Cinéma de Benoît Delépine et Gustave Kervern est le premier opus de CineComedies, une collection dédiée au cinéma que lance La Tengo. Si, confinement oblige, les entretiens qui composent ce livre ont tous eu lieu via Zoom, nous avons eu la chance de rencontrer ses auteurs en chair et en os à la halle Saint-Pierre le soir de son lancement. Moment privilégié… forcément !

Par **Frédéric Bosser**

GUSTAVE KERVERN BENOÎT DELÉPINE

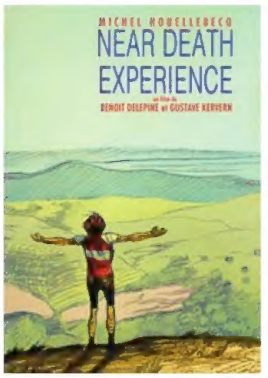
ANAR UN JOUR, **ANAR TOUJOURS**…

LE CINÉMA DE BENOÎT DELÉPINE & GUSTAVE KERVERN
PAR **JÉRÉMIE IMBERT** & **CHRISTOPHE GEUDIN**
Éditions LA TENGO
240 pages, disponible

Comment vous êtes-vous rencontrés ?
Benoît Delépine : À Cannes, lors de la soirée de lancement du film de Fabien Onteniente, *Jet Set.*
Gustave Kervern : Un énorme verre à cocktail rempli de pastis décorait la scène. J'ai eu la bonne idée de me jeter dedans !
BD : Seul hic, comme tu t'y es jeté tout habillé et que les parois inclinées étaient glissantes, tu n'arrivais plus à en sortir. Il a fallu s'y mettre à plusieurs pour te tirer de là, et ça a tout inondé et provoqué un court-circuit. La fête s'est arrêtée net !
GK : Fallait pas nous inviter ! *(Rires.)*
BD : Je faisais tellement de conneries à l'époque que j'avais toujours une lettre d'excuses passe-partout, prête à partir le lendemain.

Cela vous a permis de faire connaissance, c'est le plus important, non ?
BD : En effet ! Et comme nous cherchions des auteurs pour *Grolandsat* sur le point de passer en quotidienne, nous l'avons engagé assez rapidement dans notre équipe après cette fête…
GK : J'avais le choix entre eux et *La Grosse Émission* produite par Arthur, soit une PME contre une multinationale. J'ai choisi la plus petite structure et je ne regrette pas, car elle est encore là des années après. Mon premier texte fut pour le sketch *L'Homme qui pisse le plus loin au monde.*
BD : Je t'avais repéré dans l'émission *Le Plein de super* où tu jouais le rôle d'un *loser* un peu arnaqueur qui allait de festival en festival. J'adorais ta

Projet d'affiche
© Blutch



trogne de clochard céleste ! Notre première collaboration en duo a lieu sur la minisérie *Toc Toc Toc* que nous avions initiée au Festival de Cannes en 2001, avec Paco Rabanne. Après avoir écrit une autre petite série à deux pour *Groland*, intitulée *Don Quichotte de la Revolutiòn*, nous avons ressenti l'envie d'écrire un film ensemble. Le premier sera *Aaltra* en 2004.

GK : Rappelle-toi qu'avant cela, nous avions inventé la catapulte à tartes (la tartapulte créée par la compagnie Royal de luxe sur une idée de l'Entarteur) que nous voulions utiliser contre l'hôtel Sheraton à Bruxelles où étaient logés les grands patrons européens. Cette idée, nous l'avons reprise pendant de nombreuses années au festival BD d'Angoulême. Chaque fois, nous désignions les trois salauds de l'année, et nous demandions à nos copains – Luz, Charb, Vuillemin, etc. – de dessiner leur portrait que nous entartions. Tout s'est bien passé jusqu'au jour où Vuillemin a décidé qu'un des salauds serait Jean-Marie Messier, notre patron de l'époque. Comme il était hors de question de le censurer, nous avons assumé…

BD : Et comme il l'avait représenté de dos, le cul à l'air, la tarte est venue s'éclater dessus. Gus l'a peaufinée avec une Danette au chocolat… À ce moment-là, toutes les caméras d'I-Télé qui filmaient se sont détournées… car c'était aussi leur patron ! *(Rires.)* Fort heureusement, il s'est fait virer avant de pouvoir nous virer…

Vous parliez des dessinateurs qui vous accompagnaient à Angoulême…

GK : Comme nous aimions bien leur boulot, nous finissions toujours par les rencontrer par un biais ou un autre. Nous avons souvent des amis communs. Et puis Christophe Salengro était très proche de l'équipe *Hara-Kiri* quand Choron le dirigeait.

BD : Nous avons passé quelques soirées arrosées avec le professeur Choron. Gustave et moi avons par la suite joué dans son opérette, *Ivre-mort pour la patrie*.

Benoît, plus tard, vous travaillez avec Siné sur *Siné Mensuel*…

BD : Si nous avons beaucoup échangé nos idées, notamment pour ses unes, je n'ai écrit qu'une seule fois pour lui.

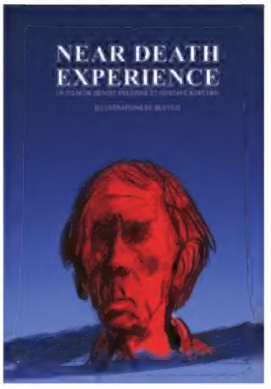
GK : Mais Siné joue dans deux de nos films : *Mammuth* et *Louise-Michel*.

Blutch a également joué dans vos films…

BD : Exact ! Nous aurions également aimé qu'il signe certaines de nos affiches, notamment celle de *Near Death Experience* en 2014, mais cela n'a malheureusement jamais dépassé le stade du projet. Nous les montrons dans ce livre, page 153, dont la couverture est illustrée par David Merveille…

GK : Avec Pascal Rabaté, nous avons édité un livre chez Danger public, *Louise-Michel*, en 2008. Ce dernier apparaît aussi dans le film du même nom.

Blutch : portrait de Michel Houellebecq pour le projet ***Near Death Experience***
© Blutch



Projet d'affiche
© Blutch

David Merveille : affiche pour le festival CineComedies 2021
© David Merveille

Il est étonnant de constater que Luc Weissmüller, un des dessinateurs de *Groland*, bien connu des lecteurs de Futuropolis première génération – *Et zou ! Loulou, Gendarme Gédéon et l'aérochien* –, ne fasse pas partie de vos génériques…
BD : Longtemps habillé en poilu, il était le majordome du président de Groland dans tous les sketches.
GK : Nous avons toujours veillé à ne pas mélanger ces deux activités, histoire de ne pas créer la confusion chez les journalistes notamment.

C'est pourtant le cas de Francis Kuntz, alias Kafka…
BD : Il n'apparaît que dans *Louise-Michel*. C'était un bon pote de Christophe Salengro. Avant de le connaître, j'avais découvert ses dessins d'humour, notamment dans *L'Écho des savanes*.
GK : Son plus grand rôle est celui d'un patron voyou dans *Louise-Michel*.
BD : On peut compléter la liste des auteurs de bande dessinée qui ont joué dans nos films : Vuillemin apparaît dans *Avida*, tout comme Luz que l'on retrouve à rouler des patins à sa copine de l'époque dans une armoire. Frédéric Felder [alias Franky Baloney] fait une apparition dans *I Feel Good* et Blutch dans *Saint Amour* et *Mammuth*.

Les dessinateurs ne sont pas « regardants » sur les rôles qu'on leur donne. **Ils viennent surtout pour le plaisir de participer à nos films…** et à quelques nuits dantesques !

Ces petits rôles, vous les écrivez en pensant à eux ?
BD : Les dessinateurs ne sont pas « regardants » sur les rôles qu'on leur donne. Ils viennent surtout pour le plaisir de participer à nos films… et à quelques nuits dantesques !
GK : Quand il s'agit d'attribuer un rôle, nous faisons défiler la liste de nos copains en essayant d'imaginer à qui il conviendrait le mieux.
BD : Quitte à les utiliser à contre-emploi, comme Siné qui a joué pour nous le rôle d'un gros capitaliste face à Depardieu.

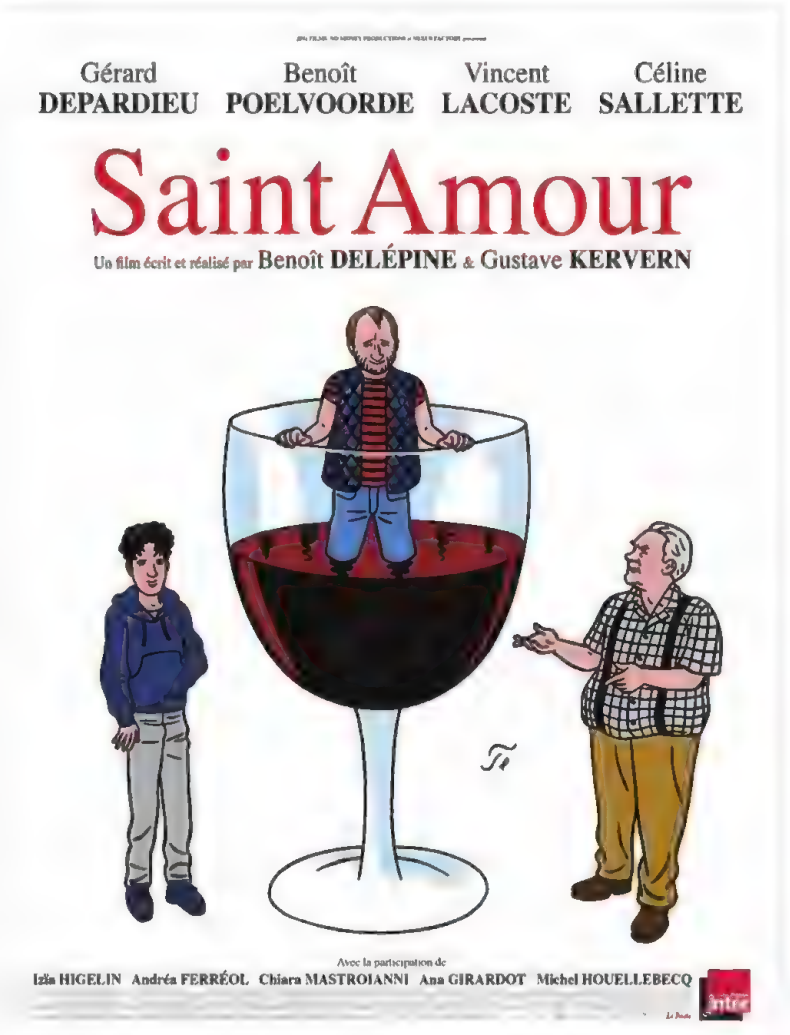
Dans *Louise-Michel*, vous nous faites découvrir l'univers de Candy Ming, alias Miss Ming…
BD : Nous l'avons rencontrée par hasard sur une petite plage de la côte d'Opale lors du tournage du plan final d'*Avida*. Elle déclamait des poèmes complètement fous. Séduits par ce qu'elle dégageait, nous l'avons engagée dans notre film suivant, *Louise-Michel*, en cancéreuse suicidaire. Puis dans *Mammuth*, elle incarne la nièce artiste de Depardieu. Elle s'est depuis prise au jeu du dessin et de la peinture. Heureusement que nous ne l'avons pas fait jouer comme pute ! *(Rires.)*

Floc'h est finalement le seul à avoir signé une de vos affiches, celle de *Saint Amour*…
BD : C'est une volonté du distributeur *(Le Pacte)* qui avait déjà

travaillé avec lui. J'aime beaucoup son idée... Le souci est que les gens le confondent avec un film de Woody Allen, même si Floc'h a signé les affiches de beaucoup d'autres réalisateurs : Bruno Podalydès, Alain Resnais, Pascal Bonitzer, etc.
GK : Pas sûr que le dessin soit plus vendeur qu'une photo. Les spectateurs assimilent souvent une affiche dessinée à un dessin animé ou à un film d'animation, voire à une pièce de théâtre depuis que le Rond-Point fait appel à Stéphane Trapier pour illustrer tous ses spectacles.
BD : C'est dommage car nous aimerions en proposer davantage !
GK : La même question s'est posée au moment de définir le packaging du coffret reprenant tous nos films. Devait-il être, ou non, illustré par un dessin ?

Avez-vous justement la même culture graphique ?
BD : Je pense avoir plus grandi avec *Pilote* que Gustave. Je les ai lus grâce au grand frère d'un copain. Mon horizon s'est alors considérablement élargi, d'autant qu'à cette époque, je vivais chez mes parents à la campagne. Ce support, dirigé par Charlier et Goscinny, était tellement varié et novateur qu'il m'a permis de comprendre qu'on pouvait parfaitement vivre de son imaginaire, en inventant des histoires folles.
GK : Ayant grandi à l'île Maurice, je suis arrivé à Paris avec beaucoup de retard sur le sujet. Là-bas, mis à part *Tintin* et *Petzi*, il n'y avait rien. Plus tard, mon magazine préféré était *Rigolo*, dans lequel j'aimais retrouver Charlie Schlingo, Serge Clerc... En fac, un ami m'a fait découvrir *Rubrique-à-brac* de Marcel Gotlib.
BD : Un mec comme Gérard Lauzier était génial ! À travers ses BD, j'ai appris ce qu'était Paris, le monde du travail, celui de la publicité... La comédie humaine y était magnifiquement décrite. *La Course du rat* reste un de mes livres de chevet. Puis sont arrivés *Métal hurlant*, *Hara-Kiri*, et dans une moindre mesure *Charlie Hebdo*.

Floc'h . affiche pour le film *Saint Amour* (2016)
© Floc'h


Gérard DEPARDIEU
Benoît POELVOORDE
Vincent LACOSTE
Céline SALLETTE
Saint Amour
Un film écrit et réalisé par Benoît DELÉPINE & Gustave KERVERN
Avec la participation de
Izia HIGELIN Andréa FERRÉOL Chiara MASTROIANNI Ana GIRARDOT Michel HOUELLEBECQ

Benoît, allez-vous réécrire des scénarios de bandes dessinées ?
BD : *La Bombe*, *L'Imploseur* et *God Killer* dessinés par le duo Stan & Vince *(publiés chez Albin Michel, et réédités en compilation par Glénat sous le titre* Now Future*)* sont des scénarios de science-fiction, donc quasi impossibles à mettre « sur pellicule » car trop cher à réaliser...
GK : Entre nos films, *Groland* et mon travail d'acteur, je ne vois pas comment je trouverais le temps d'en écrire un.

La BD vous influence-t-elle pour vos cadrages, votre mise en scène ?
GK : Nous nous inspirons plutôt de la peinture et de la photo. D'ailleurs, notre deuxième film, *Avida*, est né devant une toile de Dalí, exposée dans un musée de Rotterdam où nous nous étions rendus pour présenter *Aaltra*. Le titre du film est quant à lui inspiré d'Avida Dollars, l'anagramme de Salvador Dali trouvé par André Breton. Ce n'est pas pour rien si les choix visuels de ce film font référence au surréalisme et à Man Ray.
BD : Lors de cette même visite, nous avons découvert et adoré *Entr'acte*, un film de René Clair écrit par le peintre dadaïste Francis Picabia, dans lequel apparaissent, entre autres, Erik Satie, Man Ray et Marcel Duchamp. Le cinéma, ce sont des gens qui restent à regarder un film dans le noir, confortablement installés dans leur siège. Il faut les surprendre, apporter quelque chose de nouveau, de personnel... Chabrol disait de nos films que leur univers était si délirant et personnel que personne ne pouvait nous en piquer l'idée.

Nous nous inspirons plutôt de la peinture et de la photo. D'ailleurs, **notre deuxième film, *Avida*, est né devant une toile de Dalí**, exposée dans un musée de Rotterdam où nous nous étions rendus pour présenter *Aaltra*.

GK : Comme nous avons choisi de filmer en plans fixes, nous faisons en sorte qu'ils soient le plus expressifs possible. Sur *Avida*, nous avons adopté le format 4/5 afin de symboliser le format captif d'un tableau. Nous ne nous sommes jamais inspirés d'un plan vu dans un autre film, ou d'une planche de bande dessinée. Nous n'avons pas d'armoire à plans !

Et à story-boards ?
BD : Non plus ! Très souvent nous changeons nos plans au dernier moment, nos dialogues aussi.

Vous êtes parmi les derniers créateurs à œuvrer pour l'art dit « populaire »...
BD : Il est vrai que de moins en moins d'auteurs travaillent pour un panel le plus large possible.
GK : C'est gentil mais nous n'avons pas non plus connu d'immenses succès en salle. Notre public est principalement composé des spectateurs de *Groland*, qui ont entre quarante et soixante ans.
BD : On a quelques jeunes qui nous aiment bien mais ils sont minoritaires, c'est vrai. Cela dit, Canal+ est encore bien regardé à la campagne... cela nous permet de conserver une certaine audience.

Mathieu Sapin :
crayonnés pour le film *Saint Amour*
© Mathieu Sapin

Nous vous sentons proches de Topor...
BD : J'ai grandi avec lui ! Il avait des idées folles et un rire d'aliéné. C'était un héros pour nous...
GK : Je me souviens de son générique pour le film *Viva la muerte* de Fernando Arrabal *(ce dernier fait une courte apparition dans* Avida *pour prononcer le nom de Topor)*, que nous avons découvert lors du Festival de Telluride aux États-Unis. Topor était un personnage rare et atypique que je croisais de temps en temps dans mon quartier à Bastille.
BD : Arrabal nous a souvent raconté leur participation aux soirées organisées par le mouvement surréaliste *(il a créé le mouvement Panique, avec Topor et Jodorowsky notamment)*.

Qui regardez-vous aujourd'hui ?
BD : Nine Antico, Blutch, Manu Larcenet. J'attends que quelqu'un imagine le néo *Tintin*. Cette série est une cathédrale de philosophie. Combien de générations ont grandi et appréhendé le monde par le prisme de ce personnage ?
GK : Moi, c'est plutôt Fabcaro (comme tout le monde) ! J'ai beaucoup aimé l'album de Catherine Meurisse, *La Jeune Femme et la Mer*, et celui de Mathieu Sapin sur Depardieu. À part ça, je regarde tellement de matchs de foot avec mes quatre abonnements que j'ai plus le temps de lire quoi que ce soit !
BD : Tu as oublié de dire que tu dessinais pas mal !
GK : J'ai longtemps dessiné pour le journal de mon école. Mon idole d'alors était Gotlib, que j'ai eu la chance de rencontrer plus tard avec Benoît.
BD : Dans les années 1980, je tenais une rubrique intitulée « Charlibido » dans *Fac Off*. J'ai envoyé quelques numéros à la rédaction de *Hara-Kiri* en espérant qu'ils allaient me contacter pour me demander d'écrire pour eux. Sans réponse de leur part, j'ai fini par prendre mon courage à deux mains pour les appeler. Là, je suis tombé sur le professeur Choron, qui s'en souvenait et m'a dit : « Arrête avec tes jeux de mots à la con ! » Depuis, je n'en ai plus jamais écrit. Les jeux de mots, c'est une forme de facilité...
GK : Spéciale dédicace à Stéphane De Groodt...

Il sera ravi de nous lire... ■

CINÉMA

EN MÊME TEMPS
UN FILM DE **BENOÎT DELÉPINE** & **GUSTAVE KERVERN**
Distribution AD VITAM
Avec Jonathan Cohen, Vincent Macaigne, India Hair, Jehnny Beth et Yolande Moreau
Durée 1h45

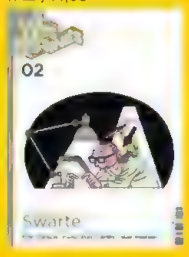
Anciens numéros

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE : www.lesartsdessines.fr

#1 /12€

Howlett, Mattott, Pajak, Krings, Roca & Bernard.

#2 /14,95€



Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Trabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Dessert, Oceot.

#5 /14,95€

Lacombe Ungerer, Evens, Alemagna, McKean.

#6 /14,95€

Blutch Blake, Debeurme Gelück, Jung Gi, Mazzoni

#7 /14,95€

Bilal Ungerer Simmonds, Duhême Billout, Couture...

#8 /14,95€

Jullien, Mattott, Manscal, Decoufle Honoré, Leigh.

#9 /14,95€

Rochette Boucq & Lavalois, Durieux, Houdart, Drullet...

#10 /14,95€

Mornet Avril & Drullet, Bagieu, Blutch & D'Rosa...

#11 /14,95€

Burns Loderzo Bretécher, Wilmotte, Gonzalez, Bravi.

#12 /14,95€

Roca Blexbolex, Evens Despretz, Hazanavicius

#13 /14,95€

Dautremer Fayolle, Loustal, Gotting, MA Mathieu.

#14 /14,95€

Floc'h, Delerm, Tomine, Vial, Torseter, Bathor

#15 /14,95€

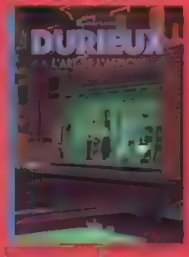
Voutch Gilbert, Dupuy DuBois, Modan, Nine

Hors-séries

HS#01 /10€

Catherine Meurisse,
L'art de la légèreté
(broché, 100 pages)

Laurent Durieux,
L'art de l'affiche
(broché, 100 pages)



Laurent Durieux
L'art de...
(Livre cartonné, 13...

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus* blanc de 350 gr

Regular (250 ex.)
65 € (port 10 €)

#16 /14,95€

Pétrovitch Simmonds Alfred Meulen Baudoin

#17 /14,95€

DuBois Crasshorm Mary Appleby Lamazou

Réglement à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ Oui, je commande les anciens numéros :

___/___/___/___/___/___

(Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3.50€ Monde)
(Frais de port **DURIEUX cartonné** 5€ France / 7€ Europe / 7€ Monde)

☐ Affiche **DURIEUX regular**, 250 ex., 65 € (port 10 €)

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 30 juin 2022.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Faites le plein de belles images !

Abonnez-vous aux *Arts dessinés*

1 AN
4 NUMÉROS
60 €

2 ANS
8 NUMÉROS
110 €

☐ **OUI,** je m'abonne pour **4 numéros**

☐ **OUI,** je m'abonne pour **8 numéros**

À partir du numéro _____

J'habite :

- ☐ En France : 60 €
- ☐ En Europe : 70 €
- ☐ Hors Europe* : 80 €

Mon cadeau au choix :

- ☐ Offset **Gérard DuBois**
- ☐ Offset **Lorenzo Mattotti**
- ☐ HS#01 **Catherine Meurisse**
- ☐ HS#02a **Laurent Durieux**

J'habite :

- ☐ En France : 110 €
- ☐ En Europe : 120 €
- ☐ Hors Europe* : 130 €

☐ Je choisis de régler en une seule fois par chèque joint à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

MON CADEAU :
Un tirage numéroté et signé par **DuBois**, ou **Mattotti** (au choix)
OU : le hors-série **Catherine Meurisse**, ou **Laurent Durieux** (au choix)

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE : **www.lesartsdessines.fr**

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 30 juin 2022
***Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.**

Par **Frédéric Bosser**

NYLSO

LES CABANES, C'EST **SON DADA**

Nylso
© Photo F. Bosser

© Nylso / Misma

Les tocs d'artistes sont multiples ! Certains ne peuvent dessiner que des portraits, des décors, des immeubles, des avions, des animaux... Chez Nylso, ce sont des cabanes. Alors, ne lui mettez pas une feuille sous les yeux sinon, quel que soit son format, vous repartirez avec une cabane, qui à défaut d'être réelle vous donnera l'envie d'y vivre. Ses cabanes, il les « construit » partout. Dans les arbres, à la montagne, en bord de mer, au sommet d'une falaise, au fond des bois... Tous ces abris modestes et isolés invitent le promeneur à s'y réfugier et à méditer. Ces créations interpellent notre enfance, quand nous les construisions avec des bouts de tissu et des bâtons...

Après un premier livre aux éditions Michel Lagarde en 2016 (*Cabanes*) aujourd'hui épuisé, qui accompagnait une exposition, le voici de retour avec ses cabanes pour les éditions Misma. Toujours guidé par son Rötring et armé de ses triples loupes pour un dessin précis, il couvre le papier de petits traits qui forment peu à peu une prairie, une clairière, une forêt et, bien entendu, une cabane. Parfois, elles semblent complètement abandonnées et, d'autres fois, elles semblent avoir été laissées peu de temps avant notre arrivée. Une sélection de ses œuvres sera exposée à la galerie Les Arts dessinés à partir de la mi-mars.

Extrait des ***Cabanes de Nylso***
© Nylso / Misma

CABANES
Jusqu'au 2 avril
GALERIE LES ARTS DESSINÉS
19-21, rue Chapon – 75003 Paris

LES CABANES DE NYLSO
PAR **NYLSO**
ÉDITIONS MISMA
Album cartonné, 224 pages N&B, disponible

Cette exposition est organisée par l'Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie - Valéry Giscard d'Estaing avec le Museu Nacional d'Art de Catalunya à Barcelone (MNAC)

Antoni Gaudí, *Projet pour l'église de la Colonia Güell*, vers 1908-1910. Aquarelle et rehauts de blanc sur photographie, 58.5 × 48 cm. Barcelone, Museu Nacional d'Art de Catalunya, 254202-000 © Museu Nacional d'Art de Catalunya / Mora Vidal

RÉSERVATION
musee-orsay.fr

Par **Frédéric Bosser**

LAPIN

LE CRAYON **ALERTE**

Le bac scientifique en poche, **Lapin** a pour ambition de devenir pilote ou biologiste avant d'intégrer l'école Pivaut à Nantes, guidé indirectement par son oncle animateur chez Disney, où il se sent tout de suite à son aise. Chose amusante, son projet de fin d'études sera déjà un carnet de voyage « imaginaire » en Norvège. Au festival Étonnants voyageurs, il rencontre des auteurs spécialisés dans ce domaine et surtout des éditeurs qui feront appel à son talent. Cela n'étant pas suffisant pour en vivre, il postule très vite dans une agence de publicité parisienne. Cette entité lui demandera quatre ans plus tard de monter une filiale à Barcelone où il réside toujours. Pendant ses trajets en métro dans la capitale catalane, il imagine alors de nouveaux carnets en dessinant tout ce qu'il voit autour de lui. « *Je vois la ville comme un voyageur de passage* », nous dit-il.

S'autoéditer pour se faire connaître

Après avoir donné sa démission, Lapin travaille comme illustrateur dans *Les Échos Week-End*, *Le Parisien*, pour la société Aigle, etc. « *N'ayant pas un dessin consensuel, je ne m'y retrouve vite pas et décide dès 2008 d'autoéditer mon premier carnet de croquis. J'avais envie de provoquer les commandes et non plus de les attendre* », se souvient-il. Bien lui en a pris, sa première commande arrive l'année d'après, de la part de la ville de Ramatuelle.

Lapin
© Photo F. Bosser

Technique de travail…

« *Le premier jour, j'ai besoin d'avoir une vision globale et de faire une sorte d'état des lieux de ce qui m'entoure. Capter les ambiances est important avant de commencer à dessiner les endroits, les gens…* », nous raconte-t-il avant de préciser qu'il ne travaille jamais d'après photo. Avec le temps, il s'est organisé pour emporter le strict minimum sur lui (feutres, aquarelles, crayons de couleur et tabouret pliant). Il a aussi su faire évoluer son dessin en fonction des changements d'outils. « *J'ai gagné en précision avec le temps, comme je pense savoir mieux saisir les atmosphères et mieux raconter les histoires.* »

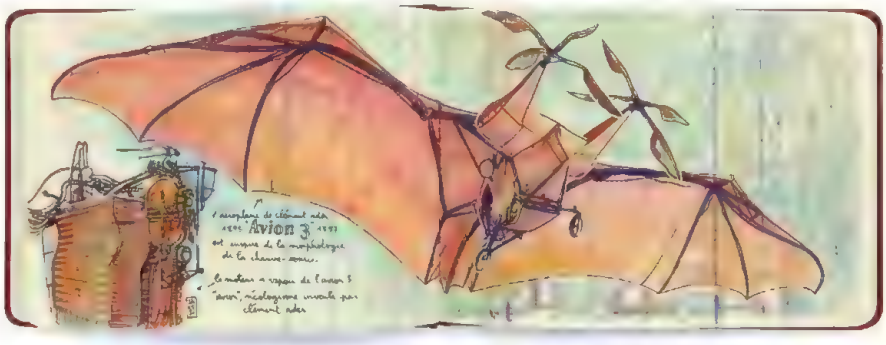
Des musées comme nouveau terrain de jeu

Fasciné par les objets conservés dans le musée des Arts et Métiers de Paris pour leur noblesse et le travail d'artisanat qu'il y a derrière, comme la machine à créer des aurores boréales, il répond avec joie à l'invitation, en 2020, de ce musée parisien atypique. « *J'ai rapidement pensé à interroger le personnel et j'ai demandé à ceux qui voulaient jouer le jeu de choisir un objet et de m'en expliquer les raisons. J'aime ces imprévus, ces rencontres qui me poussent dans des directions où je ne serais pas allé naturellement. C'est l'anecdote qui m'intéresse, plus que l'objet* », précise-t-il. Toutes les œuvres originales sont visibles *in situ* jusqu'au 8 mai.

Direction Le Bourget

Après avoir représenté l'avion de Clément Ader (1897) qui trône au-dessus de l'escalier d'honneur du musée des Arts et Métiers, voilà qu'il en dessine d'autres pour une autre commande, pour les éditions Privat. Là, il est question de raconter l'histoire de l'aviation en choisissant des objets et, bien entendu, des avions mythiques exposés au musée de l'Air et de l'Espace du Bourget. Là encore, il recueille des bribes de conversations pour enrichir ses dessins faits sur place.

Extrait de ***Carnet d'inventions***
© Lapin / Musée des Arts et Métiers



CARNET D'INVENTIONS
ÉDITÉ PAR LE MUSÉE DES ARTS ET MÉTIERS
Album cartonné, 96 pages, 21,5 x 16 cm, disponible

AVIONS,
CARNET D'UN PEINTRE DE L'AIR ET DE L'ESPACE
ÉDITIONS PRIVAT
Album cartonné, 96 pages, 21,5 x 16 cm, disponible

Cartoonmuseum Basel
präsentiert—presents
Lika
Nüssli
Im Taumel
26.3.
–29.5.
2022
je t'aime
cool
fucking
DIAMOND
cartoonmuseum.ch

Par **Frédéric Bosser**

ROBERT **CRUMB**
© Photo F. Bosser

ROBERT CRUMB

L'ART DU **CONTRE-PIED**

À la sortie d'une conférence de presse à la galerie David Zwirner où **Robert Crumb** expose ses œuvres ainsi que celles de sa femme et de sa fille, nous sommes arrivés à lui poser quelques questions au vol sur sa peinture et celle des autres...

Robert, dans cette exposition, nous découvrons vos toiles. Sont-elles faites pour l'exposition ?
J'aime la diversité, histoire de ne pas me retrouver bloqué dans un style. Je travaille à l'aquarelle, à l'huile, aux encres, selon mes envies du moment.

Robert Crumb : *Too Much Information* (2022)
© Robert Crumb 2022 / Courtesy the artist, Paul Morris, and David Zwirner

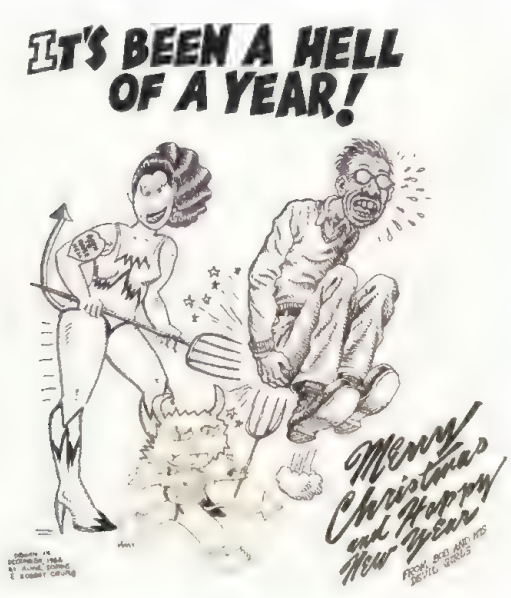
Quand vous peignez, vous pensez à une exposition en galerie d'art ?
Pas du tout ! Je peins pour le plaisir. Il m'arrive aussi de peindre à la demande d'amis... S'ils sont d'accord pour me filer une pile de 78 tours en échange, ça me va.

Cela vous fait changer de format ?
Je ne les choisis pas puisque j'utilise des matériaux de récupération.

Certaines de vos toiles sont abstraites...
Oui, j'aime bien l'abstraction, ce courant artistique. Cela me change de mes travaux habituels... Les moyens requis pour la réalisation d'une peinture ou d'un dessin ne sont pas les mêmes. Il faut penser différemment.

Ce qui veut dire que vous vous intéressez plus à la peinture abstraite qu'illustrative ?
J'aime les deux ! Je peux m'intéresser à des travaux de Kandinsky comme à ceux de Rembrandt, Brueghel, Bosch, au Picasso du début, aux expressionnistes allemands comme Otto Dix, Georg Grosz, aux peintures réalistes socialistes, etc. En fait, je suis plutôt attiré par les œuvres faites avant la Seconde Guerre mondiale. L'art abstrait d'après-guerre ne me passionne pas du tout. Des artistes comme de Kooning, je les trouve inintéressants... Tout ce déluge de couleurs arrivé au cours des années 1940 et 1950 a rendu la chose assez inintéressante.

Aline, Sophie et Robert Crumb : *It's been a Hell of a Year*
(Carte de vœux, 1986) © Aline, Sophie & Robert Crumb 2022 / Courtesy the artists, Paul Morris and David Zwirner



Sinon ?
J'aime l'art brut et tout ce qui tourne autour de l'art des enfants. Un jour de visite à mon frère à l'asile psychiatrique, il y avait ce grand tableau sur lequel les patients avaient la possibilité d'exposer les œuvres qu'ils réalisaient sur des feuilles découpées dans des cahiers. Il devait y avoir vingt-cinq feuilles volantes et autant de personnes qui les regardaient. C'était génial ! Une des plus grandes performances artistiques que j'aie pu voir de ma vie.

Vous connaissez le musée d'Art brut de Lausanne et la collection léguée à l'État suisse par Jean Dubuffet ?
Pas du tout, mais cela me semble intéressant. Je fréquente peu les musées. Un jour, j'ai eu la possibilité de voir une exposition consacrée à Jérôme Bosch à Rotterdam. C'était il y a dix ou quinze ans. Une fois sur place, je me suis retrouvé devant une immense file d'attente. Une fois entré, je me suis retrouvé derrière cinq personnes plus grandes que moi. Et comme les peintures de Bosch sont plutôt petites, il m'était difficile de les apercevoir. Comme je n'avais pas envie de m'énerver ou de jouer des coudes, je me suis rendu dans la salle suivante. Là, il n'y avait pas d'autres visiteurs que moi et, sur les murs, il y avait des peintures réalisées par des contemporains de Bosch que je ne connaissais pas. Si les peintures de Bosch sont reproduites dans de nombreux livres, ce n'était pas le cas de celles que j'avais sous les yeux. C'était complètement dingue à voir. Bien dans l'époque du peintre. Il y avait ces choses appelées «*fools dishes*», c'était des assiettes en bois accrochées sur le mur. Sur le rebord des assiettes se trouvaient des dictons philosophiques écrits en texte gothique avec, au centre, une petite image peinte à la manière de Bosch. C'était vraiment de magnifiques objets que je n'avais jamais vus auparavant. Je n'ai pas regretté ce pas de côté...

SAUVE QUI PEUT !
ROBERT CRUMB, ALINE KOMINSKY-CRUMB & SOPHIE CRUMB
Du 10 février au 26 mars
GALERIE DAVID ZWIRNER
108, rue Vieille-du-Temple – 75003 Paris

Un livre-catalogue (750 exemplaires) est édité par la galerie David Zwirner
www.davidzwirnerbooks.com/product/sauve-qui-peut-run-for-your-life

RETOUR AU PREMIER PLAN

Christian Bérard : ***Le Songe d'une nuit d'été***, Shakespeare, (Titania), technique mixte, 31 x 39 cm, collection particulière
Autonsat on Catherine Houard © Photo Mireia Popa

Pour ceux qui l'ignorent, **Christian Bérard** était un artiste polyvalent, à la fois peintre, décorateur de théâtre, de danse et d'intérieur, dessinateur de mode et illustrateur. Immensément connu de son vivant, véritable coqueluche du Tout-Paris, cet artiste est tombé dans un relatif oubli depuis malgré le travail de fond fait par de nombreux historiens ou de l'amateur éclairé de son œuvre que fut Pierre Le Tan.

En proposant une rétrospective de son travail, la première depuis quarante ans, la ville d'Évian rend justice à cet immense artiste qui mit son talent au service de Roland Petit, Jean Cocteau, Jean-Louis Barrault ou Louis Jouvet comme des magazines *Vogue* et *Harper's Bazaar*. Après Alain Le Foll, ce chef-lieu de canton de Haute-Savoie s'installe comme une ville d'images dessinées et montre qu'il n'y a pas que l'eau dans la vie. **FB**

BÉRARD AU THÉÂTRE DE LA VIE
Du 5 février au 22 mai
Palais Lumière d'Évian
– quai Charles-Albert-Besson – 74500 Évian
+33 4 50 83 15 90 - courrier@ville-evian.fr
www.palaislumiere.fr
Facebook.com/PalaisLumiereEvian

Par **Géant Vert**

EXPOSITION

JOSÉ GUADALUPE POSADA

LA **DÉLICATESSE** DU BURIN

Cent neuf ans après sa mort dans l'indifférence générale, le génial graveur et caricaturiste mexicain **José Guadalupe Posada** a enfin droit à sa première rétrospective en France grâce à l'équipe du musée de l'Image d'Épinal et l'érudition de la commissaire Lætitia Bianchi. Mais pourquoi un tel engouement de la part de la cité de l'Imagerie Pellerin ? *Les Arts dessinés* mènent l'enquête.

Ce qui frappe l'œil du visiteur en découvrant l'exposition, c'est une similitude de certaines œuvres exposées avec celles de l'Imagerie Pellerin. Mais au fur et à mesure que la chronologie exposée se dévoile, de nombreuses interrogations apparaissent. Mort sans avoir laissé le moindre écrit, Posada a été longtemps un mystère pour les uns, et un sujet de fantasme, voire de propagande pour les autres. Christelle Rochette, directrice du musée, nous éclaire : « *La notoriété de Posada arrive longtemps après sa mort. Principalement après la guerre d'Espagne et le Front populaire, où son image est utilisée de façon idéologique. Présenté comme un homme du peuple qui s'est élevé tout seul, Posada a reçu une excellente éducation. Il est de son temps. Malgré des études aux Beaux-Arts, il se consacre à l'édition populaire et au plus grand nombre. J'imagine qu'il a dû croiser des exemples de la production Pellerin et des autres imageries de l'Est de la France. Il est enfant quand les Français occupent encore le Mexique. Et les soldats arrivent avec leurs coutumes, leurs journaux, comme* Le Charivari. *L'Imagerie Pellerin était, elle, diffusée partout dans le monde. Ce qui montre le génie du marketing qu'était Pellerin. L'influence française, à l'époque, était énorme. Bon, ça s'est très mal fini pour Maximilien.* »

L'art de la gravure de Posada est exceptionnel. Surtout pour sa première période entièrement réalisée en travaillant des plaques de plomb tout en délicatesse à l'aide d'un burin. Même si ces deux mots ne semblent pas faits pour aller ensemble, l'examen en détail des œuvres proposées démontre que Paul McCartney est tout à fait capable d'en faire une chanson, si jamais il visite le lieu. Les estampes présentées sont d'une telle finesse qu'on se demande pourquoi l'art du graveur est aussi méconnu.

Calavera de Don Quichotte, gravure au burin
© Éd. Vanegas Arroyo, Coll. Mercurio López Casillas, Mexico

« *La production de Posada est faite avec des presses à lithographie traditionnelles. C'est très simple. Même si ses estampes ont pu être fabriquées à des milliers d'exemplaires, elles sont dures à trouver du fait de la très mauvaise qualité du papier utilisé. Aucune matrice n'a été retrouvée. On imagine que le plomb a été fondu et le zinc récupéré. N'oublions pas que nous sommes dans de l'imagerie populaire. C'est sous-estimé. Ce n'est pas une production que l'on conserve. Ce genre d'images est plus là pour allumer le feu une fois vue. C'est ce qui en fait sa rareté aujourd'hui* », constate Christelle Rochette.

Présentée sur deux niveaux, cette exposition bien faite corrige de nombreuses erreurs sur la vie du graveur mexicain, et présente une collection rare prêtée par Mercurio López Casillas. Affaire à suivre.

POSADA,
GÉNIE DE LA GRAVURE
Jusqu'au 18 septembre
MUSÉE DE L'IMAGE
1, place Lagarde – 88000 Épinal

POSADA
GÉNIE DE LA GRAVURE
PAR **LÆTITIA BIANCHI**
ÉDITIONS L'ASSOCIATION
Livre relié, 315 pages couleurs, 45 €, disponible

PULP

FESTIVAL

8-9-10
AVRIL
2022

EXPOSITIONS
JUSQU'AU
15 MAI

LA BANDE
DESSINÉE
AU CROISEMENT
DES ARTS

LORENZO MATTOTTI
CATEL & BOCQUET
FANNY MICHAËLIS
TYPEX
PHILIPPE DUPUY
LOO HUI PHANG
FRANÇOIS OLISLAEGER
DOMINIQUE A

LA
FERME
DU
BUISSON

SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE

LAFERMEDUBUISSON.COM

RER Ⓐ NOISIEL

arte

Par **Frédéric Bosser**

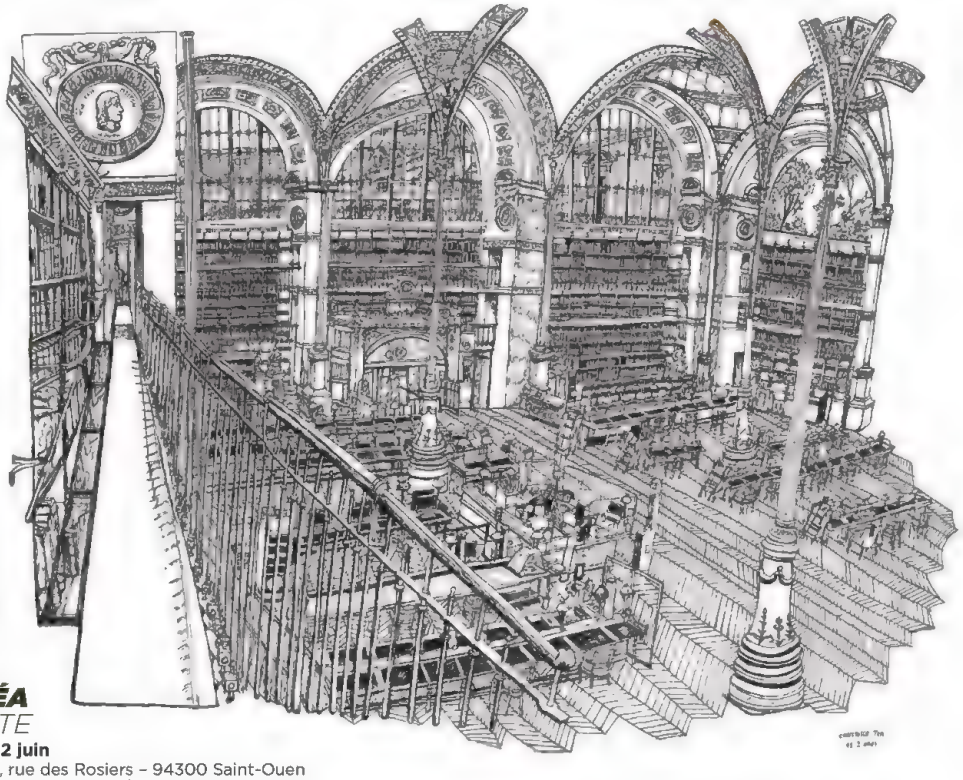
CHRISTELLE TÉA

LE DESSIN AU **BOUT DES DOIGTS**

Christelle Tea
© Photo F. Bosser

Quand, au sortir du lycée, Christelle Téa, fille d'une famille cambodgienne ayant fui la grande famine qui frappait la région de Canton, suit un cursus d'arts appliqués à l'école Olivier de Serres, elle se destine à travailler dans la « communication visuelle ». Mais son intérêt d'enfance pour l'opéra va la rattraper quand elle se glisse dans les coulisses du palais Garnier pour réaliser, lors des répétitions, des portraits des chanteurs et des instrumentistes de l'orchestre national de l'Opéra de Paris, alors qu'elle étudie toujours aux Beaux-Arts de Paris. Bingo ! Elle en fera sa marque de fabrique et la joie de ses premiers modèles qui lui achètent ses œuvres et plus tard de nombreuses collections aussi diverses que celles de la Fondation Custodia, du musée Jean-Jacques-Henner à Paris, du Kiscelli Museum à Budapest, du Clark Institute aux États-Unis, des fonds Ralph Lauren ou encore Florence et Daniel Guerlain… Un succès mérité car ses spectaculaires dessins réalisés à main levée, sans ébauche ni repentir, le tout à l'encre de Chine et sur un format de papier unique (50 x 65 cm), ont de quoi séduire.

Ce sont pas moins de trois lieux qu'elle investit d'ici cet été. Une bonne occasion de découvrir son travail si ce n'est déjà fait depuis sa très belle dernière exposition au musée Cognacq-Jay, en plein Covid.



Vue depuis les coursives, Salle Labrouste, Bibliothèque de l'INHA (2021). Encre de Chine sur papier 50 x 65 cm. © Christelle Téa

CHRISTELLE TÉA, *BIBLIOTHÈQUES*
Jusqu'au 23 avril
Librairie Métamorphoses
– 17, rue Jacob – 75006 Paris
Série de 52 dessins sur les bibliothèques parisiennes. Entrée libre.
Édition d'un catalogue

CHRISTELLE TÉA
À LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE
Du 4 avril au 2 juillet
Bibliothèque Sainte-Geneviève
– 10, place du Panthéon – 75005 Paris
Série de 14 dessins en noir et blanc, entrée libre

CHRISTELLE TÉA
À PAUL BERT SERPETTE
Du 14 mai au 12 juin
Galerie Rage, stand 23 allée 1 Serpette – 110, rue des Rosiers – 94300 Saint-Ouen
Série de 40 dessins en noir et blanc. Édition d'un catalogue

MUSÉUM NAL HIST NATURELLE

ENKiBiLAL

Exposition 16 mars — 13 juin 2022

MUSÉE
DE L'HOMME

Place du Trocadéro
Paris 16e

LORENZO
MA

TTI

LE PAPE DES **IMAGES**

En préparant cette interview, même si j'en avais connaissance pour le suivre depuis des années, j'ai pu concrètement mesurer l'importance de l'œuvre de **Lorenzo Mattotti**. L'artiste a abordé tous les domaines qui touchent au dessin avec un même souci d'exigence. C'est à son atelier parisien, à deux pas de la galerie Martel que dirige son épouse et où il est régulièrement exposé, qu'il nous a longuement reçus.

Par **Frédéric Bosser**

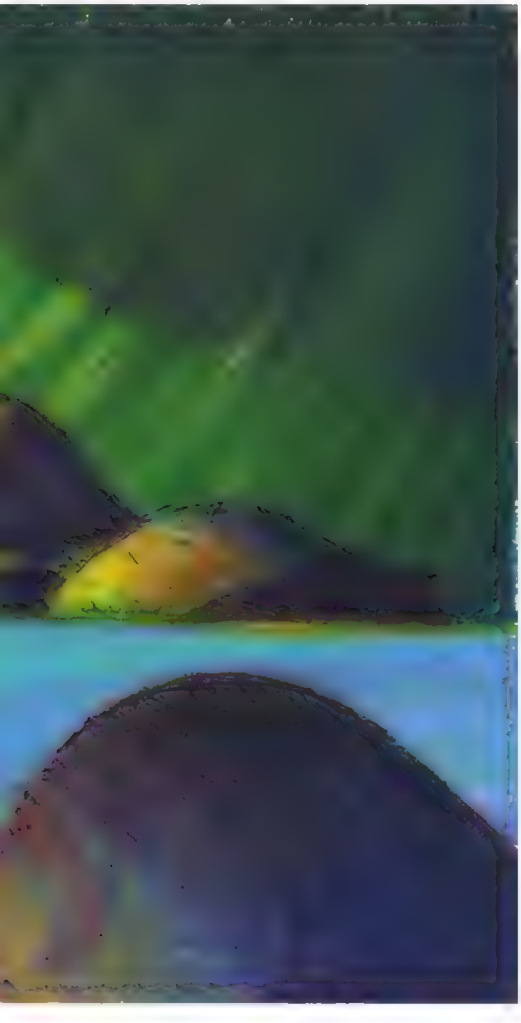
Quelle est l'étiquette que vous avez aujourd'hui le plus de mal à porter ? Auteur de BD, illustrateur, affichiste, auteur de livres pour enfants, réalisateur ?
Je me suis longtemps considéré comme un auteur de bandes dessinées. Aujourd'hui, j'aurais tendance à me présenter comme un auteur d'images, car j'aime travailler avec la puissance des images, raconter des choses avec elles, et ce, quel que soit le support ou la destination.

Ce sont des choses que vous avez apprises avec le temps...
Autodidacte de formation, j'ai en effet appris par étapes, en fonction des défis que moi ou des personnes extérieures me lançaient. J'ai souvenir d'avoir longtemps refusé certains projets en attendant d'être prêt. En revanche, je n'ai jamais abordé une affiche avec le langage de la bande dessinée ou la peinture. Chaque domaine a sa spécificité et je m'y tiens...

© Lorenzo Mattotti

Dessin de couverture pour *The New Yorker* (1993)
© Lorenzo Mattotti

Être autodidacte a donc été un avantage pour vous ?
Qui sait ? J'ai quand même étudié l'architecture dans une école à Venise, ce qui m'a permis d'affronter chaque domaine avec des méthodes de travail. J'y ai aussi appris la géométrie, les mathématiques, la perspective, l'histoire de l'art et l'importance de l'espace. Avant cela, j'étais très concentré sur les corps et les visages. Certains maîtres ont cassé ces frontières. Je pense à Renato Calligaro avec qui j'ai beaucoup échangé, Alberto Breccia, Enzo Borgini, le premier peintre que j'ai rencontré. Ces artistes libérés des lois du marché étaient des chercheurs. Ils m'ont beaucoup apporté...



J'aurais tendance à me présenter comme un auteur d'images, car **j'aime travailler avec la puissance des images**, raconter des choses avec elles.

Quand vous dites avoir refusé des choses, c'était quoi ?
J'ai plus évité que refusé en fait ! Le design comme la mode, j'ai mis du temps avant de les affronter. La mode, je l'ai abordée pour le magazine *Vanity* en regardant des maîtres des années 1930 comme Erté. Idem pour les affiches, les livres illustrés... Autre exemple, l'animation, je ne l'ai tentée qu'à soixante ans. Avant, je ne me sentais pas prêt ! Pas facile de gérer une image qui bouge, le rythme de narration, les équipes d'animateurs, les enjeux économiques... L'équipe très compétente qui était constituée autour de moi m'a beaucoup aidé pour arriver à mes fins sur *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*.

Fuoco (*Feux*), case originale (1986)
© Lorenzo Mattotti - Albin Michel

Et pour la peinture ?
Au sortir de *Feux*, j'ai cherché à agrandir certaines cases pour en faire des tableaux. Mais cela ne fonctionnait pas… Il fallait que j'invente un autre langage pour aborder la peinture. Logique, car mon langage naturel depuis toujours, c'est la bande dessinée. Je viens de retrouver mes bandes dessinées d'enfance et je suis étonné par certaines choses faites à l'époque. Sur ce média, avec le temps et l'expérience, j'ai appris à aller à l'essentiel tout en aimant continuer à improviser.

© Kramsky & Mattotti / Albin Michel

La bande dessinée ne tolère pas l'improvisation…
Vous devez en effet tout contrôler. En revanche, j'ai eu la chance d'arriver dans ce milieu à une époque où toutes les expérimentations étaient possibles, car nombreux étaient les fanzines et les revues.

Comment faites-vous quand vous répondez à une commande ?
Je me tiens au cahier des charges du commanditaire et essaie de proposer quelque chose de nouveau où l'on reconnaîtra mon dessin, mon univers. Là, je suis plus dans la peau d'un artisan et laisse moins de place à l'improvisation. À quoi bon provoquer le commanditaire ? Après, je ne saurais être qu'une personne qui répond aux commandes, car j'ai besoin de faire d'autres choses, de découvrir de nouveaux domaines. En fait, ce que j'aime vraiment, c'est ouvrir mes cahiers et laisser libre cours à mon imagination. C'est comme si je faisais mes gammes à chaque fois… C'est un moteur pour avancer ! Je m'ennuie seulement quand je refais quelque chose que j'ai déjà fait.

Pourtant vous travaillez parfois sur le même motif ou le même sujet !
En changeant de technique à chaque fois… Quand vous affrontez un nouveau matériel, vous remettez tout en cause. Vous ne dessinez pas pareil selon que vous utilisez des crayons de couleur, des encres, la plume, des fusains, de la gouache, de l'acrylique, des pastels… Idem quand vous utilisez un nouveau support. Il suffit d'un trait, d'un geste, d'un rayon de lumière pour exprimer autre chose. C'est tout le mystère de la vie… La découverte récente du papier népalais, qui a ce grain très irrégulier, m'a fait aller vers de nouvelles choses… Avec un tel support, impossible de tout contrôler. Ma concentration est plus forte. Par contre, je ne recherche jamais la perfection. Cela doit venir naturellement. À chaque dessin, mon état d'esprit et mes émotions sont différents. Or je ne me fatigue jamais à découvrir de nouvelles émotions.

© Kramsky & Mattotti / Casterman

J'ai eu la chance d'arriver dans ce milieu (la BD) à une époque où **toutes les expérimentations étaient possibles**, car nombreux étaient les fanzines et les revues.

Stanze, pastel (2002)
© Lorenzo Mattotti

Roméo & Juliette, crayonne (2021)
© Lorenzo Mattotti / Martin de Halleux

Que faites-vous de toutes ces recherches ?
Mes cahiers ne sont pas des carnets de croquis mais des suites d'images expérimentales... Je pourrais tout à fait en extraire des images et les exposer en galerie. Cela peut aussi devenir une image plus travaillée, une peinture, bref quelque chose de plus concret.

Vous travaillez en musique ?
La musique me permet de me concentrer. Le silence a tendance à me distraire. En ce moment j'écoute beaucoup Miles Davis. Il m'arrive aussi d'écouter en fond musical la radio italienne.

Rock Concert (2020)
© Lorenzo Mattotti

À chaque dessin, mon état d'esprit et mes émotions sont différents. Or je ne **me fatigue jamais à découvrir de nouvelles émotions.**

Parlons de cette collaboration avec Lou Reed…
J'aime sa musique inquiétante et étrange, même si je préfère celle de la *West Coast* que je trouve plus solaire et apaisante. Lou Reed utilise sa voix comme le ferait un acteur… et cela crée une richesse folle. De plus, il n'est pas académique dans son approche de la musique.

Cela a dû vous faire bizarre quand il a pris contact avec vous pour un projet commun.
C'est vrai ! Cette collaboration m'a poussé à publier des images plus noires, plus morbides que je n'avais osé en montrer jusque-là. Lui et sa musique m'ont aidé à les faire sortir… Ce dialogue était passionnant de bout en bout. Même s'il a plutôt une culture très photographique, il a eu une approche passionnée et sincère sur mon travail.

D'où vient votre côté sombre ?
Tout le monde en possède un. Jeune, j'étais très inquiet, perdu, sensible, extrême… Sur mes photos d'enfance, j'étais de mes deux autres frères toujours celui qui ne voulait pas se faire photographier, celui qui faisait la tête, etc.

Vos premiers travaux sont en noir et blanc…
D'abord pour des questions de coûts de fabrication ! Imprimer en couleurs coûtait très cher à l'époque. Seules les stars y avaient droit. Résultat, mon arrivée à la couleur s'est faite très timidement. Ce domaine est très longtemps resté un mystère pour moi ! Mes premières histoires courtes en couleurs ont paru dans une revue indépendante, *Canecaldo*. Puis il y a ces deux histoires longues, *Le Signor Spartaco* et *Feux*, où il n'y a quasiment plus de noir. Pour *Spartaco*, j'ai utilisé des crayons de couleur. Sur *Feux*, des pastels gras. Là, j'ai compris que je pouvais créer des surfaces picturales en superposant des couleurs. Cela m'a ouvert un nouveau monde, et cela m'a permis de construire mon propre alphabet. En prenant confiance, j'ai poussé encore plus loin mon travail au pastel à l'huile ! On apprend toujours mieux en faisant les choses…

Oltremai (2012)
© Lorenzo Mattotti

Amori Impossibili 02 (2021)
© Lorenzo Mattotti

Qui sont vos maîtres ?
Je citerais Wayne Thiebaud, Peter Blake, Nicolas de Staël, Paul Klee, Saul Steinberg, Felix Vallotton, De Chirico et beaucoup d'autres... Étant ignorant en la matière, ces artistes ne me bloquent pas, bien au contraire, ils me nourrissent !

Pourquoi vous installez-vous en France ?
J'ai d'abord commencé par publier mes travaux chez vous. Dans *Métal hurlant* puis dans *L'Écho des savanes*. À la suite d'importants travaux de commande, j'ai pu me permettre une base à Paris. Mes enfants devenus grands, nous avons décidé de tenter l'aventure d'une vie française, dans une grande ville. D'où notre venue.

***Feux* a-t-il changé votre vie ?**
Cet album m'a fait connaître à l'international. Sans être un best-seller, il a marqué beaucoup de lecteurs et de professionnels. L'énergie et le mystère de cet ouvrage font qu'il continue de se vendre régulièrement. Je savais ce que je faisais à cette époque, à savoir amener la bande dessinée vers le haut, vers des terres inconnues. D'autres auteurs le faisaient en même temps que moi. Cela créait une émulation formidable, avec une incroyable scène créative en cinéma, littérature, musique, théâtre. Nous voulions jouer avec Pink Floyd, Zappa, The Who, les Beatles ou Grateful Dead, voyager comme Kerouac, tourner avec Fellini, dessiner comme Robert Crumb, etc. Nous étions avides de découvertes de tous types... et nous avions la chance de découvrir que, chaque jour, des portes s'ouvraient dans tous les domaines !

***Feux* vous a aussi ouvert des portes personnelles...**
Cet ouvrage m'a en effet permis d'appréhender d'autres domaines que la bande dessinée avec une énergie incroyable. Pour preuve, mes premières peintures se font après, tout comme mes premières illustrations de mode. Puis j'ai signé *Murmure* et *Labyrinthes*. Et comme je voulais continuer à me renouveler et ne pas m'enfermer dans un style, j'ai proposé ces « lignes fragiles » que je développais dans mes carnets pour signer *L'Homme à la fenêtre*. Sur ce dernier projet, je ne me suis jamais posé la question de la pagination. Albin Michel l'a sorti comme un roman graphique. Puis j'ai continué à casser les règles avec *Stigmates* et ainsi de suite.

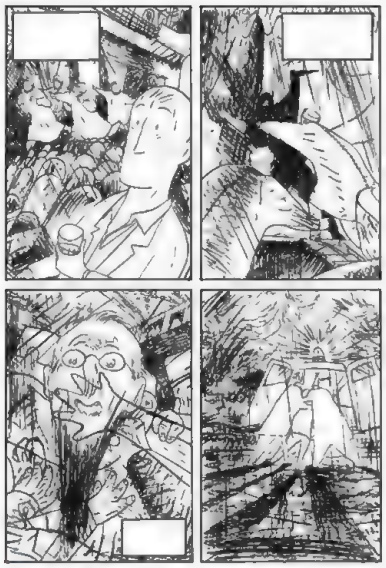
Stigmates (1998)
© Piersanti & Mattotti / Casterman

Altrove - Chemins de traverse (2008)
© Lorenzo Mattotti

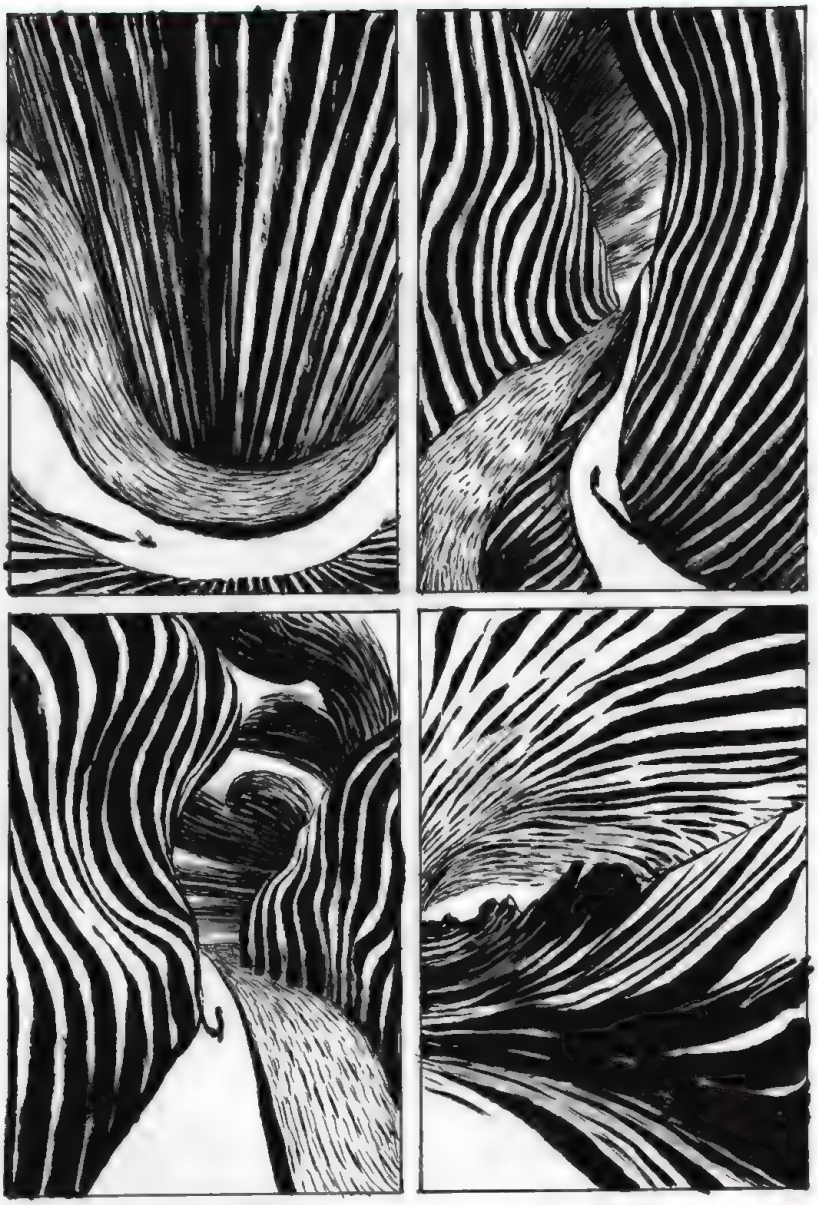
Pourquoi avoir publié vos « lignes fragiles » dans un livre éponyme en 1999 au Seuil ?
Des amis italiens m'ont poussé à les montrer. Je travaillais à sa publication en Italie quand je l'ai présenté au Seuil. Comme ils se sont eux aussi montrés enthousiastes, le livre a paru conjointement en France et en Italie.

Extases (2021)
© Lorenzo Mattotti / Actes Sud

© Lorenzo Mattotti / Coconino Press - Vertige Graphic



L'Homme à la fenêtre
planche originale (1992)
© Ambrosi & Mattotti / Albin Michel



Vous avez dit dans une interview que ces cahiers vous ont aidé à vous reconstruire…
C'est vrai ! Comme ce sont des dessins complètement libres, j'ai pu tout y mettre. Et comme c'était une période où j'étais complètement perdu dans ma tête, cela m'a permis de créer un nouvel alphabet, de créer mon monde intérieur. Jusqu'à la fin d'*Huckleberry Finn*, j'étais dans le passionnel. Je ne construisais rien ! Avec ces carnets, mon dessin est devenu mon histoire, ma vie ! Tout était lié…

Qu'entendez-vous par « perdu » ?
J'avais perdu beaucoup de mes repères, je n'avais pas de travail et j'étais allé vivre à la campagne à cause d'une mauvaise expérience lysergique… C'était une période de solitude mais aussi de renaissance…

Avez-vous été tenté par l'abstraction ?
Bien qu'ayant récemment réalisé des tableaux de paysages assez abstraits, je ne me vois pas aller sur les traces de Pollock ou Rothko. Cela dit, j'aime continuer à surfer sur la frontière entre abstraction et figuration. *L'Homme à la fenêtre* ou *Stigmates*, c'est de l'expressionnisme abstrait. Mais l'histoire la plus extrême que j'aie signée, c'est *Chimère*.

Je ne me vois pas aller sur les traces de Pollock ou Rothko. Cela dit, j'aime continuer à **surfer sur la frontière entre abstraction et figuration.**

Le support BD continue-t-il de vous intéresser après toutes ces incursions dans d'autres domaines ?
Oui, si je trouve comment raconter l'histoire que j'ai en tête. Celle que je veux raconter actuellement me stimule beaucoup.

Vous avez dit qu'une collaboration régulière pour le journal *Le Monde* vous avait fait prendre conscience qu'une image pouvait être narrative…
En effet ! Sur cette collaboration, si je me suis d'entrée imposé des règles, j'ai beaucoup développé la construction de mes images. J'étais

EXPOSITION

OBSESSIONS

du 8 avril au 15 mai

PULP FESTIVAL

La Ferme du Buisson
(Scène nationale de Marne-la-Vallée)
Allée de la Ferme – 77186 Noisiel

www.lafermedubuisson.com/programme/pulp-festival-2022

aussi porté par l'enthousiasme de la directrice artistique qui me commandait ce travail. Son regard m'a fait avancer… et chacun de mes dessins était comme une nouvelle brique que j'assemblais à chaque publication.

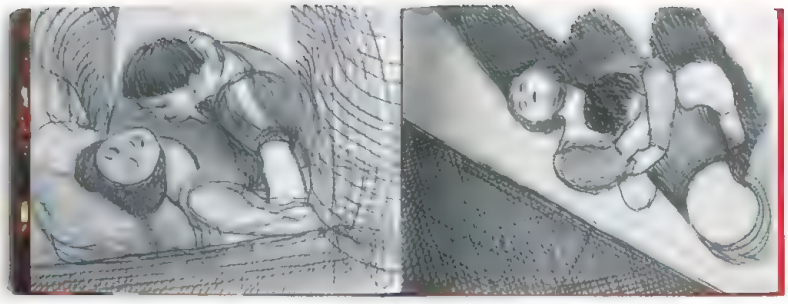
Cela vous énerve quand on dit que vous faites de belles images ?
Cela dépend de ce que l'on entend par « belles images »… Cela dépend aussi de qui le dit et dans quel contexte. Reste aussi à définir ce qui est « beau ». Si c'est pour arriver à la lumière, à l'émotion, à l'intense, c'est une conquête… Après, je n'aimerais pas entendre dire que mes images sont vides.

Pensez-vous que certaines de vos images n'ont pas été comprises ?
Bien sûr ! Si certaines images peuvent être universelles immédiatement, ce qui n'est pas une mince affaire, d'autres nécessitent parfois du temps, des connaissances, une culture de l'image… Je ne fais jamais une image pour plaire, sauf peut-être dans mon travail d'affichiste.

Vous représentez de plus en plus de paysages sans traces humaines…
Il est vrai qu'au départ, il y avait toujours des personnages dans mes paysages. Lors de mon voyage en Patagonie *(effectué avec Jorge Zentner l'année de leurs cinquante ans en 2004)*, j'ai réfléchi à comment décrire un paysage. C'est là que sont nées les forêts noires… J'ai alors compris qu'un paysage correspondait au final au voyage que font nos yeux. Les yeux sont comme des lasers qui scannent les lignes. C'est comme cela qu'on s'approprie ce qui nous entoure… Cela offre des possibilités énormes ! J'ai alors beaucoup regardé ce que faisaient David Hockney, Piero della Francesca, Carpaccio, Morandi, Bellini dans le domaine. L'école vénitienne m'a beaucoup influencé de manière générale.

© Lorenzo Mattotti

Nell'acqua, Illustration pour la couverture (2021)
© Lorenzo Mattotti / Casterman



Nous pensions à Léonard de Vinci, qui aimait mélanger les êtres humains et le minéral…
Possible ! Je n'y avais jamais pensé. Peut-être parce qu'il est tellement intégré à ma culture italienne. J'ai grandi avec ses images. Chez lui, ce sont surtout ses portraits qui me fascinent. Sa *Dame à l'hermine* est un tableau qui m'interpelle.

Ci-dessus :
extrait de ***Roméo et Juliette*** (2021)
© Lorenzo Mattotti / Martin de Halleux

Même dans vos paysages en noir et blanc, on devine les couleurs…
Il y a plus de mystère et de spontanéité dans le noir et blanc. Et puis pas besoin de penser ce qui est vert, rouge, etc.

Parlons de vos nouveautés : *Roméo et Juliette* chez Martin de Halleux, la réédition de *Nell' acqua*….
S'ajoute un catalogue d'exposition sur mon travail sur le cinéma – *Cinéma Mattotti* à La Roche-sur-Yon – et un recueil reprenant mes premières histoires, *Periferica*, les deux chez un éditeur italien. J'espère que les éditions Casterman vont en racheter les droits pour que ce travail puisse être vu en France, car chaque page raconte ma vie. Sinon, je viens d'exposer mes tableaux à New York, mon film d'animation va être projeté au Japon après avoir reçu un prix et je viens de terminer un spectacle à l'opéra de Dijon autour d'*Hansel et Gretel*.

Un mot sur le festival Pulp qui propose une rétrospective de votre travail ?
Je vais pouvoir y développer plusieurs thèmes et montrer beaucoup de choses inédites faites pendant le Covid. Il n'y aura pas de planches de bandes dessinées, beaucoup d'illustrations, de dessins libres et de peintures. Cela sera très riche… J'ai hâte de faire le montage. ■

PIERRE **KROLL**

Les Français ne le connaissent pas forcément, mais pour les Belges francophones, **Pierre Kroll** est LE dessinateur de presse par excellence – celui du quotidien *Le Soir*, en particulier. Derrière son trait exprèss et ses dessins aussi pertinents qu'impertinents à l'allure brouillonne se cache un dessinateur qui porte sur son métier un regard perçant et s'inquiète de sa postérité. Portrait en dix-sept séquences et quelques dessins.

Par **Odile Conseil**

PIERRE KROLL

PETITS DESSINS, **GRAND TALENT**

Dessin inédit réalisé en 2006 à l'occasion des 50 ans de la pilule contraceptive. © Kroll

Débuts

Je suis né au Congo belge (devenu ensuite le Zaïre, puis la République démocratique du Congo). La famille est revenue en Belgique en 1960, et comme nombre de dessinateurs de presse, j'ai passé mon enfance à dessiner dans mes cahiers d'école. On convoquait mes parents parce que je dessinais en permanence, à tous les cours. Si j'avais dit que je voulais être dessinateur, mon père m'aurait sans doute dit que ce n'était pas un métier sérieux, et il n'a jamais été question que je fasse une école de dessin. Comme j'aimais le dessin et qu'un de mes oncles, Lucien Kroll, est architecte – assez connu, en Belgique et ailleurs –, j'ai choisi cette voie, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que pendant tes études tu conçois une faculté de médecine, mais une fois diplômé, tu te retrouves à construire un garage pour ton voisin. J'ai donc poursuivi des études, en sciences de l'environnement. Quand le moment du service militaire est arrivé, j'ai choisi l'objection de conscience, deux ans que j'ai effectués dans un théâtre

Les ambitions spatiales de Jeff Bezos, Elon Musk, Richard Branson
Paru le 13 juillet 2021 dans *Le Soir*
© Kroll

de marionnettes, mais comme la solde qu'octroyait le gouvernement aux objecteurs était misérable, j'ai commencé à proposer des dessins ici et là. Ça a commencé comme ça.

Aujourd'hui, je suis le dessinateur attitré du *Soir*, le principal quotidien belge francophone, et de l'hebdomadaire *Ciné Télé Revue*. Et aussi une fois par mois au journal des Grignoux, une association créée il y a quarante ans, qui gère quatre cinémas à Liège et Namur, dans un esprit d'éducation populaire. Plus quelques autres journaux, dont celui de mon université ! Mais ce qui m'a fait le plus connaître du grand public et que j'ai fait plus de trente ans, c'est de dessiner en direct à la télévision belge (RTBF) chaque semaine dans le débat politique de référence.

Talent

Serais-je devenu dessinateur de presse sans un enchaînement de circonstances un peu hasardeux ? C'est une question que je me pose régulièrement... Ce qui est sûr, c'est qu'il y a un talent – je n'y suis pour rien, je suis né avec et ça ne se transmet pas, aucun de mes trois enfants n'est capable de dessiner ne serait-ce qu'une table en perspective. La formule que j'ai trouvée, c'est que je suis « encombré par ce talent ». Donc je pense que oui, j'aurais été dessinateur même si la vie avait pris d'autres chemins. Mais je ne peux pas parler de tout ça comme d'une grande réussite. J'ai dessiné parce que c'est plus vite fait qu'écrire un roman ou une BD. Ce que j'aime, c'est que le dessin aille vite. Si je dois y passer la journée ou des heures, ce n'est plus ça, le plaisir est passé. Un dessin, c'est une idée et hop ! J'ai vite compris, avec mes parents comme public, que le dessin en trois traits qui caricature le voisin fait plus rire que le beau, grand dessin super léché de paysage de montagne. Je suis en fait plutôt modeste sur le dessinateur paresseux que je suis, et un poil prétentieux sur l'intellectuel que je pense ou que je souhaite être.

Ce que j'aime, c'est que le dessin aille vite. Si je dois y passer la journée ou des heures, ce n'est plus ça, le plaisir est passé. **Un dessin, c'est une idée et hop !**

« Petit » dessin

C'est vrai que j'utilise très souvent ce qualificatif pour parler de mes « œuvres ». Je dis « petit dessin » parce que je ne pense pas qu'on change le monde avec ça. Je suis un peu flatté quand, sur tel ou tel réseau social, quelqu'un commente le dessin pour lui-même, mais c'est rarissime, hélas. Sur Facebook, où j'ai 200 000 « fans », les réactions ne parlent jamais du trait, de sa qualité, mais seulement de l'idée. J'aimerais d'ailleurs parfois être un peu plus considéré... comme un intellectuel, disons – mais attention, je ne dis pas « leader d'opinion ».

Angela Merkel quitte le pouvoir après avoir été chancelière pendant seize ans. Elizabeth II, elle règne depuis 1953 ! Dessin inédit (septembre 2021)
© Krol

Rédaction

Pour moi, le vrai dessinateur de presse, c'est celui qui est attaché à une rédaction. J'ai la chance d'être dans un journal dont la rédaction m'a choisi, j'en suis partie intégrante. L'évolution en cours, celle du *Monde*, par exemple, je ne l'aime pas du tout. Avoir remplacé Plantu par une multitude de dessinateurs, c'est un type d'évolution qui contribue à tuer le métier. Travailler avec une rédaction, c'est aussi avoir des échanges – elle peut te refuser un dessin, tu peux discuter et défendre ton travail... Quand mon rédacteur en chef me dit «tu documentes le présent», je sens qu'on se comprend bien ; je fais mon boulot et c'est bien.

Le Soir

J'y travaille comme dessinateur attitré depuis 2002, après y avoir publié occasionnellement. Chaque jour, vers 17 ou 18 heures, j'ai au téléphone le responsable d'édition qui m'indique les principaux sujets. Au contraire d'un Chappatte ou d'un Plantu, je ne propose jamais plusieurs dessins. J'envoie mon dessin et c'est tout. Ce n'est pas du rapport de force ou de la prétention, c'est plutôt de la paresse : je ne vois pas pourquoi je devrais me taper cinq idées pour en mettre quatre à la poubelle ! D'autant que la première idée est souvent la bonne.

Quand il arrive qu'un dessin soit refusé – c'est rare –, il ne faut pas s'imaginer que c'est le meilleur dessin du monde et que ce sont des imbéciles qui ne l'ont pas pris parce que c'est trop osé, trop vrai ou trop je ne sais quoi... La plupart du temps, c'est parce qu'ils n'ont pas compris le dessin... et ils n'ont pas nécessairement tort. Il m'arrive alors d'amender le dessin, voire d'en faire un autre, mais c'est très rare.

7 avril 2004 : lors du dixième anniversaire du génocide des Tutsi au Rwanda, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, reconnaît que la communauté internationale a échoué à protéger les centaines de milliers de victimes. Paru dans *Le Soir*. © Krol

Accusé de réception

C'est pour moi la meilleure définition du dessin de presse. Je dis au lecteur : «J'ai reçu cette info, j'en accuse réception – vous aussi ?» Et en plus, elle m'inspire ceci ou cela qui est comique ou profond, ou elle me fait réagir... Lorsqu'en Belgique, les personnels de santé non vaccinés n'ont plus eu le droit d'exercer, j'ai fait un dessin montrant un brancard tenu par un seul infirmier, mettant le malade dans une situation délicate : «Il est parti où, l'autre ?» demande celui-ci, tête en bas et pieds en l'air. «Viré ! Il n'était pas vacciné», répond l'autre brancardier. Quelqu'un a écrit en commentaire sur Facebook : «Bravo, je suis bien d'accord avec vous !!» Mais qu'en sait-il, de ce que je pense ? Ce que je dis, ce que je montre, c'est l'effet de cette mesure, je n'affiche aucunement une position (sauf celle du pauvre malade, ah ah !). Là, je fais juste mon métier. Qui suis-je pour qu'on me demande mon avis tous les jours, pour que mon point de vue intéresse tout le monde chaque jour ? C'est pour ça que je parle d'accusé de réception. Ce n'est pas tant énoncer un point de vue que le fait de faire vivre l'information, un peu comme un journaliste.

Trait

Mon trait a changé au fil du temps, bien sûr. La racine du dessin de presse, c'est le potache qui dessine dans un coin de cahier à l'école, même si le trait se perfectionne par la suite. Si j'ai beaucoup lu *Tintin*, *Spirou* et *Les Schtroumpfs*, j'ai aussi été très influencé par le dessin de presse français. Je pense que dans mes premiers dessins, j'ai un peu mêlé les

« Qu'est ce qu'un dessin peut bien dire d'une guerre », se demande Kroll dans le recueil de ses dessins (*Pierre Kroll, c'est très drôle*, Les Arènes). Paru en mai 2002 dans *Télémoustique*. © Kroll

personnages de bandes dessinées belges et Cabu. J'aime surtout les dessinateurs chez qui on peut ressentir le plaisir qu'ils ont eu à dessiner. Hergé était un dessinateur incroyable, avec une perfection du mouvement dans chaque case, qu'il recommençait parfois trois cents fois ! On sent le plaisir qu'il a eu à raconter l'histoire, mais le plaisir de dessiner, c'est chez Franquin qu'il apparaît. Quand je regarde la mèche de Gaston Lagaffe, je vois les endroits où il a appuyé plus fort. Chez Hergé, jamais ! Ligne claire, ligne lisse !

Outils

Pour garder le plaisir de dessiner, j'aime changer. En ce sens, je suis vraiment un dessinateur prometteur : un jour je trouverai l'outil qui me convient ! En ce moment, j'utilise essentiellement deux feutres : l'un que m'a recommandé mon confrère duBus, qui dessine pour *La Libre Belgique* et *La Dernière Heure*, un feutre fin, avec une pointe en nez de Concorde, ça gratte un peu – j'aime bien, je n'aime pas les trucs trop ronds comme les Rotring. L'autre, c'est un feutre pinceau tout simple. Mais je peux tout aussi bien me servir d'un truc cher, très professionnel qu'on me recommande d'essayer, ou les feutres vendus au porte-à-porte au profit de la Croix-Rouge...

Œuvre

Geluck – impossible de ne pas en parler en Belgique – a construit une œuvre parce qu'il a un personnage, le Chat. Ce qui facilite beaucoup la vie, dans certaines circonstances, et là je l'envie ! Quand il s'agit de faire un dessin pour une œuvre caritative, il lui suffit de sortir un chat d'un carton, de le signer au dos et le tour est joué ! Alors que moi je dois à chaque fois m'arracher les cheveux – ou ce qu'il en reste – pour proposer une œuvre originale. Il y a quelques mois, il y avait une vente aux enchères lors d'un dîner de charité à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, pour soutenir l'action du docteur Denis Mukwege, qui « répare » les femmes mutilées par les faiseurs de guerre en RDC. Un chat de Geluck est parti à une somme folle, près de 20 000 €. Moi, j'avais été invité à ce dîner de charité par raccroc – il y avait eu un désistement –, on m'a donné une feuille : « Vous allez bien nous faire un petit dessin ? » On était à table ! Alors j'ai dessiné « le » chat, que j'ai signé Kroll, en précisant que les malheureux qui n'avaient pas pu renchérir suffisamment pour avoir celui de Geluck avaient ainsi droit à une seconde chance... en beaucoup moins cher ! Il est quand même parti pour plusieurs milliers d'euros ! J'envie parfois aussi les dessinateurs de BD qui ont créé un univers, moi je n'en ai pas ! Je suis parfois un peu... pas jaloux, pas frustré, non, mais je vois les années passer – trente-cinq ans que je dessine, trente-cinq ans pendant lesquels j'ai fait des dessins tous azimuts, mais je n'ai pas cette sensation d'une œuvre. Mais je mets cependant un bémol à ce constat un peu désabusé : le responsable d'un lieu culturel alternatif à Liège disait toujours : « Chez les artistes, il y a l'étendue et l'épaisseur. » J'aime beaucoup cette idée. Certains artistes – Geluck, encore – ont une étendue certaine, ils sont partout, mais quelle est l'épaisseur de leur œuvre ? Pour le coup, je pense que mon travail a une certaine épaisseur. J'aurai quand même raconté le monde qui m'entoure pendant quarante ans.

RUMEURS COMPLOTS FAKE NEWS
LA TERRE EST PLATE TOUT LE MONDE SAIT ÇA MAIS SAVEZ-VOUS QUE
IL N'Y A PAS DE LIRIS DE L'AUTRE CÔTÉ ?
CE VIRUS A ÉTÉ CRÉE PAR LES JUIFS POUR DOMINER LE MONDE
LA 5G DONNE LE CORONAVIRUS C'EST PROUVÉ ON NOUS LE CACHE...
NON LA 5G VA CONTRÔLER LA POPULATION MONDIALE QUI L'ACCEPTERA À CAUSE DU VIRUS
C'EST EVIDEMMENT BILL GATES QUI A FABRIQUÉ CE VIRUS

LA VIERGE MARIE APPARAÎTRA EN AOÛT ET GUÉRIRA TOUT LE MONDE
CHICHE
ALLER LA TUER LE CORONAVIRUS
JE N'EN DOUTE MÊME PAS
BORIS JOHNSON A ÉTÉ SOIGNÉ PAR SUPERARGENT
POUR FAIRE DES ÉCONOMIES ON A LIBÉRÉ MARC DUTROUX
LE CORONAVIRUS A ÉTÉ ÉMIS AU POINT POUR ÉLIMINER LES VIEUX
LA CHLOROQUINE POURRAIT NOUS SAUVER TOUS MAIS MACRON N'AIME PAS COMMENT LE PROFESSEUR RACULT EST COIFFÉ
C'EST AUSSI BÊTE QUE ÇA ! MAIS JE NE PLIERAI PAS !
IL Y A DE LA VIANDE DE CHAUVE-SOURIS
LA CHINE
DES RONS GMS LA CHINE

La pandémie de Covid donne lieu à nombre d'élucubrations fantaisistes ou dangereuses. Planche (extrait) parue dans *Le Soir* le 9 mai 2020. © Kroll

Ce dessin, proposé au *Soir*, le 1er avril 2006, a été refusé par la rédaction. (voir chapitre « *Le Soir* ») © Kroll

Liberté

Un de mes fils me dit : « Pourquoi vous, les dessinateurs, vous battez-vous tellement pour la liberté de dessiner, le droit de se moquer ? Si on ne comprend pas tes dessins qui montrent des juifs en pensant systématiquement qu'ils sont antisémites, n'en dessine plus, c'est tout ! » Je ne suis évidemment pas d'accord avec cela. Après, ça ne signifie pas que la liberté d'expression est sans conséquences. Si je professe un soutien total à *Charlie Hebdo*, je trouve fatigant que l'affaire des dessins de Mahomet et la tuerie de janvier 2015 aient fait de cet hebdomadaire l'étendard de la liberté de la presse. C'est un journal satirique, de niche, qui manie le blasphème et affiche des dessins de bites et de couilles, OK, je n'ai pas de problème avec ça, mais il me semble problématique que ce titre, destiné à une catégorie de lecteurs bien précise, restreinte, soit devenu un mètre étalon.

Réseaux sociaux

Pourquoi je publie mes dessins sur les réseaux ? D'abord parce que j'ai envie qu'ils soient vus. Et si ce n'est pas moi qui le fais, d'autres le feront – il y a quelques années, alors que je ne savais pas encore ce qu'était Facebook, il y avait déjà un compte Kroll, créé par quelqu'un d'autre, qui y postait mes dessins !
Le problème des dessins diffusés sur les réseaux, donc visibles par des individus à qui ils ne sont pas destinés, ça vaut surtout pour les journaux genre *Charlie Hebdo*. Moi, je travaille pour des titres qui s'adressent au grand public, je fais des dessins pour qu'ils soient potentiellement vus par tout le monde, je n'ai jamais eu de vrai problème, hormis des accusations d'antisémitisme injustes, agaçantes et dangereuses de la plus totale mauvaise foi.
Un « danger » des réseaux, ce serait de faire systématiquement le genre de dessins qui reçoivent le plus de « *likes* ».
Je ne dessine pas pour ceux qui font des commentaires sur les réseaux, je dessine pour mon journal. Il ne faut pas que je me dise que leur avis compte. Je considère que je ne leur dois rien. Ils ont de la chance de pouvoir voir mes dessins pour rien, et voilà. Ce qui est agaçant, c'est de voir des gens qui ne comprennent pas le dessin ou y voient des choses qui n'y sont pas – du racisme, du mépris… – et ça nous pollue. Mais arrêter d'y être ? Pas sûr non plus, car c'est bien de savoir que ces réseaux existent, ce qui s'y passe…

RTBF (Radio-télévision belge de la communauté française)

J'y ai dessiné en direct pendant trente-cinq ans, d'abord dans une émission du genre *Les Dossiers de l'écran* : un film suivi d'un débat, souvent sur des sujets de société : le naturisme, les enfants du divorce… Plus tard, c'étaient des émissions qui faisaient le tour de l'actualité de la semaine… Il faut savoir dessiner vite, bien sûr. C'est un exercice très particulier et une bonne école : si tu n'es pas inspiré pendant une heure ou une heure et demie où des gens débattent devant toi, comment vas-tu être inspiré tout seul devant ta feuille blanche ? C'est le métier en condensé : rapidité d'esprit et obligation de résultat. Mais la pandémie a fait que les interventions en direct ont été suspendues, puis on m'a demandé de faire des dessins à l'avance, susceptibles d'être incrustés à n'importe quel moment dans les débats… Le dessin était devenu un objet, et pas le signe de la présence d'un observateur-commentateur à chaud.
Et avec la nouvelle formule de l'émission, qui fait intervenir des citoyens par Skype – puisqu'il faut désormais être « concernant », parler de sujets qui « intéressent » les gens –, la chaîne a estimé que les dessins n'y avaient plus leur place, parce que – c'est ce que dit le communiqué officiel – « le citoyen n'est pas habitué, comme le politique, à être confronté à des caricatures et à y répondre »… En présupposant donc que j'allais me moquer des gens qui interviennent !

Le dessin refusé plus haut est remplacé par celui-ci, publié donc le 1er avril 2006, alors que l'affaire des caricatures de Mahomet agite la planète. © Kroll

Scène

Je fais depuis quelques années un spectacle autour de mes dessins et de mon métier. Ça a commencé avec les assassinats de *Charlie Hebdo* : j'étais alors très sollicité, on me demandait tous les jours de parler, de commenter, de venir expliquer… Un ami m'avait déjà suggéré de faire quelque chose sur scène, mais ça ne me disait rien… À ce moment-là, je pensais qu'il serait bienvenu de créer un spectacle où je répondrais à toutes les questions qu'on me posait – ce sont toujours les mêmes – à travers mon propre vécu, ma propre expérience, en racontant et en dessinant sur scène. J'avais imaginé faire dix dates dans dix villes francophones… et je l'ai joué plus de quatre-vingt-cinq fois !
Avec les conseils de cet ami qui fait lui-même de la scène,

EN VOIR PLUS

www.kroll.be
Instagram : **@pierre_kroll**
www.facebook.com/PierreKroll

EXPOSITION

DES SIGNES QUI NE TROMPENT PAS
(série de dessins sur le climat)
À Spa (Belgique), **jusqu'au 31 mars**

Dessin paru dans *Le Soir* le 3 février 2005. Les expulsions de sans-papiers ne se font pas toujours en douceur.
© Kroll

Bruno Coppens, j'ai peaufiné, parlé un peu plus de moi – « Raconte-leur que tu es né au Congo et que tu ne peux pas être raciste puisque tu croyais que tout le monde était noir ! » m'a-t-il dit. Il m'a fait entrer dans ce métier du spectacle vivant. J'aime beaucoup montrer mes dessins en grand, les refaire en direct – ceux qui ont posé des problèmes, en expliquant pourquoi, ceux qui ont fait rire.

Influence

J'ai l'impression que mes dessins ne changent rien à ce que les gens peuvent penser. Le dessinateur de presse a certes un rôle démocratique qui consiste à faire vivre la politique. Mais quelle influence avons-nous ? Je pense que Plantu, quand il mettait une croix gammée en brassard à Jean-Marie Le Pen, ne lui enlevait pas un seul électeur – au contraire, même : il lui en apportait peut-être de nouveaux, en confirmant ses idées nazies. Le seul rôle que nous pouvons avoir, c'est de ne pas faire exister ces gens-là. J'hésite à deux fois avant de représenter Zemmour. Il est tellement facile à faire, il a tellement la tête de tous les méchants de bande dessinée – aussi bien le Gargamel des *Schtroumpfs* que le Détritus d'*Astérix* –, il est un tel cadeau pour les caricaturistes qu'il ne faut pas céder à cette facilité, c'est lui faire trop d'honneur.

Tintin

Il a quatre-vingt-treize ans cette année, si l'on prend comme date de naissance sa première apparition. J'aimerais faire quelque chose avec lui, un peu dans la continuité des six pages que j'ai glissées dans un de mes albums, où j'ai mis en scène un Tintin vieillissant, seul avec Milou empaillé, le capitaine Haddock en EHPAD gagné par Alzheimer, Tournesol dans sa tombe… C'est toujours compliqué avec les ayants droit d'Hergé, mais j'espère y arriver – quitte, peut-être, à ne pas appeler Tintin par son nom mais à le désigner comme « Monsieur T » ! *Tintin* a paru dans *Le Soir* (à l'époque sous la coupe des Allemands) à partir de 1940, et je suis le dessinateur du *Soir* – ce serait fort de le faire renaître aujourd'hui, en strip, avec un regard sur le monde actuel…

Postérité

Un client fortuné d'un galeriste à Liège m'a un jour dit : « Fais-moi un peu des choses chères, que je puisse acheter. » C'est stupide ! S'il y a quelque chose qui peut avoir une valeur monétaire dans le futur, ce serait par exemple de m'acheter tous mes dessins des années 2020-2021, sur le coronavirus, un épisode qui marquera l'histoire. Tu laisses ça dans un tiroir et dans cent ans, ce truc aura de la valeur. Mais la question « qu'est-ce qui restera de tout cela ? » est une vraie question que nous, les dessinateurs, nous nous posons souvent. Ce que j'aimerais qui reste, c'est le dessinateur. Quentin Blake, Sempé, ce sont des dessinateurs. Kroll, aujourd'hui, ce sont des dessins. Ce n'est pas tout à fait pareil.

Rire, réagir, réfléchir ?

Oui, je suis d'accord avec ces objectifs que l'on peut fixer au dessin de presse. Mais on n'est pas obligé de prendre le menu complet, il n'est pas indispensable qu'un dessin fasse systématiquement les trois.

Dessin paru dans *Le Soir* le 26 septembre 2003.
© Kroll

QUE TU RÊVES...
À QUOI RÊVES-TU, PETITE ARIANE ?

Nadja, fille, sœur et mère d'artistes, déroule depuis des décennies ses histoires et ses personnages, en funambule. À l'aise sur le papier comme sur la toile, crayon ou pinceau à la main, elle aime autant puiser dans la fable, qu'elle reformule avec humour, que rêver ses propres mythologies et faire naître de nouveaux mondes et motifs. Il n'est guère étonnant qu'elle ait choisi de s'accrocher au « fil » d'Ariane dans l'un de ses derniers albums : assurément, aucun terme ne saurait mieux représenter l'empreinte littéraire, artistique, ni mieux figurer le seuil des métaphores. Nadja s'adresse aux enfants et aux adultes – mais est-ce si différent ? – avec une identique prévenance, révélée par la tendresse de ses traits, la délicatesse des expressions et l'intensité de ses couleurs. Et, conquis, comme ensorcelé, le lecteur n'a d'autre choix que de la suivre…

Par **Cathia Engelbach**

NADJA
© Photo DR

NADJA

AU **FIL DU PINCEAU**

L*e Fil d'Ariane* semble cristalliser nombre de sujets et de procédés que l'on trouve dans tout votre travail : la femme artiste, les liens intrafamiliaux, l'autoréférentialité, l'enfant et son doudou, la réécriture de légendes, etc. Cet album vous sert-il à tendre des fils entre tout ce qui vous est cher dans la création ?

C'est exactement cela, mais ça m'a prise par surprise. Au départ, je souhaitais simplement tirer au clair cette histoire d'Ariane injustement abandonnée et mourant de tristesse plutôt que de vivre une vie libre. Et puis, de fil en aiguille, si je puis dire, au cours de cette déambulation, j'ai croisé tous les thèmes qui me sont chers. C'est comme si, en voulant percer le mystère d'Ariane, je découvrais les miens, comme si je mettais au jour des fondations – légendes de la mythologie, amour de l'art, mystère de la peinture, histoires pour enfants, moi-même enfant, etc. Je n'analyse pas vraiment ce que je fais, ce que je crée ; il y a évidemment des choses qui m'échappent. Mais je crois qu'en effet cette histoire de fil me fascine. Les fils, ce sont des liens entre des personnes, des chemins, des veines… On retrouve le terme

L'enquêteur suit les traces d'Ariane jusque dans sa maison
Planche extraite du ***Fil d'Ariane, récit d'une trahison***
© Nadja / Actes Sud BD

LE FIL D'ARIANE. RÉCIT D'UNE TRAHISON

PAR **NADJA**
Éditions ACTES SUD BD
Livre cartonné, 224 pages couleurs
disponible

dans plein d'expressions explicites, comme « tirer des fils », « de fil en aiguille », « au fil de l'eau », « le fil de la pensée », etc. Le processus même de la création a un lien avec le fil ! Je crois profondément que ce sont moins les histoires racontées qui importent que le processus de leur création. Quand je crée, je tire un fil. Pour *Le Fil d'Ariane*, j'ai suivi ce fil et j'ai observé où il m'a menée. Et je me suis aperçue – hasard ou non – que des tas de choses que je pensais depuis des années se retrouvaient là et se rejoignaient !

© Nadja / Actes Sud BD

Vous avez coupé les cheveux de votre Ariane – et l'on sait combien cela peut être signifiant ! – mais avec sa chevelure brune, la forme de ses yeux et celle de sa bouche, on pourrait croire qu'elle vous ressemble…
Tout à fait, et je ne m'en cache pas ! C'est même le personnage que je connais le mieux ! *(Rires.)* Je l'explore, plutôt que d'inventer complètement un personnage. C'est un peu comme si je parlais de moi en disant « elle ». C'est une façon de m'éloigner de moi tout en me prenant comme point de départ. Je trouve que dans n'importe quelle œuvre, littéraire ou autre, on n'est que soi. On ne parle que de soi, même si ce n'est pas au premier degré.

Que représente la figure d'Ariane, pour vous ?
Je pense que, même si ça sonne un peu emphatique, l'Ariane antique représente la femme, car la féminité ancestrale est éternelle. Disons qu'elle symbolise la femme héroïque…

Et l'on retient plus volontiers l'exploit de Thésée contre le Minotaure et sa sortie du labyrinthe que ce qu'il est advenu d'Ariane, oubliée sur son île… Avez-vous souhaité réparer une sorte d'injustice en construisant votre album autour d'elle ?
D'une certaine façon, peut-être, mais je n'ai pas voulu faire un manifeste féministe à travers *Le Fil d'Ariane* ! Simplement, elle m'intéresse plus que lui. Thésée est un combattant et une figure de héros somme toute assez classique. Cela dit, il est assez étrange si on s'intéresse de plus près à ses aventures : quand on y pense, il retire tout le bénéfice de son exploit et abandonne celle qui en est à l'origine ! Ce qui m'intriguait, c'était de savoir pourquoi Ariane avait été si triste, tellement effondrée et malheureuse que Thésée ait pu la quitter, comme si elle n'avait pas vu quel type de personnage il pouvait être ! Elle l'a investi de tous ses désirs, de tous ses fantasmes. Il représente pour ainsi dire ses fantasmes de femme retenue qui envoie le guerrier combattre mais qui reste collée, elle, à la terre. Mais

Ariane s'enfonce dans les mythes d'Ariane, de Thésée et du Minotaure
© Nadja / Actes Sud BD

Minos a enfermé le Minotaure dans un labyrinthe, les Athéniens doivent lui livrer 14 jeunes filles et jeunes gens tous les neuf ans (?) Qu'est-ce qu'il bouffe entre-temps, mystère...
ils sont obligés, pour une obscure histoire de taureau à sacrifier à Poséidon - Minos a fait un truc de filou, il a pas livré le bon taureau ou un truc comme ça.
HOULÀ !

il n'y a pas de volonté de ma part de formuler une quelconque morale... J'ai simplement imaginé ce que cela aurait pu être si Ariane avait profité de cette situation, de ce drame, pour se libérer de l'emprise de Thésée.

Cette libération, vous la suggérez à travers tout un jeu de mise en abyme qui démultiplie les lieux et les visages. Ariane traverse, de fait, un véritable labyrinthe. Souvent, dans votre œuvre, les personnages sont doubles. Ici, Ariane est triple : artiste, enfant et poupée. Que cela signifie-t-il ?
J'ai décidé de placer Ariane à différentes époques, différents lieux, différents âges, différents états de conscience. Ainsi, on peut l'aborder de multiples façons, mais c'est toujours elle, qu'elle soit femme ou enfant, autour d'une table ou dans un jardin, blonde ou brune, les cheveux courts ou longs.

Réécrire Ariane, est-ce la sauver ?
En racontant à nouveau le mythe, je donne le pouvoir à l'imaginaire. Une situation donnée est toujours à reconsidérer : il y a d'autres chemins que celui qui semble évident. Il n'y a pas de destin ; on peut toujours le réinventer.

Ariane artiste, en fuite, tombe sur Ariane enfant en train de jouer. Que veut dire ce dialogue et quelle est, plus généralement, la particularité du regard de l'enfant, de « l'enfant-lecteur » ?
C'est une question à laquelle il est très difficile de répondre. Je ne sais pas vraiment moi-même, en fait, mais toujours est-il que, dans mes livres pour enfants, mes héroïnes sont toujours des petites filles. Placer une petite fille dans cet album était une façon de faire se rejoindre toutes mes envies. Les enfants sont assez mystérieux. Ils abordent la vie avec ce qu'ils peuvent, mais tout est mystère pour eux, tout est encore inconnu. Ils n'ont pas encore de critères. Les choses sont plus brutes pour eux. C'est la raison pour laquelle je pense que les enfants sont beaucoup plus sensibles à la poésie que les adultes, car ils sont intensément poétiques eux-mêmes, avec leur façon particulière d'être dans le présent. Les adultes – et c'est bien sûr le cas de mes héroïnes adultes – sont chargés par leur passé. Ils trimballent des casseroles ! *(Rires.)* Les enfants, eux, sont innocents et frais, avec une mémoire vive ; ils reçoivent tout d'une façon brute et non encore réfléchie. Ils n'ont pas encore analysé quoi que ce soit. Ils ont donc une tout autre qualité de spectateurs. Quand je fais des livres pour enfants, je fais très attention à ce que je raconte, car je sais qu'ils reçoivent tout au premier degré. Ils ont aussi cette possibilité incroyable d'envisager la magie, la poésie, etc., mais pour un enfant qui lit une histoire, cette histoire est vraie ! L'adulte est distancé ; l'enfant non.

Dans n'importe quelle œuvre, littéraire ou autre, on n'est que soi. On ne parle que de soi, même si ce n'est pas au premier degré.

Réfléchir et fabriquer sont deux étapes bien différentes. (...) Je sais que **dès que j'aborde la peinture, elle m'absorbe complètement :** il se passe quelque chose de vertigineux.

Dans quelles conditions créez-vous ?
Pour travailler, il faut que je sois seule. Je suis dans une sorte de monde parallèle. Ma vie de création et ma vie en dehors de la création sont séparées. Quand je travaille, j'entre dans le pays de l'histoire. Je ne ferme pas les volets – je n'en ai d'ailleurs pas chez moi ! *(Rires.)* – mais, mentalement, j'essaie de me tenir dans ma bulle. Quoi que l'on fasse artistiquement, on peut autant se servir de tout ce que l'on vit, des émotions du quotidien, qu'être absolument seul dans son atelier pour pouvoir créer. Il faut que l'alchimie se fasse. Réfléchir et fabriquer sont deux étapes bien différentes. J'ai toujours sur moi des carnets dans lesquels je note tout un tas de choses. Cela faisait des années que j'écrivais à propos de la figure d'Ariane et que je tournais autour... Mais je l'ai d'abord travaillée intégralement au crayon avant de la mettre en peinture car je sais que dès que j'aborde la peinture, elle m'absorbe complètement : il se passe quelque chose de vertigineux. Donc si je souhaitais que mon récit avance, il fallait que je le fasse au crayon d'abord et que je pose l'essentiel. J'aurais pu dessiner 5 000 pages sinon ! *(Rires.)* C'est presque l'œuvre d'une vie...

EH ! C'EST UN CUL-DE-SAC ! IL FAUT FAIRE DEMI-TOUR !
TU ES SÛRE QUE TU VEUX FAIRE DEMI-TOUR ?
JE ME SUIS DIT QU'ON POUVAIT PLUTÔT...
?!
EH MAIS ÇA VA PAS ?!!!

Après le dîner, dans la forêt
© Nadja / Actes Sud BD

Au tout début du *Fil d'Ariane*, Ariane se dispute avec un artiste qui voue un culte à Jeff Koons... Est-ce une situation que vous avez vécue ? Êtes-vous agacée par l'aspect par trop mercantile de l'art ?
Ce n'est pas que cela m'agace, mais il ne faut pas confondre les discours. Avec Jeff Koons, on ne parle pas d'art : on parle de réussite sociale plutôt. Je ne dis pas que l'art n'existe pas chez lui, mais avec ces grandes figures emblématiques, très reconnues, qui vendent leur travail à des prix faramineux qui sont complètement fabriqués par le marché, on ne parle pas de la même chose. Le dialogue initial du *Fil d'Ariane* sous-entend que ce n'est pas parce que l'on aime Jeff Koons que l'on est sensible à l'art ! En revanche, cela peut signifier que l'on est sensible au fait social ou financier... Très souvent, je m'aperçois qu'il y a un énorme malentendu par rapport à cela. L'art et l'économie se croisent évidemment, et ce, depuis des siècles et dans toutes les sociétés, mais c'est devenu totalement caricatural. Je suis à la fois furieuse et amusée lorsque je lis des critiques reconnus en train de se vautrer devant le veau d'or ! *(Rires.)* Il y a une sorte de consensus qui veut que si ça vaut de l'argent,

Crayonné de recherche pour une planche de l'album
© Nadja

© Nadja / Actes Sud BD

ÇA VOUS ENNUIE SI ON VA DANS LA CUISINE ? J'AI MIS UN TRUC SUR LE FEU, ET TÊTE EN L'AIR COMME JE SUIS, JE SUIS CAPABLE DE LE LAISSER CRAMER SI JE LE SURVEILLE PAS
NON NON BIEN SÛR...
MMM.. PARFAIT !
QUAND ELLE EST PARTIE AVEC CE MEC... J'AI PENSÉ D'ABORD QUE C'ÉTAIT UN PLAN LOUE...
CE MEC ?..

alors c'est de l'art – ce qui est complètement stupide. Mon cheval de bataille, c'est de dire que ce sont les artistes qui peuvent décider de la qualité d'une œuvre, et non les marchands ! Or, aujourd'hui, cette conception s'est complètement retournée, et pas seulement dans le monde de l'art. Les valeurs sont devenues virtuelles, en dépit de toute valeur intrinsèque ; c'est exactement comme à la bourse, où des milliards passent d'un endroit à un autre sans que cela ait un quelconque rapport avec la réalité des produits ! Je trouve que c'est terrifiant.

Vos héroïnes sont souvent des artistes. C'est par exemple le cas de vos *Filles de Montparnasse* (Olivius, 4 tomes parus entre 2012 et 2015) qui chantent, peignent et écrivent. Selon vous, une œuvre d'art est-elle le meilleur « moyen » de parler de l'art ?
J'adore les romans dans lesquels les personnages sont artistes. C'est passionnant car ça cristallise des pensées existentielles essentielles : qui l'on est, ce que l'on va faire de notre art, quels seront nos choix et nos repentirs, etc. Dans le meilleur des cas, faire une œuvre d'art peut revenir à parler d'art, mais je crois que parler d'art exige d'avoir un tout autre talent. Les plus grands critiques d'art, comme Baudelaire, possèdent un regard différent. Ce n'est pas mieux ni moins bien, mais différent, et c'est ce qui est intéressant. Il est très difficile de parler d'art quand on est artiste soi-même... Souvent, les artistes que j'admire beaucoup, comme Basquiat ou David Hockney, sont ceux qui utilisent les mots les plus simples à propos d'art. Picasso, lui, en a fait des tonnes car c'était un génie de la communication et il impressionnait le bourgeois en lui en mettant plein les yeux avec ses formules à l'emporte-pièce, radicales, qui le laissaient totalement abasourdi et émerveillé ! *(Rires.)* Titien, ce grand maître de la Renaissance italienne, employait quant à lui quelqu'un qui écrivait à sa place et qui s'occupait de parler très poétiquement de son art pour le présenter ! Les mots et la peinture n'obéissent pas aux mêmes codes. Pour analyser la peinture, il faut des mots, tandis que la peinture, elle, passe par les yeux. C'est pourquoi je pense que l'artiste n'est pas le mieux placé pour parler de son art.

Possédez-vous une sorte de « code couleur » ? Selon les albums, on croit deviner de la bienveillance dans l'utilisation du bleu, une menace dans le vert, une ambivalence dans le rouge...
C'est difficile de définir quel pourrait être mon code couleur... Mais il est vrai que j'ai une tendresse pour les films en technicolor, avec des ombres très prononcées. En outre, j'ai été éduquée en regardant des tableaux de la Renaissance, tout dans le clair-obscur. Je pense que cela m'a forcément influencée.

Le Fils du père Noël
© Nadja / L'école des loisirs

Vous aimez bien vous attaquer à des mythes et des légendes connus, pour les détourner avec beaucoup d'humour ! Par exemple, vos *Sur-Fées* (L'école des loisirs, 2005) retournent la version de Charles Perrault, et vous imaginez toute une vie au père Noël que vous dotez d'une cabane magique dans *Le Fils du père Noël* (L'école des loisirs, 2020). Pour quelles raisons est-il nécessaire de « réévaluer » les mythes, comme le disent vos fées ?
Il ne faut pas oublier que les contes de fées ont été oraux avant d'être écrits. Ils ont été transportés de pays en pays, de siècle en siècle, de société en société… et chaque fois, ils sont différents ! Quant aux mythes, ils sont tellement forts et ancrés que l'on peut les transformer sans que cela soit dérangeant. Je respecte toujours le mythe original. J'ai un immense respect pour les récits fabriqués à travers les siècles. En revanche, j'aime m'en amuser, les décaler – et c'est d'autant plus savoureux qu'il s'agit de références appartenant à la culture commune. Dans le cas du père Noël, par exemple, j'ai joué avec cette imagerie partagée : sa cabane, ses lutins, son traîneau, les cadeaux, etc. Qu'est-ce que je me suis amusée en imaginant ce qu'était vraiment la cabane du père Noël ! *(Rires.)*
J'ai aussi énormément d'amitié pour les lutins, ces petits êtres qui sont à côté de la plaque et travaillent dans le plus pur anonymat sans recevoir aucun bénéfice ! Les pauvres ! *(Rires.)* Ils m'intéressent d'autant plus qu'ils sont très enfantins et inconstants. Ils ne sont pas très sérieux, à la différence de celui qui les dirige. Ils ne décident absolument rien de leur propre vie. J'avoue que je me sens un peu lutin en ce moment, dans ce contexte de crise sanitaire, avec toutes ces lois qui passent ! On a intérêt à continuer à faire nos petits paquets cadeaux dans notre coin et à faire attention ! *(Rires.)*

Chien Bleu, illustration de couverture
© Nadja / L'école des loisirs

Le fait de vous représenter en ourse, quand il vous arrive de parler directement à vos lecteurs dans vos livres, est-il un hommage à votre mère (Olga Lecaye, grande figure de l'illustration et de la littérature jeunesse) et à sa « famille ours » ?
De façon générale, la littérature enfantine compte beaucoup de personnages d'ours. Mais il est tout à fait possible que ce soit une référence à ma mère, que cela rejaillisse, consciemment ou non. Mes ours sont en outre inspirés d'un film qui m'a marquée, fait par deux artistes suisses contemporains, Peter Fischli et David Weiss. Ils mettent en scène des animaux pas très gracieux en train de discuter d'art très sérieusement,

rlotte et Chien Bleu
© Nadja, L'école des loisirs

et c'est purement génial ! Ils sont une vraie source d'inspiration pour moi ! C'est très agréable de dessiner des animaux. Cela facilite la vie car quand on dessine des visages humains, tout a une signification, la moindre expression, le moindre trait. C'est très subtil, un visage humain. Dès que l'on fait un trait de travers, tout change. Il y a moins de liberté. Il faut vraiment y aller avec des pincettes !

Parvenez-vous à rendre les subtilités indifféremment, que vous travailliez à la gouache ou à l'aquarelle ?
La gouache que j'utilise n'est pas très épaisse, à vrai dire. C'est une matière que l'on peut toujours retravailler, remouiller. On peut en fait la travailler comme de l'aquarelle, par touches successives. C'est un matériau très souple. C'est de plus très joli une fois que c'est sec, une fois que le personnage est là ou que les ombres sont là. J'aime beaucoup le rendu des couleurs. L'aquarelle est presque trop transparente. La gouache est plus dans la matière.

On doit à Paul Éluard ce vers célèbre : « *La Terre est bleue comme une orange.* » Dans ce poème, symbole du surréalisme, Éluard célèbre l'amour, la beauté et la liberté – liberté qui peut aussi être celle de l'image. Pourrait-on dire que votre *Chien Bleu* (L'école des loisirs, 1989) a des accents surréalistes (et cela fait d'autant plus sens lorsque l'on considère votre prénom, choisi comme nom d'artiste, qui est une référence à André Breton !) ?
Mais oui, ça se rejoint ! D'ailleurs, dans le surréalisme, il y avait une part de magie. Des choses surgissaient comme ça, sans qu'il y ait forcément d'explication ! Certains appelaient ça des absurdités, d'autres du hasard... Avec le recul, cela me semble évident, mais je n'y avais jamais réfléchi avant, du moins pas en ces termes-là. Quand j'ai choisi ce bleu, évidemment, je souhaitais une couleur qui tranche et qui ne soit pas naturelle. Le bleu cobalt. Un chien noir ou marron n'aurait pas éveillé ni évoqué les mêmes choses...

Quand je fais des livres pour enfants, je fais très attention à ce que je raconte, car **je sais qu'ils reçoivent tout au premier degré.** (...) L'adulte est distancé ; l'enfant non.

Il aurait été neutre. Qu'il soit bleu lui confère une aura de magie et en fait effectivement un personnage surréaliste, ou en tout cas un personnage pas réaliste. Car ce bleu cobalt est absolument magique aussi, très lumineux, très différent des autres bleus. Au final, est-ce un hasard si mon chien est d'un bleu surréaliste ? Peut-être... ou peut-être pas ! ■

LES

7 Péchés capitaux

© Photo DR

STEVEN **GUARNACCIA**

Steven Guarnaccia est illustrateur et professeur émérite à l'école de design Parsons. Avant d'occuper ce poste, il était directeur artistique en charge de la page opinions du *New York Times*. Tout en travaillant pour de grands magazines et journaux, dont le *New York Times*, *Abitare* et *Rolling Stone*, il réalise des peintures murales pour Disney et des dessins d'exposition pour le MoMA de New York. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la culture populaire et le design parus chez Chronicle (*Black and White*, *A Stiff Drink and a Close Shave*). Designer de montres pour Swatch ou de cartes de vœux pour le MoMA, il a reçu de nombreuses récompenses de l'AIGA, l'Art Directors Club ou la Foire du livre de Bologne ; des expositions lui sont régulièrement consacrées dans le monde entier. Auteur de livres pour enfants chez l'éditeur Corraini et Abrams, ses plus grands succès sont *The Three Bears: A Tale Moderne*, *The Three Little Pigs: An Architectural Tale* et *Cinderella: A Fashionable Tale*. Son dernier ouvrage sur le nom des pâtes, *Butterflies, Snails and Little Worms*, a été publié chez RaumItalic. Son exposition *Fatherland* a été dévoilée pour la première fois à la Hamelin Gallery de Bologne, avant de voyager dans le monde entier, de Londres à Barcelone, en passant par Berlin, la République tchèque et New York.

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Steven Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

© 2022 Stevan Guarnaccia pour *Les Arts dessinés*

DOMINIQUE **GOBLET**
© Photo DR

Ostende - Volet 1, Derrière (2021)
© Dominique Goblet / Fremok

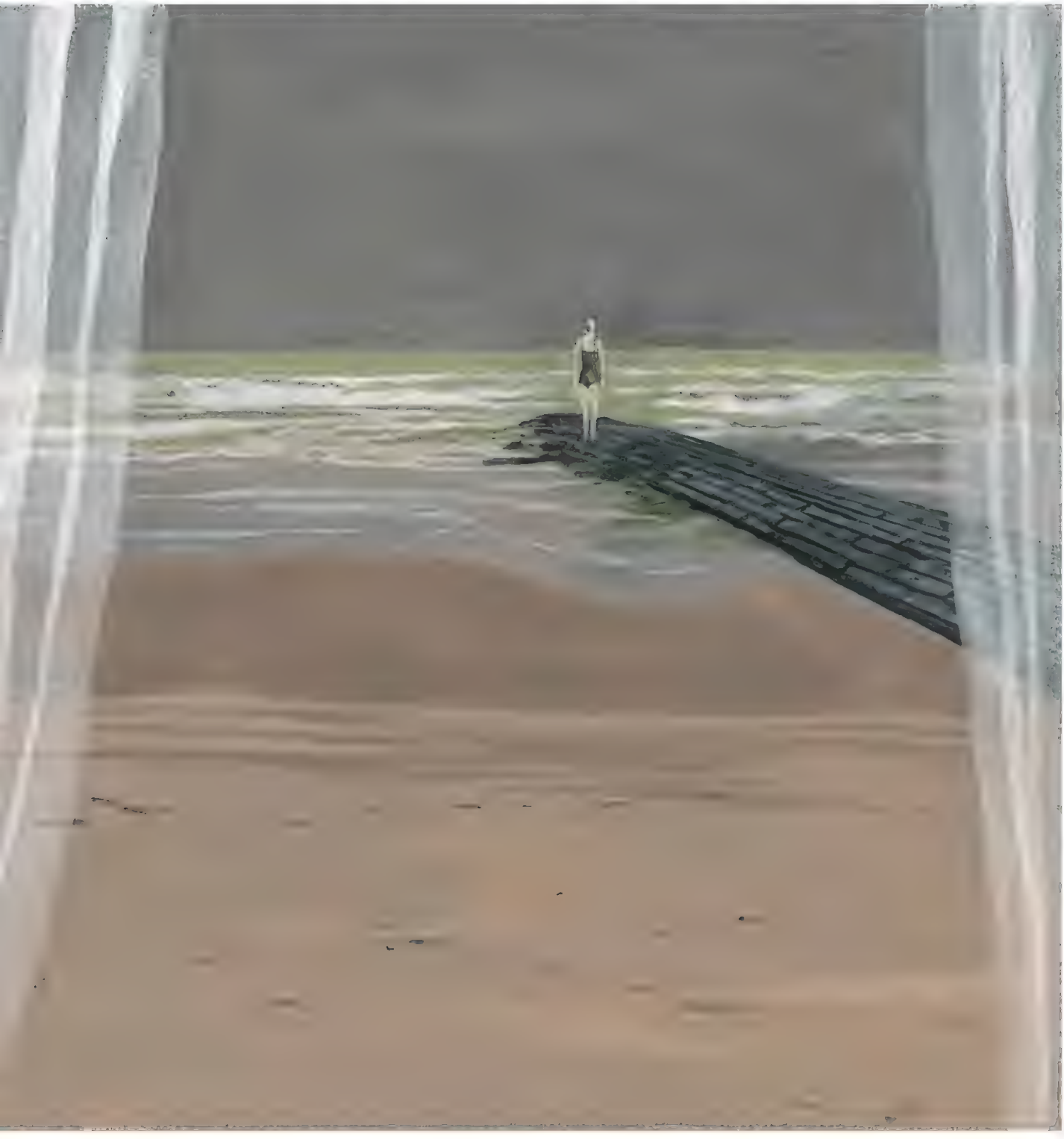
DOMINIQUE

GOBLET

À **DÉCOUVERT**

Dominique Goblet n'avait encore jamais utilisé la gouache. Peut-être lui fallait-il atteindre le lieu *ad hoc*, rejoindre la mer d'Ostende pour s'essayer à cette technique, le « guazzo », qui désignait originellement un terrain inondé, un réservoir aquatique. Ou peut-être pas. Notre désir de l'interroger s'est très vite heurté à une saisissante saillie : pour approcher l'œuvre de cette artiste exclusive et confidentielle, tisseuse d'ombres et de figures, fileuse de temps, l'on doit se déprendre de nombre de conventions. L'œuvre de Dominique Goblet n'est pas une énigme à résoudre ; elle est une déclaration. Nous avons tenté d'embrasser ses battements en deux étapes : en sillonnant librement dans les parages de son travail tout d'abord, puis en faisant entendre ses propres inflexions. Il est apparu que l'un des mots qui reviennent le plus chez elle est « révélation ». Révéler, comme mettre à nu, comme attester de l'éclat d'une présence.

Par **Cathia Engelbach**



À ciel fermé : ce qui s'impose

Sur le papier, la première mer est presque calme, alourdie par sa brume. Elle vient grignoter une étendue de sable, qu'elle sculpte patiemment, fière et puissante. C'est une vue d'Ostende, de son front humide narguant l'horizon. D'autres vues, au fil des pages, détailleront ensuite différemment cette part de côte belge, pénétreront ses terres, frôleront sa chair.
C'est qu'Ostende se donne nue. Dominique Goblet n'a pas à la dévoiler : elle n'a qu'à la révéler.

Il faut croire qu'Ostende, quand elle est comme ici dépeuplée de ses hordes de touristes et de baigneurs, appartient tout entière à l'artiste. Et que son tableau se joue des strates et des formes, qui sont autant de dépôts et de sédiments. Il faut croire que même dans son plus simple appareil, Ostende est complexe. Ce qui s'écrit sur ses dunes est un spectacle qui se perçoit – c'est-à-dire s'écoute, se lit, se regarde – à la seule condition de se tenir parfaitement en éveil.

Faire semblant c'est mentir (2007)
© Dominique Goblet / L'Association

Une histoire est née par infimes séquences agencées après coup. L'ordre des scènes s'est imposé de lui-même une fois toutes les prises de vue terminées. Le ressac, la mousse, les embruns, le vent, la gouache, et c'est tout un rythme qui s'est articulé : pour Dominique Goblet, à Ostende, le temps est un courant d'eau. Bien avant dans son œuvre, il était une émotion sauvegardée dans l'épaisseur d'un livre comme sur les moindres lignes du visage de sa fille Nikita, qu'elle a dessinée durant dix ans tout en se faisant dessiner par elle (*Chronographie*, L'Association, 2010). Le temps est un témoin attentif. Ce qu'il observe, ce qu'il souligne sont autant de naissances que d'accomplissements, qu'il s'agisse au hasard d'un amour entre une mère et sa fille, d'un collant d'enfant qui se file et qui sera rapiécé comme par enchantement (scène liminaire de *Faire semblant c'est mentir*, L'Association, 2007) ou encore d'un dialogue écrit et grapnique, pétri d'anacoluthes et d'itérations, venant sceller – et de quelle façon ! – l'évidence d'un art en acte qui s'érige. À plat, en relief et en creux.

Ce dialogue a puisé dans la maestria créative de Dominique Théate, que Dominique Goblet est allée trouver dans les locaux de La 'S' Grand Atelier, centre d'art brut et contemporain situé à Vielsalm, en Belgique, qui fait travailler ensemble des artistes contemporains et des artistes handicapés.
Elle tombe sur des textes compilés avec frénésie, logorrhée retentissante, vestige de « souvenirs réels » d'un faiseur qui se voue, sans compromission, à son art. Les deux Dominique créent alors leur propre mythologie, font combattre (pour) l'amour et la vie, via des personnages symboliques et impensables qu'ils mettent sur scène, tels Hulk Hogan et la femme à barbe bleue (*L'Amour dominical*, FRMK, 2019). Déjà, l'art de Dominique Goblet empruntait au théâtre, ou plutôt se cherchait un théâtre, un lieu où jouer. Dans le vocabulaire des deux Dominique, cette alliance avait engendré un heureux néologisme, « nudifier » (qui signifie exactement ce qu'il laisse deviner) ; et sur leur ring, leurs deux héros – ou bien les auteurs eux-mêmes – s'étaient autoproclamés « architectes d'eux-mêmes ». Architecte : littéralement celui qui se bâtit un toit, un abri, un nid.

Extrait de ***Chronographie*** (2010)
© Dominique Goblet / L'Association

À ciel ouvert : ce qui s'expose

Nécessairement, lorsque l'heure a été au confinement, Dominique Goblet est retournée à son théâtre. Et puisque les fondations étaient on ne peut plus solides, que rien n'aurait pu les faire céder, elle a décidé de désencombrer le plateau de ses rideaux et de fendre son ciel. Le décor s'est alors ouvert à tous les fantasmes, au plus grandiose et au plus secret. À Ostende, les acteurs sont organiques, animaux et minéraux.
Ils poussent des cris de surprise puis partent en crises de rire. Ils sont spectraux, replets. Côte à côte, face à face, s'apercevant ou se fuyant, il y a des femmes qui se découvrent et des hommes beaucoup trop couverts.
Il importe que ce soient des femmes et qu'elles ne soient pas « juste là ». Qu'elles soient bel et bien là, reines et souveraines sous ciel. Irène une fois comme Irène

Extrait de ***Ostende - Carnets*** (2021)
© Dominique Goblet / Fremok

trois fois ; Irène réfléchissante et réfléchissant tout autour d'elle. Il importe qu'elles soient dans la lumière bien qu'étant cachées, elles ou leurs portions de corps en écho aux portions de littoral et d'arrière-pays auxquelles elles offrent leurs courbes inespérées, leurs chair, ventre, cuisses et seins à larges aréoles. Ces femmes ne se donnent à personne – sauf à elles-mêmes.

Dans les rides des dunes, sous les écorces, dans l'inclinaison des branches, l'informe défie les formes. Quelque chose qui échappe semble orienter l'œil et l'oreille. Dans ce décor de théâtre, il se pourrait que tout ne soit qu'illusion. À moins qu'un autre puits à images ne vienne nourrir le spectacle, en plus de ce qui se regarde dans le jeu de champ et de contrechamp que Dominique Goblet propose. Ostende : devant, derrière et *dedans*. Ostende *intime*. La côte d'Ostende s'est aussi écrite et dessinée dans un *carnet* (du latin *in quartus*, signifiant « plié en quatre » – ici on ne peut plus approprié). Dans ce carnet, des lignes de motifs et des lignes de mots se regardent en miroir. De part en part, ce qui se formule tient de la permanence et de l'inattendu ; ce qui s'élabore est issu de recherches précises et d'expériences saugrenues. Depuis ce mélange, l'abstrait se confond au réel, l'envahit, l'engloutit. L'espace de Dominique Goblet est confidentiel, c'est pourquoi il est sans commune mesure.

À l'érotisme des dessous d'Ostende répond le surréalisme d'un événement auquel Dominique Goblet a assisté et qu'elle fait apparaître en filigrane dans ses dessins avant de le transcrire textuellement. La saynète fait ressurgir les membres d'une joyeuse clique qui se proclame « plus petite fanfare du monde ». Dominique Goblet avait suivi la troupe qu'elle avait croisée près d'Ostende, à la fois amusée et fascinée par « *ce chef d'orchestre habillé à l'ancienne, très sérieux dans son costume rouge à galons et boutons dorés, et ces deux musiciens à ses côtés, l'un au soubassophone – un énorme cuivre en*

elle le regarde mais elle regarde au dessus de sa tête
comme s'il y avait quelqu'un derrière
elle est figée par la peur ou la surprise
lui commence à se sentir mal
il se retourne lentement
il y a en effet quelqu'un qui les observe
un œil
à travers le rideau légèrement écarté
il se relève plus lentement encore et en silence
fait un pas
mais le rideau tressaille et on entend une porte qui claque

Extrait de ***Ostende*** - Volet 1, ***Derrière*** (2021)
© Dominique Goblet / Fremok

forme d'escargot – et l'autre tapant comme un gueux sur sa grosse caisse».

Le morceau qu'ils jouent, militaire, détonant, détonnant, marque une mesure que Dominique Goblet transpose sur sa plage. De la fanfare, elle conserve les notes qu'elle métamorphose en formes abstraites très colorées, festives. Des instruments, elle conserve le bâton du chef d'orchestre, qu'elle place entre les mains d'une majorette – elle-même exposée, libérée.

La majorette avance et le poème d'Irène s'écrit. En dix-sept scènes indiscrètes, le langage de Dominique Goblet s'insinue à son tour dans les plis du paysage, puis dans les plis des corps. On dirait des didascalies – mais qui seraient restées sous le manteau. La majorette avance et elle s'ouvre au monde. Menton et bâton finalement relevés, elle va et ordonne son propre tempo, capturée dans l'intemporel et la magie de sa parade. ■

DOMINIQUE PAR ELLE-MÊME :

Dimanche : jour de Dominique, jour de révélation

Dans mon travail autour d'Ostende, dans les textes des *Carnets*, il y a deux occurrences du terme « dimanche », à chaque fois reliées à la femme. Avec l'adjectif « dominical » que j'utilise aussi, ce mot fait peut-être partie d'un bagage inconscient. Pour être tout à fait honnête, ce qui m'intéresse dans le rapport à ce jour, ce n'est pas tellement toute sa connotation biblique et religieuse, mais le fait que le dimanche est un « jour sans temps ». Le temps s'arrête un peu le dimanche… C'est un jour *no man's land*, un jour sans travail. Cette impression de temps qui s'arrête, nous l'avons aussi vécue avec le confinement de ces derniers mois.
En fait, tout mon travail est lié à cette notion, elle m'est primordiale. Je prône une production qui revient à des temps ralentis, ou en tout cas au temps que l'on a besoin de prendre. Plusieurs de mes travaux se sont beaucoup étendus, étalés sur un temps assez large et qui m'est très cher. C'est même pour moi une manière politique de résister contre la pression *mainstream* : l'hyperproduction, l'hyperconsommation, etc. Je revendique le fait de revenir à des œuvres qui peuvent se dilater dans le temps, à une conception un peu monastique de la création !

J'Ai TOUT FAIT MOI POUR TOI
Oui enfin
Cela dit...
Cela dit...
Cela dit...
Cela dit...
Cela dit...
Cela dit...
Mais enfin Papa, je n'ai quand même rien dit de spécial !!
Toi, avec ton langage U-Ni-Ver-Si-TAIRe
Oui enfin ce que je voulais dire c'est que c'est tout de même le moindre des devoirs des parents que de nourrir leurs enfants
JE N'AI AUCUN DEVOIR MOI, AUCUNE OBLIGATION !!!
BEN, IL EXISTE QUAND MÊME DES LOIS NON?
AUCUN DEVOIR ! Je ne vois ne fais la loi avec moi !

Faire semblant c'est mentir (2007)
© Dominique Goblet / L'Association

L'autobiographie impossible

Lorsque j'ai commencé à travailler sur *Faire semblant c'est mentir*, je me suis beaucoup interrogée sur la manière de raconter des épisodes douloureux de ma vie sans tomber ni dans le trop distancié, ni dans le trop mélodrame émotif. Un chapitre raconte une scène de punition où ma mère m'isole et m'accroche par les bras dans le grenier.
Dans une première version, j'avais raconté cet événement violent de façon très factuelle. Jean-Christophe Menu, qui voulait l'éditer à L'Association, connaissait mon histoire et a trouvé ce passage bien trop aseptisé.
Sa remarque m'a secouée. Je l'ai retravaillé en questionnant non plus les faits mais l'interaction entre les personnes participant aux faits – c'est-à-dire en questionnant l'autobiographie elle-même. En bande dessinée, l'autobiographie est absolument impossible. Quel que soit le médium, raconter une vie est déjà une recréation, un parti pris complètement subjectif ; c'est d'autant plus subjectif en bande dessinée que c'est le médium du patchwork. On choisit des moments que l'on décide de coudre ensemble, et entre chaque case, il y a un temps que l'on supprime. Si l'on avait demandé à ma mère de dessiner le même souvenir que moi, sa bande dessinée aurait été complètement différente. Je me suis rendu compte qu'une autobiographie, en général, en art, est moins une affaire de réalité factuelle qu'une affaire de vérité, « notre » vérité.

Chronographie (2010)
© Dominique Goblet / L'Association

Une ambivalence substantielle

J'aime beaucoup travailler sur l'ambivalence, qui est pour moi l'essence du récit. C'est aussi une manière de me positionner de façon très dubitative par rapport à l'un des grands stéréotypes de la bande dessinée qui veut que l'on doive y trouver des personnages monolithiques : le gentil, le méchant, le lâche, le courageux… Moi, j'aime bien que les personnages soient toujours binaires, à la fois gentils et méchants, lâches et courageux. Dans mes livres, personne n'est sauvé et personne n'a à sombrer. Dans *Faire semblant c'est mentir*, je montre des choses très rudes, certains gestes violents de la part de ma mère, mais ma vérité, c'est qu'en dépit de cela, ma mère, je l'adore. Et j'ai voulu montrer cet amour, que le lecteur puisse éprouver de l'empathie pour elle. Ça passait donc par la tentative de traduire cette ambivalence totale. Ce qui m'a permis de la traduire, c'est réaliser que mon amour pour elle était lié au temps que nous passions ensemble, notamment à faire des jeux de société. J'ai ainsi greffé une scène de jeu à la scène de punition. Or, j'ai réalisé au moment où j'ai imbriqué ces scènes entre elles – qui correspondaient à des souvenirs sans doute distincts – que le jeu auquel nous jouions, ce jeu tout simple avec des petits chevaux, s'appelait « Ne t'en fais pas » ! Peut-on imaginer une chose plus incroyable que ça ?! C'est à ce moment que j'ai eu une révélation, ce genre de magie que seul l'art rend possible, car c'est une pratique qui nécessite de jongler avec ce que l'on contrôle et ce que l'on ne contrôle pas. Ici, je n'avais pas contrôlé ce ricochet, qui m'a fait comprendre que le symbole de l'amour qui m'unissait à ma mère était le temps. Le temps passé ensemble.

L'œuvre du temps / le temps de l'œuvre

Quand j'ai eu ma fille Nikita, je me suis beaucoup interrogée sur le lien mère-fille, me demandant d'une part si j'allais reproduire ce rapport de domination et de violence que j'avais connu, et d'autre part comment définir cet amour et à quel moment il devient perceptible. Il m'arrivait, quand je regardais Nikita jouer, dormir, regarder la télévision, de me sentir submergée par une vague d'émotion. J'ai donc souhaité la dessiner au moment même où je ressentais ça. Cela revenait à essayer de mettre en dessin le sentiment qui m'animait pour répondre à toutes mes questions autour du prétendu lien maternel. Mais il est vite apparu qu'il fallait que je me confronte à son regard à elle aussi, car qui dit lien dit interaction. Et pour parler d'amour, je devais induire le temps. *Chronographie* s'étale sur dix ans durant lesquels, une fois toutes les deux semaines, je faisais le portrait de Nikita et elle faisait le mien. Dix ans, c'est un beau *steak* de vie, je trouve ! *(Rires.)* Nikita avait alors entre sept et dix-sept ans – et n'avait évidemment aucune idée, à l'aube du projet, de ce que ça pouvait représenter ! Au bout de quatre ou cinq ans de travail,

je réalisai que le temps pour elle et pour moi s'inscrivait de façon bien différente : à travers mes dessins de Nikita, son physique changeait énormément au fil des années, mais mon style ne changeait pas tant que ça, alors qu'à travers les dessins que Nikita faisait de moi, mon physique n'évoluait pas mais son style oui, et considérablement ! Un lent mouvement parallèle et contraire s'effectue, et dans l'interstice de ce mouvement contraire se trouve le rapport du temps, et donc de l'amour.

La troisième voix

J'ai toujours pensé que j'étais quelqu'un qui ne pouvait pas faire de collaboration, car collaborer nécessite de trouver une personne que l'on pense à un niveau d'égalité par rapport à soi, ni plus puissante, ni moins, et qui permettra d'ouvrir des espaces inconnus. Cette personne possède en outre un talent supplémentaire. Quand je collabore, je me mets en danger, mais j'accueille ce danger comme une chance : une chance de pouvoir voyager dans un espace dans lequel je ne possède pas mes propres balises. Dans cet espace, j'apprends à avoir confiance en l'autre et l'autre en moi ; je ne prends pas le dessus, je ne m'efface pas non plus. C'est ce qui s'est passé avec Kai Pfeiffer et aussi avec Dominique Théate. Ensemble, main dans la main, nous tissons. Et ce qui est génial, c'est qu'*in fine*, dans la création à deux, il ne s'agit plus vraiment ni de moi, ni de Dominique ou Kai, mais presque d'un troisième individu. Le travail ne pourrait plus être fait sans l'autre ; le dialogue ne peut se faire qu'avec cette personne-là.

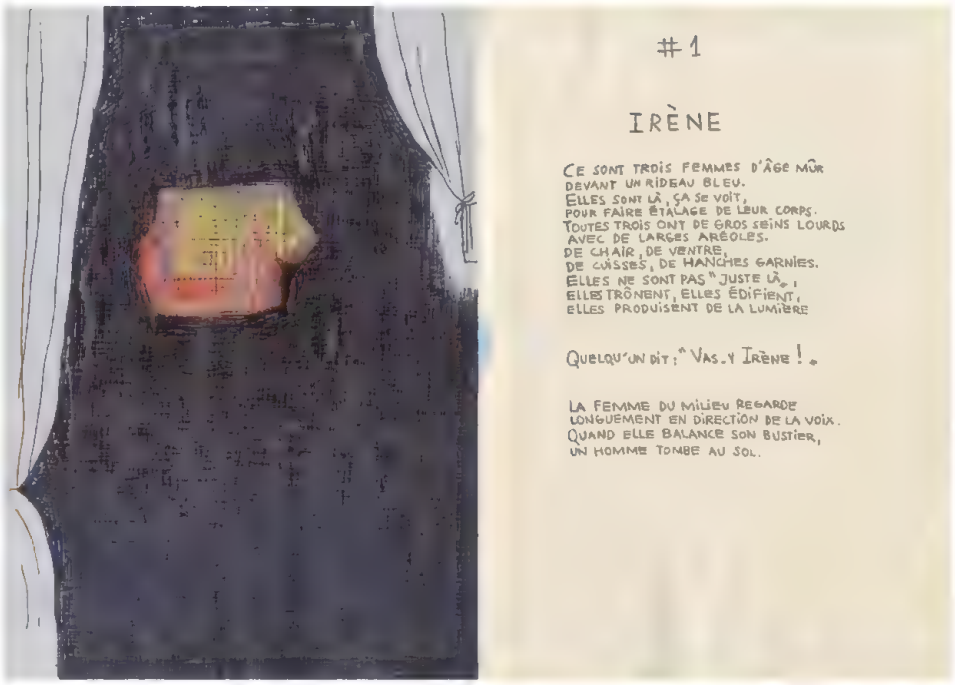
Du côté d'Ostende

Le premier jour du confinement, j'ai atterri à Ostende chez un ami. Je voulais travailler sur une suite à *Faire semblant c'est mentir*, mais tout était trop remuant, le contexte général comme mes préoccupations personnelles (je m'étais éloignée de mon compagnon de longue date). Je voulais entamer quelque chose de plus doux… J'avais de la gouache, je me promenais tous les jours le long de la mer, j'ai naturellement tenté de faire des paysages. Ostende est l'une des villes les plus anciennes de la côte belge. Tous les Belges la connaissent pour son côté villégiature estivale, mais quand on prend le temps, on y ressent une puissante charge artistique : Ostende a été florissante au début du XX^{e}, s'y croisaient Léon Spilliaert et James Ensor, et aujourd'hui le chanteur Arno ou encore Peter Van Heirseele (Herr Seele), le dessinateur de *Cowboy Henk*. Quand j'y suis arrivée, il n'y avait personne et je me suis retrouvée comme catapultée dans un climat 1900, complètement surréaliste ! Là, je me suis mise à peindre la mer, l'intérieur des terres, les campagnes flamandes, avec une contrainte graphique : ne jamais peindre la mer ni le ciel avec du bleu (ce qui est assez ironique !).

Dessous et contrechamp

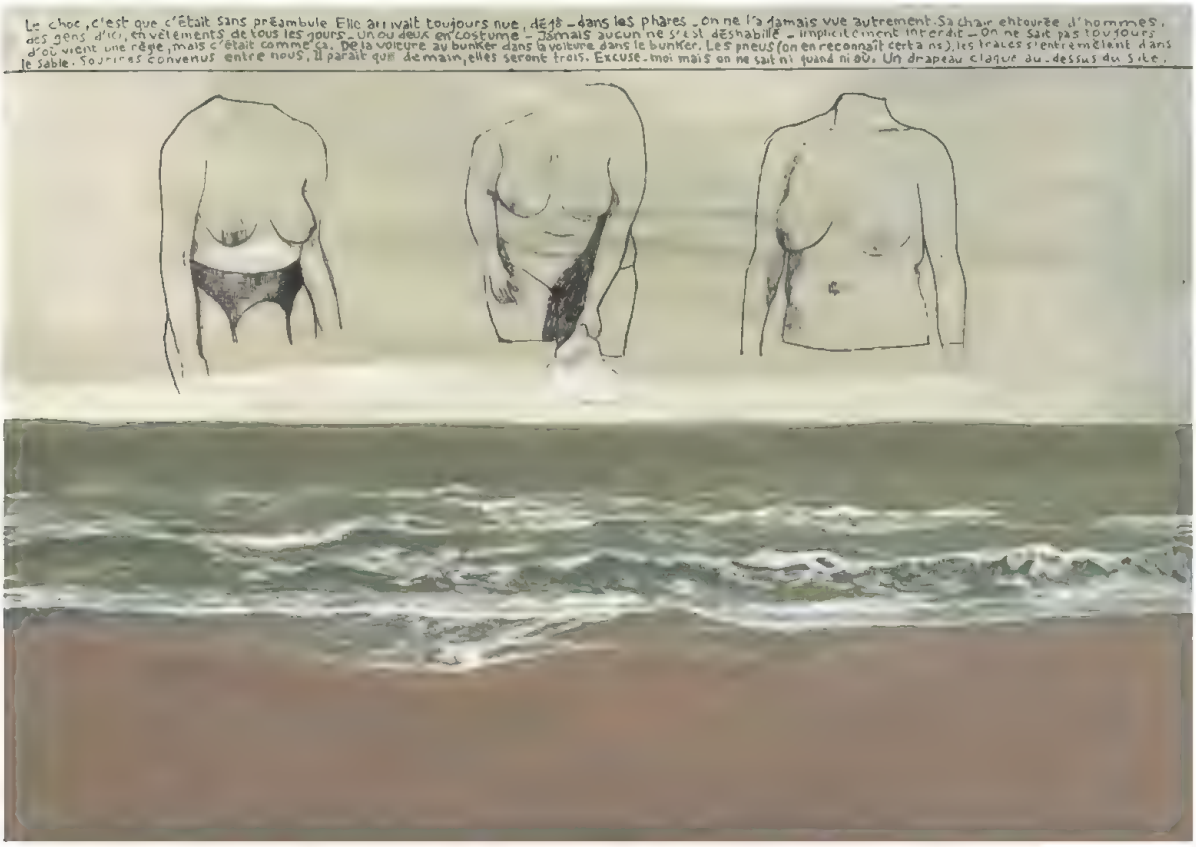
Le paysage d'Ostende est très plat, fait de maisons basses, de ciels épais, baignant dans un climat étrange. J'étais là, en plein confinement, face à l'interdiction de rencontres humaines… J'ai alors imaginé que dans les replis de ce paysage se tramaient des réunions désobéissantes : privés, les gens se retrouvent en catimini. J'ai écrit une série de textes érotiques, en contrechamp au paysage. Comme si la caméra filmait

OSTENDE
– CARNETS
PAR **DOMINIQUE GOBLET**
Éditions FRMK
Coll. Amphigouri, 124 pages couleurs, disponible


#1
IRÈNE
CE SONT TROIS FEMMES D'ÂGE MÛR
DEVANT UN RIDEAU BLEU.
ELLES SONT LÀ, ÇA SE VOIT,
POUR FAIRE ÉTALAGE DE LEUR CORPS.
TOUTES TROIS ONT DE GROS SEINS LOURDS
AVEC DE LARGES ARÉOLES.
DE CHAIR, DE VENTRE,
DE CUISSES, DE HANCHES GARNIES.
ELLES NE SONT PAS "JUSTE LÀ",
ELLES TRÔNENT, ELLES ÉDIFIENT,
ELLES PRODUISENT DE LA LUMIÈRE
QUELQU'UN DIT : "VAS-Y IRÈNE !"
LA FEMME DU MILIEU REGARDE
LONGUEMENT EN DIRECTION DE LA VOIX.
QUAND ELLE BALANCE SON BUSTIER,
UN HOMME TOMBE AU SOL.

Une double page de ***Ostende - Carnets*** (2021)
© Dominique Goblet / Fremok

Extraits de ***Ostende - Volet 1, Derrière*** (2021)
© Dominique Goblet / Frmk


Le choc, c'est que c'était sans préambule. Elle arrivait toujours nue, déjà – dans les phares – on ne l'a jamais vue autrement. Sa chair entourée d'hommes, des gens d'ici, en vêtements de tous les jours. Un ou deux en costume – Jamais aucun ne s'est déshabillé – implicitement interdit – On ne sait pas toujours d'où vient une règle, mais c'était comme ça. De la voiture au bunker dans la voiture dans le bunker. Les pneus (on en reconnaît certains), les traces s'entremêlant dans le sable. Sourires convenus entre nous. Il paraît que demain, elles seront trois. Excuse-moi mais on ne sait ni quand ni où. Un drapeau claque au-dessus du site.

la mer, le paysage de dunes, très apaisé et déserté, presque mélancolique, et qu'en la tournant, on assiste alors à des scènes à la charge suggestive très forte, violentes, chaudes ou amoureuses. Il faut se méfier et rester alerte, car derrière les plis des dunes, dans les creux, derrière les granges et les fermes, il y a peut-être des rassemblements en tout genre !

Portraits de femmes

Tandis que j'écrivais un texte destiné à présenter les livres autour d'Ostende, je me remémorai mes trajets à la mer, à Nieuport, avec mes parents quand j'étais petite, et le fait que ma mère m'habillait toujours en petit garçon – cheveux courts, petit short, bottes en caoutchouc. Je courais dans les rangs des fanfares et des majorettes qui étaient légion à cette époque à cet endroit et j'imitais les majorettes en disant à mes parents que « plus tard, je serai comme elles » ! Et c'est à ce moment précis que je comprends que tout ce projet est bien plus autobiographique que ce que je pensais : cette plage désertée, c'est ce que je viens de traverser – ces épreuves, ce vide, l'acceptation du renoncement –, Irène, le personnage de femme que je dessine déambulant sur la plage, représente le temps que je traverse dans toute ma solitude et ma tristesse. Puis elle se libère de son corset, s'effeuille, jette ce qui l'enserre dans la mer, tandis que la majorette finit par elle aussi se libérer des trois hommes en costume qui la suivaient.

Et cette majorette, bâton en l'air, scandant de sa marche la musique d'une fanfare suggérée par des formes abstraites, joyeuses et colorées qui viennent totalement recouvrir le paysage et exploser comme un feu d'artifice, c'est moi ! ■

OSTENDE
– VOLET 1. DERRIÈRE
PAR **DOMINIQUE GOBLET**
Éditions FRMK
Coll. Amphigouri, 104 pages couleurs, disponible

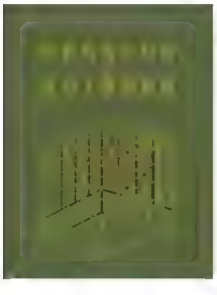
LOUIS **PAILLARD** (autoportrait)
© Louis Paillard

Son diplôme d'architecte en poche, **Louis Paillard** travaille d'abord en agence avant de très rapidement s'installer à son compte. Son association avec des amis sous le label Périphériques lui permet alors de travailler sur des projets en France (campus de Jussieu, concours du musée du Quai Branly...) et à travers le monde (Japon, Corée du Sud...). Aujourd'hui à la tête d'une structure d'une dizaine de collaborateurs, il construit des logements et travaille sur de grands projets d'urbanisme en France comme à l'étranger (Danemark, Belgique, etc.).

Frédéric Bosser

LOUIS PAILLARD

LE **DESSIN** PRÉCIS...



DESSINS & MAISONS
PAR **LOUIS PAILLARD**
Éditions RÉALISTES
Livre cartonné, 384 pages, dessinateurs invités : Ugo Bienvenu, Blutch et Frédéric Poincelet, d sponible

Quel rapport entretenez-vous avec le dessin ?
Je collectionne de la bande dessinée depuis mes cinq ans. Je possède également des planches et des dessins de Giraud, Gigi, Cuvelier, Blutch, Frédéric Poincelet, Ugo Bienvenu, Alex Raymond, etc.
Au moment de mes études à l'école Boulle, je rêvais d'être auteur de BD. Cela m'a amené à aller voir des artistes comme Loustal, qui m'avait alors beaucoup influencé, et le rédacteur en chef de *(À suivre)*, Jean-Paul Mougin. Après avoir loué la qualité de mon travail, ce dernier m'a conseillé de bien choisir ma voie et de ne pas me disperser. J'ai finalement choisi l'architecture car celle du dessin me paraissait plus incertaine... Je viens seulement de me remettre à la bande dessinée.

Pour quelles raisons ?
Au sortir de la lecture de *La Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq, il y a de cela cinq ans, je me débrouille pour obtenir son mail et lui écris pour lui dire qu'il a su parler de la profession d'architecte avec brio dans son livre. C'était le jour de Noël et il m'a répondu le jour de l'An. Nous nous sommes rencontrés peu après. En fait, mon profil d'architecte l'intéressait car il avait besoin de quelqu'un pour ses travaux dans l'appartement qu'il venait d'acheter. Après avoir sympathisé, je lui ai communiqué mon envie d'adapter son livre en bande dessinée. Je suis en train de le terminer et cela devrait sortir chez Flammarion cet été.

Conservatoire de musique de Montreuil
(architecte Claude Le Goas, 1976), dessin extrait de la série ***Paradoxes***
Gouache 20 x 20 cm © Louis Paillard

Il est amateur de BD ?
Pas du tout ! Il se passionne plutôt pour la SF, la poésie et la littérature. Pour autant, il s'est montré très intéressé par ce projet et l'a suivi de très près...

Venons-en à votre livre aux éditions Réalistes.
Ce livre se présente comme un *Zibaldone* (littéralement « fourre-tout »), avec des textes, mes notes, mes dessins d'architecte, etc. Je le voulais très vivant tout en reflétant ma passion du dessin.

Cerise sur le gâteau, vous avez demandé à des illustrateurs contemporains d'y participer. D'ailleurs, nous les montrons dans les pages qui suivent.
Je trouvais enrichissant et complémentaire de recueillir des avis extérieurs. J'avais ciblé pour cela trois auteurs parmi les plus intéressants du moment : Frédéric Poincelet, Blutch et Ugo Bienvenu. Le premier, que je connaissais bien, m'a présenté aux deux autres. Je leur ai donné des photos de bâtiments comme de maisons que j'ai construits. Frédéric et Ugo ont traité six projets chacun et Blutch, trois. J'ai adoré leurs travaux et apprécié la précision de leurs dessins. Ils sont tirés au cordeau. Mes dessins sont également très précis... et mes bâtiments sont réalisés comme des meubles. Pour moi, la précision, c'est la modernité !

Les dessins sont intégrés à votre livre ?
Oui, sous la forme de trois portfolios disséminés dans le livre. C'est un honneur de les avoir et d'être publié par la maison d'édition qu'Ugo Bienvenu dirige avec ses deux associés, Cédric et Charles.

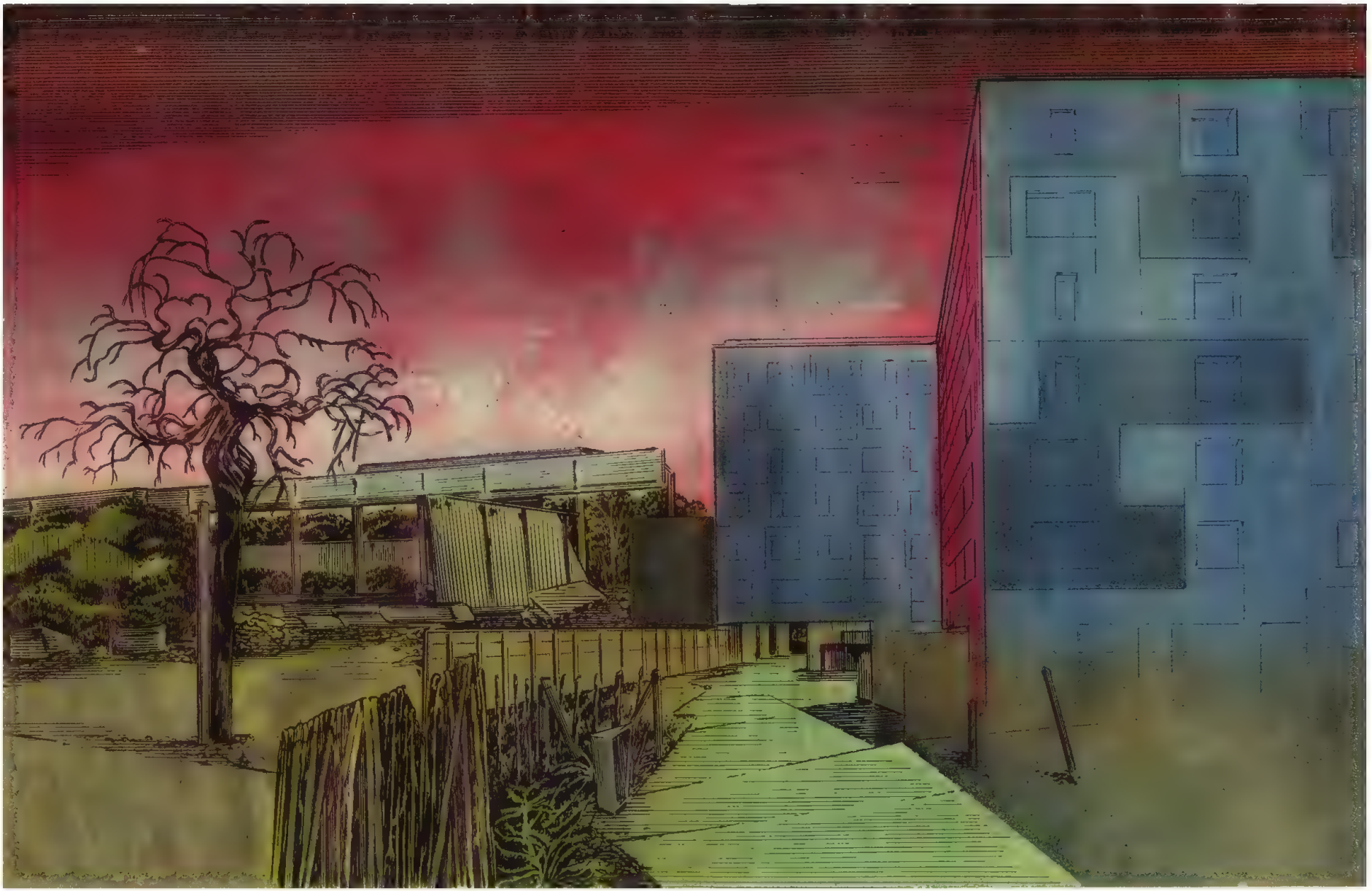
Pages suivantes : quelques-uns des dessins de Blutch, Ugo Bienvenu et Frédéric Poincelet extraits du livre. Tournez votre revue !

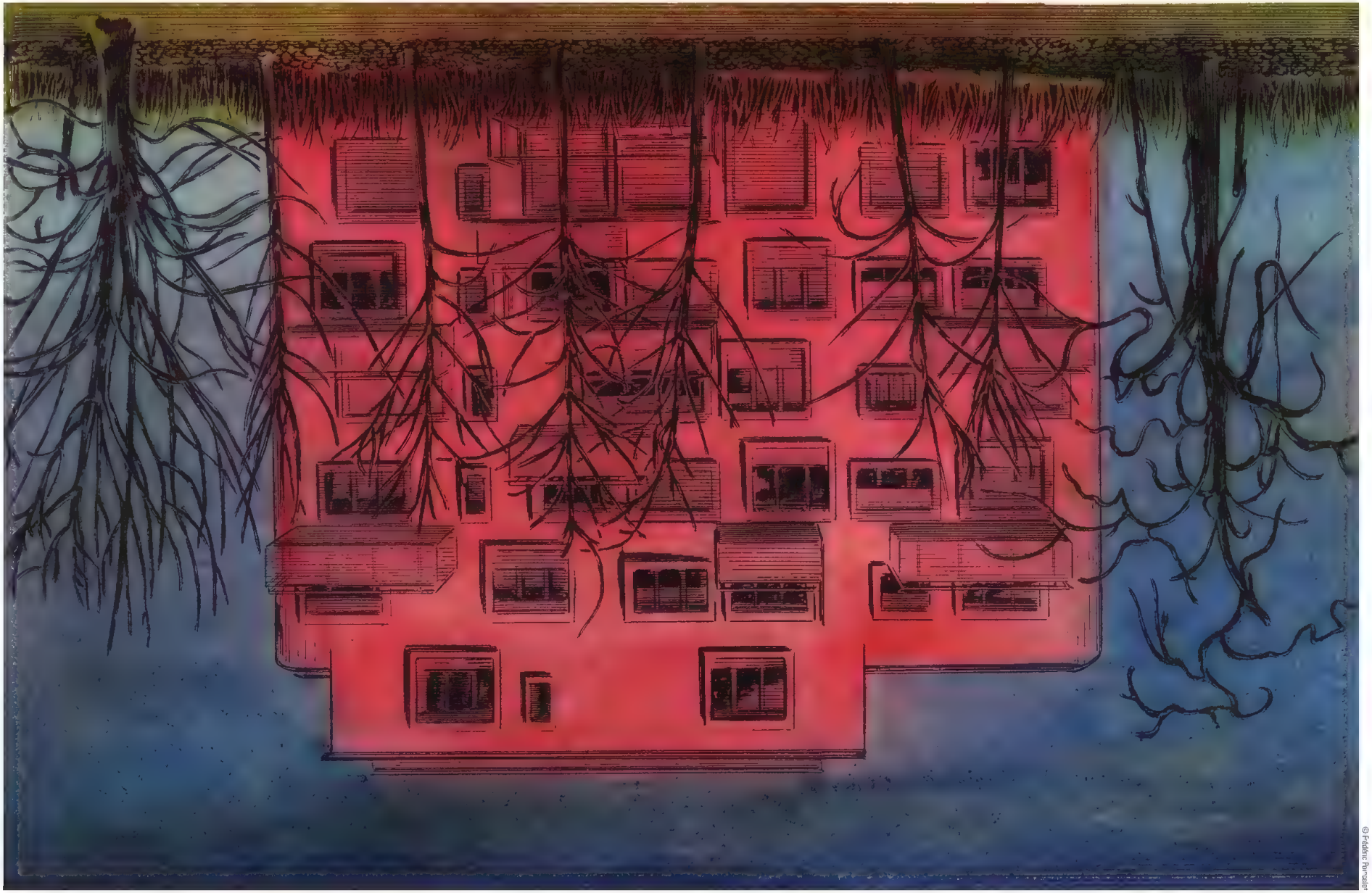
© Blutch

© Ugo Bienvenu

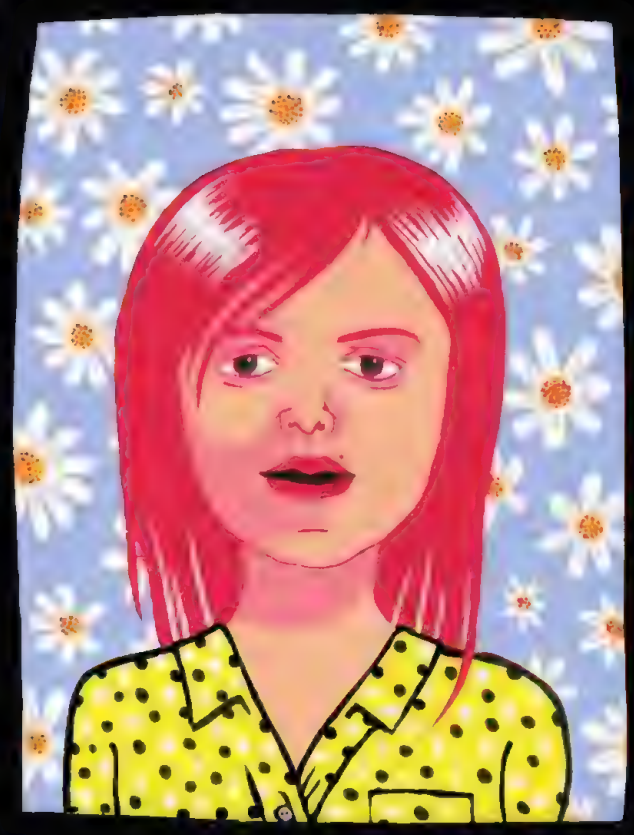
© Ugo Bienvenu

© Frédéric Poincelet





© Frédéric Perrault



L'ensemble du travail en bande dessinée de **Julie Doucet** est enfin disponible sous la forme d'un pavé nommé ***Maxiplotte***. Cette claque de modernité et d'inventivité a paru en fin d'année dernière à L'Association, sous la direction de son ami Jean-Christophe Menu. Si on remonte le temps, si on se remet dans le contexte de l'époque, seule dans son coin, de l'autre côté de l'Atlantique, Julie Doucet a produit à la fin du siècle dernier une œuvre d'autrice extrêmement forte qui a connu un légitime retentissement dans le monde du 9e art. Retour sur un parcours d'étoile filante particulièrement brillante.

Par **Ronan Lancelot**

JULIE **DOUCET**
© Photo Mathilde Géromin

JULIE DOUCET

L'ORIGINALE

Vous êtes née en 1965 et avez grandi à Montréal. Votre famille avait-elle un rapport avec le milieu artistique ?
Deux de mes tantes étaient artistes et un oncle, producteur de cinéma. Sinon, dans un sous-sol d'église anglicane, une autre de mes tantes dirigeait une crèche où j'allais et où elle encourageait les enfants à s'exprimer par tous les moyens. À l'époque, c'était complètement nouveau et expérimental ! Les arts étaient donc plus qu'encouragés dans cette famille...

Tous les enfants dessinent. Pourquoi avoir continué ?
Je me suis souvent retrouvée dans des situations où j'étais toute seule. Mes parents avaient divorcé et, chez mon père, il n'y avait personne de mon âge. Je passais des heures à dessiner seule dans mon coin. J'adorais ça. Je faisais des illustrations, même si j'ai depuis toujours baigné dans la bande dessinée. Ma mère les adorait et en achetait beaucoup. Nous avions les *Tintin* par exemple, et elle achetait régulièrement *Pilote*. J'ai feuilleté ces magazines lorsque j'étais vraiment jeune, peut-être même trop jeune. Je me souviens des pages bizarres et incompréhensibles de Bilal et Druillet, mais aussi d'avoir dévoré

Maxiplotte, dessin de couverture
© Julie Doucet / L'Association

Dirty Plotte #1
© Julie Doucet

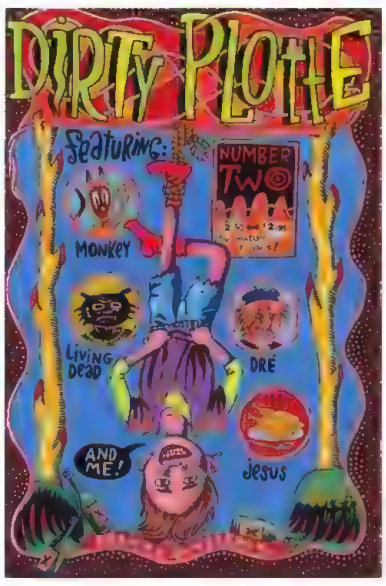
Le Concombre masqué et *Philémon*. Je ne lisais que de la bande dessinée européenne, aucun comics. La création québécoise était assez pauvre, il n'y avait presque rien.

En grandissant, vous vous tournez vers des études d'art en suivant des cours d'art plastique dans un cégep (collège d'enseignement général et professionnel) puis à l'université à Montréal. Qu'y avez-vous appris ?
Ce qui m'intéressait beaucoup par exemple, c'était la gravure et son approche très technique. J'y ai aussi appris la peinture. Les cours de dessin en revanche, c'était n'importe quoi. À l'époque, le dessin académique était complètement renié. Nous dessinions ce que nous voulions. Le professeur regardait à peine et nous disait que c'était très bien en nous filant une tape dans le dos. Une perte de temps totale. J'ai détesté ça. En revanche, la gravure, c'était autre chose. La peinture également.

La gravure, c'est une pratique que vous continuez d'explorer encore aujourd'hui...
Cela me convient assez, car c'est très graphique. Cela me relie aussi beaucoup au papier et au livre. Et puis je peux créer moi-même mes propres œuvres sans rien demander à personne. J'adore fabriquer des livres, mes propres fanzines.

Vous connaissiez et suiviez le monde des fanzines avant de commencer à produire les vôtres ?
Pas du tout ! C'est en rencontrant des gens au cégep puis à l'université qui s'autopubliaient que j'ai commencé à y penser. Avant cela, je n'avais aucune idée que cela pouvait exister. J'ai commencé par participer à des collectifs. C'est bien joli, mais les projets de groupe, c'est souvent long, laborieux, et la qualité n'est pas toujours au rendez-vous. J'ai ensuite

Planche extraite de *Maxiplotte*
© Julie Doucet L'Association



Dirty Plotte #2
© Julie Doucet

Planche extraite de *Maxiplotte*
© Julie Doucet / L'Association

Je me suis lancé le défi de sortir un numéro de huit à douze pages chaque mois. **Je voulais prouver qu'en m'y mettant vraiment, en travaillant régulièrement, j'y arriverais.**

My Most Secret Desire: Collection of Dreams
© Julie Doucet / Drawn and Quarterly

essayé de faire des fanzines avec un seul ami, mais cela a été tout aussi hasardeux, alors j'ai décidé de faire mon propre projet.

C'est comme cela que *Dirty Plotte* est né ?
Oui. J'avais déjà une longueur d'avance puisque j'avais dessiné pas mal de pages avant de les publier, et puis j'étais tellement frustrée après les Beaux-Arts... J'étais au bien-être social *(l'équivalent de l'aide sociale à l'emploi en France)* et je me suis lancé le défi de sortir un numéro de huit à douze pages chaque mois. Je voulais prouver qu'en m'y mettant vraiment, en travaillant régulièrement, j'y arriverais.

Comment vos fanzines étaient-ils distribués ?
Je les déposais dans des librairies et des boutiques de disques. J'avais imprimé le premier à cinquante exemplaires. Ensuite, le tirage est passé à cent, puis deux cents. J'avais mon petit système de comptabilité et j'en laissais en dépôt à certains endroits tandis qu'à d'autres, les ventes étaient fermes. J'avais fixé un prix ridicule et cela se vendait assez bien.

De quoi amortir le tirage ?
Il faut dire qu'en étant au bien-être social, j'étais employée dans une boutique qui était spécialisée dans les photocopies. J'y travaillais deux jours par semaine et j'y imprimais mes fanzines pour vraiment pas cher... Je vendais aussi mes fanzines par correspondance. C'est de cette manière qu'ils ont été remarqués aussi bien aux États-Unis qu'en Europe.
La publication dans *Weirdo* aux États-Unis a débloqué pas ma de choses. Mes pages ont ensuite été reprises par un éditeur du côté anglophone du Canada, Drawn & Quarterly, avec un format *comic book* qui me plaisait bien.
Puis Jean-Christophe Menu m'a proposé, pour L'Association, de préparer un livre.

MAXIPLOTTE
PAR **JULIE DOUCET**
Éditions L'ASSOCIATION
Livre broché, 400 pages couleurs
disponible

Comment définir le contenu de vos fanzines ?
Je ne savais pas du tout ce que j'allais pouvoir raconter et, au début, je n'imaginais pas que mes pages seraient vraiment lues. Je mettais sur le papier tout ce qui me passait par la tête. C'est de l'autofiction.

Vous avez reçu pour cette autofiction le prestigieux prix Harvey du nouveau talent…
Une belle reconnaissance ! Dans les faits, je ne sais pas si j'ai beaucoup gagné en notoriété avec ce prix, aussi prestigieux soit-il.

Au début, **je n'imaginais pas que mes pages seraient vraiment lues.** Je mettais sur le papier tout ce qui me passait par la tête.

Au cours de cette période où vous faisiez des pages de bande dessinée, avant d'arrêter au début des années 2000, vous considériez que c'était votre métier ?
C'était une forme d'art. Cela me paraissait naturel de créer, jusqu'à ce que j'en étouffe. Et puis cela ne rapportait pas des fortunes alors que c'était énormément de travail et que je ne n'avais pas le temps de m'essayer à d'autres pratiques comme la peinture, le collage ou la gravure qui m'intéressaient également.

Comment est arrivée votre collaboration avec Michel Gondry ?
C'est lui qui m'a contactée pour essayer un nouveau concept de combinaison dessin/acteur… Ce qui ne devait être qu'un bout d'essai est devenu un film de dix-huit minutes qui m'a complètement épuisée. Je suis tombée malade avant de pouvoir terminer tous les dessins (une mononucléose, à quarante-quatre ans !). Un sacré burn out. Je n'ai ensuite plus pu dessiner pendant des années.

Revoir vos pages dans *Maxiplotte*, la compilation parue en fin d'année dernière à L'Association, a dû vous sembler étrange…
Si je suis ravie qu'une édition française existe, je tiens à préciser qu'il y a déjà eu une compilation en espagnol et une autre en anglais il n'y a pas si longtemps.
Pour répondre à votre question, quand je replonge dans ces pages, des années et des années après, cela fait assez bizarre. Je n'ai pas l'habitude de regarder en arrière.

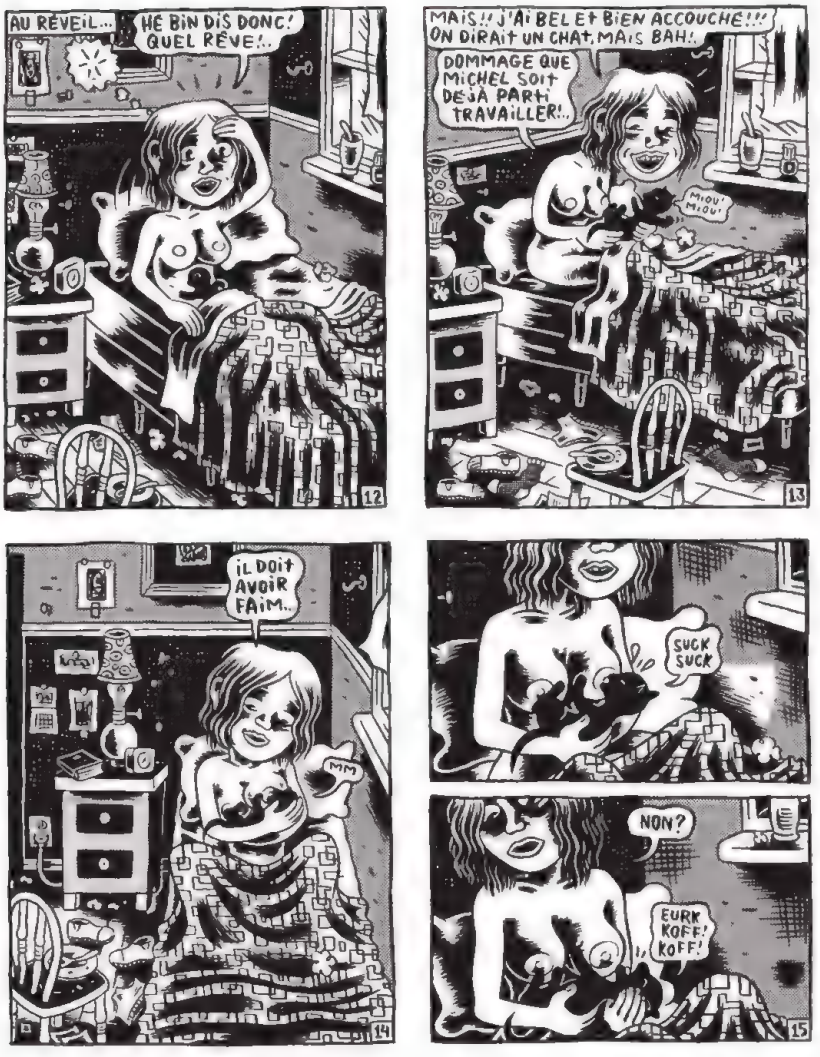


Planche extraite de *Maxiplotte*
© Julie Doucet / L'Association

My Most Secret Desire,
4e de couverture
© Julie Doucet / Drawn ans Quarterly

Votre décision d'arrêter la bande dessinée a-t-elle été brusque ou progressive ?
Assez progressive, je dois dire. Après avoir bouclé *L'Affaire madame Paul*, j'ai vraiment tourné la page. Je suis devenue membre d'un atelier de gravure communautaire et j'ai repris cette pratique. Au début, je faisais des portraits et je suis rapidement revenue aux mots. Ces deux éléments, images et mots, sont fondamentaux pour moi.

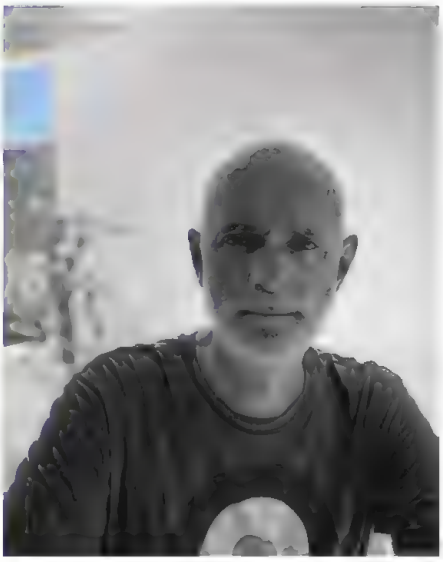
Cela se voit dès les couvertures de *Dirty Plotte*...
Oui, que je fasse de la bande dessinée, de l'animation ou du collage, j'associe toujours les deux, mais dans ma pratique actuelle, ce n'est pas nécessairement narratif. En tout cas, c'est vraiment de l'expérimentation permanente, j'ai tout un tas de mots découpés sur un grand carton que je tente d'associer mais qui ne fonctionnent pas ensemble, que je ressors de temps en temps, que je réessaie d'associer à des images parfois...

Aujourd'hui, vous avez créé votre site internet et votre propre maison d'édition (Le Pantalitaire). Est-ce un système économique viable ?
Pas du tout ! Cela intéresse soixante-quinze personnes au monde, à peine, mais je m'en fiche, c'est ce que j'ai envie de faire.

Sur quoi travaillez-vous aujourd'hui ?
Je viens de terminer un livre qui paraîtra chez Drawn & Quarterly en mars prochain. Je l'ai dessiné sur des leporello japonais. Sur environ 136 pages, on voit des cohues d'objets, de foules, d'animaux, et mon personnage raconte une histoire. Ce n'est pas à proprement parler une bande dessinée, mais on y voit des bulles tout de même... En anglais, cela s'appellera *Time Zone J.*

Le Concours d'arc-en-ciel, linogravure imprimée sur papier de riz (2002)
© Julie Doucet / Le Pantalitaire

Le Créateur de l'univers, linogravure imprimée sur papier de riz
© Julie Doucet / Le Pantalitaire



FRÉDÉRIC **RÉBÉNA**
© Photo DR

Frédéric Rébéna sait tout faire, et même bien mieux que ça. Il se plaît à répondre à la commande, pour l'instant encore à la disposition de qui a besoin de son talent – presse, jeunesse, affiche, livre… Depuis quelques livres en tant que dessinateur de bandes dessinées, il pose les pierres du grand édifice que sera son œuvre. Dessinateur d'une culture encyclopédique, mais libre de celle-ci, Frédéric Rébéna et l'évidence graphique de son trait sont ce que la bande dessinée peut espérer de mieux : libérés de l'anecdote, des reprises de survivance et du post-modernisme.

Par **Frédéric Poincelet**

FRÉDÉRIC RÉBÉNA

L'ÉCRITURE DESSINÉE

DERNIER ALBUM PARU

LES MISÉRABLES

ILLUSTRATIONS
FRÉDÉRIC RÉBÉNA
Éditions L'ÉCOLE DES LOISIRS
Coll. Illustres Classiques, disponible

Votre dessin a une évidence : vos formes et votre espace sont en place depuis le début de vos publications, mais ne sont pas figés. J'entends par là que votre première manière – la gouache colorée – a laissé depuis une grande place au trait dans vos préoccupations graphiques. Vous êtes toujours reconnaissable, alors que votre dessin s'éloigne de plus en plus de la stylisation de ses débuts pour gratter le réalisme, malmenant les habitudes du style.

La grande question du style comme processus d'individuation, tout de suite, ça calme. On aura beau se contrefaire ou malmener « son style », il subsistera toujours des indices de soi-même. On peut deviner le physique et la pensée, voire les opinions d'un auteur au travers de son style, c'est un thermomètre qui renseigne sur qui est l'auteur. On se décrit soi-même à travers son style, le style comme habit de la pensée. Il en est du style comme de son caractère, chacun le sien… Le style, c'est ce qui se passe en nous, par périodes. On est accablé de douleur et le style s'en ressent, on est amoureux et il s'éclaire. La principale menace du style, c'est qu'il s'automatise. Le style pour le style qui prendrait toute la place. Le style comme contrefaçon de soi-même. Jean-Paul Mougin* m'a dit un jour, les pieds sur son bureau de la rédaction de (*À suivre*), dans des odeurs de tabac froid : « *Maintenant que tu as trouvé ton style, pense à ton œuvre.* » « Trouver son style », c'est à la fois libérateur, mais c'est cloisonnant. « Faire son œuvre », c'est se sentir appelé à un grand destin. Or je ne voulais pas m'enfermer et ne me sentais pas non plus appelé par je ne sais quel destin.

* Ancien éditeur chez Casterman et rédacteur en chef de (*À suivre*) dans les années 1980

Bas les pattes ! (*San Antonio*, Frédéric Dard) : Illustration de couverture, 2017
© Dard & Rebena / Fleuve

Le style ne serait-il pas ce que l'artiste «peut faire» – *pouvoir* au sens de «faire ce qu'on peut», avec les moyens qu'on a dans les mains ? Doit-on écouter son style ou se battre contre lui, contre ses conventions ? Comment avancer dans un métier de commandes ?
Pour cette raison d'exigences matérielles, j'ai souvent dû faire autant que je pouvais. J'ai souvent dû répondre à des commandes pour m'extraire de l'inconfort. J'aborde souvent le dessin, pour m'en sortir, comme un devoir. La difficulté étant de trouver du plaisir dans un travail de contrainte. Je m'applique à la tâche comme un poseur de tuiles. On a besoin de moi pour organiser les tuiles de la toiture. Pas n'importe quelle tuile, pas n'importe quelle toiture. Un roman à illustrer, une histoire courte pour enfants, une affiche pour un festival de rock... Le téléphone sonne, un mail, «on a pensé à vous» : une mission à remplir. On me fait exister.
Je réponds présent. Ce n'est jamais la même mission, mais c'est toujours la même question : comment vais-je y répondre cette fois ?

Justement, que mettez-vous comme intention autre que la réponse au brief ? Avez-vous la volonté de faire avancer votre dessin de façon autonome à la demande, ou confiez-vous finalement la mission de se renouveler à la commande ? N'étant jamais la même, est-ce elle qui va faire que votre dessin va changer ou muter ?
Les apports extérieurs influent évidemment sur ma sensibilité. Je me sens comme une plante, dans une terre à biner et à arroser... Je crée mon propre écosystème dans chaque nouveau pot. Chaque commande m'apporte son substrat que j'absorbe. Parfois la symbiose opère, et je me déploie. À d'autres moments, la greffe ne prend pas, et là, c'est l'ennui, je m'étiole. En tant que plante, je suis déjà mort plusieurs fois. Mais mon activité ne se limite pas au seul travail de commande, heureusement pour ma survie. À côté de mon activité d'«illustrateur» au sens «enlumineur-passeur de plat», la nécessité intérieure préside parfois.

Je me sens comme une plante, dans une terre à biner et à arroser... Je crée mon propre écosystème dans chaque nouveau pot. Chaque commande m'apporte son substrat que j'absorbe.

Votre œuvre, entre deux commandes, vous réclame-t-elle ? La voyez-vous percer, et vous, vous en sentez-vous complètement maître, même sous le joug du labeur mercenaire ?
Il ne s'agit pas d'obsessions. Juste les contraintes de la vie. Quand on décide de «vivre de son art», on est bien obligé de compartimenter entre ses aspirations propres et les aspects économiques qui découlent de ce choix de vie. Je me sens, en fin de compte, assez maître la plupart du temps, même sous la contrainte. Je me dis qu'on fait appel à mes services pour des réponses que je suis seul à apporter. Je me dis que je suis la personne idéale, le rare joaillier qu'on vient consulter. Je me dis qu'on m'aime, et que c'est pour ça qu'on pense à moi. Enfin, c'est ce que je m'illusionne comiquement de penser. Le terme «mercenaire» ne me convient pas non plus. Je ne fais rien inspiré par le profit. Je dis rarement que je suis illustrateur. Dessinateur, auteur qui travaille pour gagner sa vie.

La Ménagerie d'Agathe (textes Éric Chevillard, 2014)
© Chevillard & Rébéna / Hélium

Bagatelle motarde, recherche personnelle pour une exposition à l'agence illustration Costume 3 Pièces (2019)
© Frédéric Rébéna

Quelles sont vos aspirations propres en dessin, celles qui vous sortent de votre travail de joaillier intérimaire ?
J'aspire à plus me révéler. J'ai trop souvent emboîté le pas ou accompagné des auteurs dans leur propre création. Écarter davantage mon rideau serait salutaire. Je devrais aborder le dessin comme une cure ayurvédique. Ça me déverrouillerait. Mes cadenas sont nombreux.

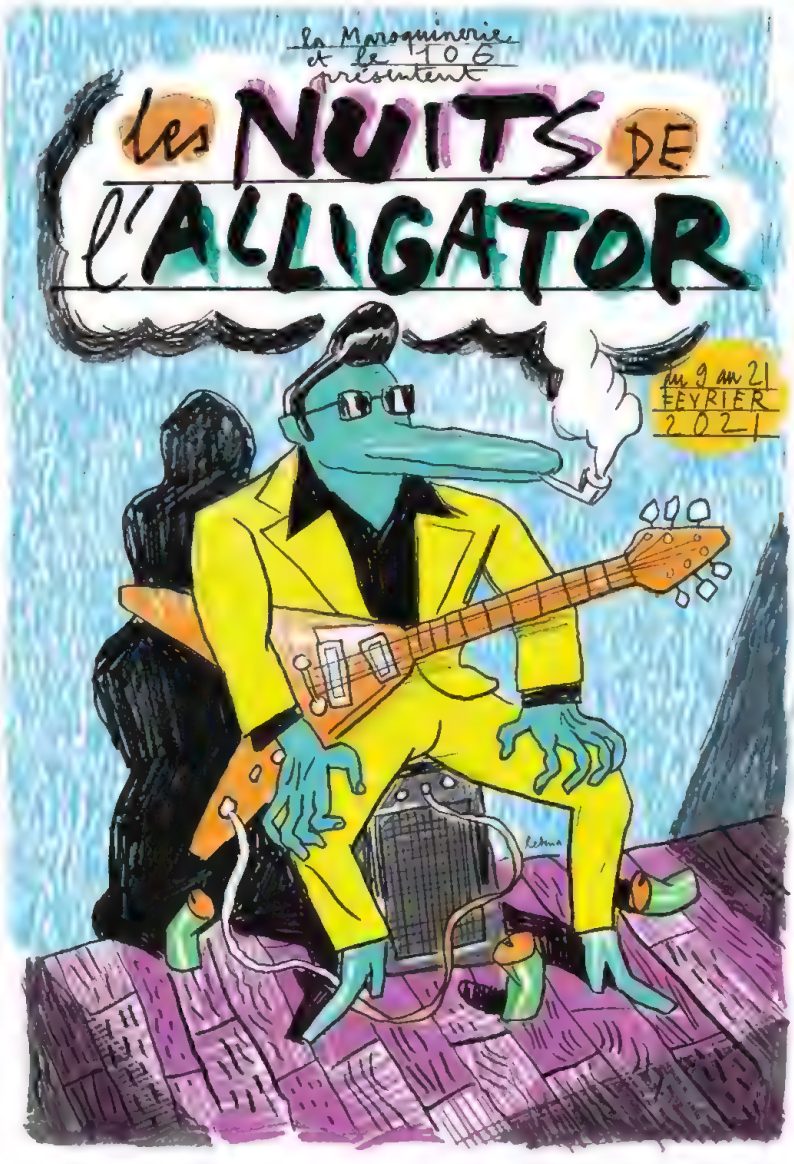
Vers où aimeriez-vous voir votre dessin vous conduire ? Il ne me paraît pas du tout verrouillé comme vous le dites. Je vois votre virtuosité graphique ouverte sur un champ des possibles très vaste, notamment en bande dessinée, que vous pratiquez de plus en plus. Et même si certains de vos projets de bande dessinée répondaient à des commandes d'éditeur, ils sont remarquables dans ce que vous y apportez.
La seule vraie commande que j'aie réalisée, avec François Rivière, était l'histoire de la création des éditions Robert Laffont, *L'Attrape-livres*. Un truc autopromotionnel, qui n'a intéressé personne. Les autres albums sont des adaptations de romans, des propositions d'éditeur. Que ce soit *Marilyn la dingue* chez Denoël, prépublié dans *Libé* tout un été, réalisé dans des conditions extrêmes, *Bonjour tristesse* chez Rue de Sèvres et *Mitterrand un jeune homme de droite* également chez Rue de Sèvres. Ce dernier étant une création, coréalisée avec un scénariste.

En bande dessinée, les sollicitations viennent-elles comme en illustration, parce qu'« on a besoin de vous », ou les provoquez-vous ? Quelles sont les différences d'excitation, voire d'ambition de ces différents projets ?
Ce sont des propositions d'éditeur. Je ne les sollicite pas. On m'invite. J'accepte ou non le rôle. Ensuite, je me laisse contaminer et je contamine à mon tour. Avec la peur au ventre, pas toujours sûr d'être légitime. Dans le cas de *Bonjour tristesse*, c'est comme si on m'avait confié les clés d'une vaste villa meublée. Il m'a fallu du temps pour m'y sentir comme chez moi. J'ai meublé à ma manière, en déplaçant les cloisons, en réagençant l'espace. À restitution des clés, le fils de Françoise Sagan était ravi de mes transformations. À parution, le bouquin a été bien accueilli. Pour *Mitterrand*, le sujet me parlait. Me confronter à un personnage public, tutélaire, ça me plaisait. Mitterrand, pour qui j'avais voté en 81, Mitterrand comme individu trouble, Mitterrand aussi comme motif à dessiner. Et puis une époque à restituer, un travail d'investigation de fourmi archiviste. Quand, avec Philippe Richelle, nous avons reçu les félicitations d'Hubert Védrine, conseiller diplomatique, porte-parole de la présidence sous Mitterrand, j'étais content. Le contrat était rempli.

Bonjour tristesse, extrait de la bande dessinée d'après Françoise Sagan (2018)
© Sagan & Rébéna / Rue de Sèvres

Affiche pour le festival
Les Nuits de L'alligator (2021)
© Frédéric Rébéna

Lord Tiger, projet en collaboration
avec Alexios Tjoyas (non publié, 2017)
© Frédéric Rébéna



Ainsi, la commande suscite vos choix graphiques, vos intentions. Serait-il concevable, pour vous, de commencer un travail par l'envie première de répondre à la demande impérieuse du dessin ? Ou est-ce de ma part une vision un peu romantique du dessin que vous ne partagez aucunement : le *dessin*, avant tout *propos* ? Ou plus joliment et pour citer Saul Steinberg : « Ce que je dessine, c'est du dessin. »
Concevable, oui. Mais flippant. L'horreur de devoir surmonter le malaise d'être seul avec soi-même. C'est comme creuser sa propre tombe. Souvent je dessine pour moi, mais souvent aussi je renonce. C'est complètement con, je suis en fusion à l'intérieur, j'enrage, je m'aigris. Saul Steinberg ne fait que ça, se questionner, seul devant son dessin, il se questionne en dessinant, il interroge en faisant. Il ne se contorsionne pas dans le vide de sa chambre. Il ne procrastine pas inutilement. Tout en faisant, il s'offre même le luxe d'abandonner, chemin faisant, les découvertes de la veille. Il est imprévisible. Il bifurque, innove sans arrêt. Toujours en avance sur nous. On croit l'approcher et il se dérobe.

Il y a des livres où je vous sens dans la jubilation du trait, notamment dans l'imagier *La Ménagerie d'Agathe* qui pour moi est un jeu de dessins.
La Ménagerie d'Agathe est un inventaire de motifs. Par exemple, le mot « Hérisson » renvoie à toute une série de manières de représenter un hérisson. Je me suis amusé à remplir librement des carnets, jusqu'à plus soif, de chaque motif, avec pour seule contrainte de n'utiliser qu'un seul stylo. Pour cet album, seul un tiers de mes recherches « en roue libre » a été utilisé.

Vous avez des projets sous le coude en ce moment, des sollicitations que vous étudiez ou dont vous seriez le seul commanditaire ?
J'ai un projet en cours qui fait suite à un autre projet inabouti : une adaptation de roman se déroulant dans les années 1930, plutôt inspirantes. C'est une proposition d'éditeur que j'ai acceptée. Comme *Bonjour tristesse*, je suis sur le travail de transposition, avant de passer au dessin, de l'écrit à l'écrit. Ce roman, je l'ai lu étant gamin, il me plaisait par sa violence surtout. Une chance que ce récit soit visuel. Ça aide. Une adaptation peut prendre toutes les formes possibles. Regardez Cormac McCarthy par les frères Coen ou *Charlie et la Chocolaterie* par Burton, ça reste du Burton ou du Coen. Les associations se font par

le ressenti. Et l'éditeur a bien flairé la suture possible entre ce roman et mon histoire propre. Arrivera un jour, pas trop lointain, parce que le temps file à toute allure, où j'écrirai quelque chose venant de moi, qui me contentera parce que j'aurai enfin réussi à m'affranchir de mes hésitations. Et probablement, j'en tirerai une vraie satisfaction. Question d'inspiration et de confiance en soi, ça me semble être un programme réjouissant et libérateur. C'est très important dans le processus créatif de se sentir confiant. Aussi parce que je prends autant plaisir à écrire qu'à dessiner.

Donc la bande dessinée est pour vous la grande finalité à combler ?
Mêler l'écriture et l'image me semble être la meilleure manière de me combler. La BD est le support de narration idéal. Mais j'aurais aussi pu répondre vivre les doigts de pied en éventail dans un hôtel cinq étoiles, sirotant des cocktails en écoutant *Tristesse* de Chopin interprétée par Gino Bordin et sa guitare hawaïenne. Il y a tant de possibilités.

Mêler l'écriture et l'image me semble être **la meilleure manière de me combler.** La BD est le support de narration idéal.

Dans votre projet de bande dessinée à venir, quels sont les défis que vous vous posez ? Quels sont vos maîtres, vos aspirations sur ce projet… et en général ?
Le Temps suspendu me cause des problèmes parfois, quand je soumets un dessin qui pour moi est fini, au sens enthousiasmant, et qui est perçu comme inabouti, au sens bâclé. C'est ce que j'aime chez les artistes que je vénère ou que je découvre. Parfois, les œuvres inabouties, les recherches, pas celles abandonnées par manque de persévérance, non, celles qui sont en quête, en prospection. J'adore les crayonnés. Je tombe toujours en arrêt devant, bien plus que l'aboutissement. La résolution m'intéresse bien sûr, mais le résultat reste souvent inférieur aux recherches. Une ébauche contient plus de promesses. Si j'ai une lubie, c'est bien celle-ci. Le temps suspendu. Ou cette sensation de proximité avec l'artiste en train de faire, même à des milliers d'années de moi, une amphore mycénienne du XVe siècle av. J.-C. décorée d'un poulpe peint à l'arrache me procure une sensation de plaisir sans limites. Le travail tout en surcouches et ajouts brillants d'une robe d'*infante* d'un Vélasquez me transporte. Une botte d'asperges par Manet me fossilise sur place. Parmi les auteurs de BD que j'aime inconditionnellement, il y a Pratt. Ça remonte à loin. Ma prof de

JE VIENS DÎNER MES NEVEUX AU COMPTE DE PARIS…
JE VIENS DÎNER MES NEVEUX AU COMPTE DE PARIS…
BONJOUR ANTOINETTE.
FRANÇOIS, C'EST GENTIL DE VENIR NOUS VOIR.
FRANÇOIS, C'EST GENTIL DE VENIR NOUS VOIR.
le chien
JE VIENS DÎNER MES NEVEUX AU COMPTE DE PARIS.
JUSTE AVANT IL LA MENE REVENDRE CHEZ FOUCHE.

Recherches pour ***Mitterrand, un jeune homme de droite***
(scénario Philippe Richelle, 2015)
© Richel o & Rébéna / Rue de Sèvres

San-Antonio, illustrations de couvertures (2016, 2017)
© Dard & Rébéna / Pocket

français, connaissant mon goût pour le dessin et la BD, m'avait encouragé à lire *Corto* : « *Tu ne vas rien y comprendre, mais je te le conseille. C'est pour adultes.* » Aujourd'hui, j'ai tout ce qu'on peut trouver de Pratt. À part un original. Mais je vénère aussi Muñoz, pour son insatiable inventivité. J'ai sur mes murs un dessin de lui inabouti. Je le regarde quotidiennement, religieusement. Je pourrais faire une énumération de tout ce que j'aime en BD. De Tardi à Mœbius, Blutch, Druillet, Copi… De tous ceux-là, j'ai tout ce qu'on peut chiner. Comme Max Beckmann, de lui, sur lui, j'ai quantité d'ouvrages, comme Goya, pivot de mon dernier voyage à Madrid, la claque de voir ça en vrai, comme Peter Blake, de Brunhoff, Hockney, Steinberg, Ungerer, Gorey… Je suis un peu collectionneur bibliophile névrotique. Quant à mes projets en cours et à venir, je veux mériter des pourboires, comme au bar, quand tu es saoul, ou au resto, quand ton repas était délicieux, tu laisses des pourboires pour le bon moment passé. J'aimerais qu'une fois le livre refermé, ébloui dans un état second, le lecteur me laisse un pourboire. Voilà mon défi.

Le livre est-il ainsi une finalité pour vous ? Le livre comme passeur sublime de nos passions et de nos curiosités névrotiques. Parlez-moi de quelques livres fétiches !
J'ai plusieurs livres fétiches qui me sont chers, comme des sédiments. Des jalons. Il y a *Les Lauriers de César*, premier livre acheté avec mon propre argent, que je relis toujours avec le même plaisir. Il a le pouvoir de me couler dans mon enfance à un âge où tout n'était pas rose autour de moi. Et la rondeur d'Obélix était alors mon refuge. Un autre livre réveille de lointains souvenirs : *Les Aventures de Colargol*, l'ours de la télévision en quarante-huit images à coller. On les trouvait dans les sachets de yaourts. Quand je le feuillette, c'est comme si je perdais la raison. C'est le temps retrouvé. Il y a aussi un bouquin que m'avait offert ma sœur, à mes treize ans, *Goya. Les fresques de San Antonio de la Florida à Madrid*. Le miracle se produit à chaque fois que je l'ouvre. Les images y sont collées comme dans *Colargol*. Je me suis rendu récemment à Madrid, pour visiter cette chapelle. Goya fut chargé d'en décorer l'intérieur en 1798. Il y réalisa, en une centaine de jours, une composition dans une frénésie totale, se faisant conduire au chantier chaque jour, dès l'aube, par une voiture qui le ramenait à la nuit tombée complètement épuisé. J'ai eu une chance folle le jour de ma visite d'arriver à la fermeture, alors que la gardienne tournait la clé dans le verrou. Elle m'a laissé entrer, me laissant seul dans cette chapelle, seul avec son œuvre sublime, seul avec les ossements de Goya. Je ne remercierai jamais assez cette gardienne pour cette expérience unique, et ma sœur pour ce livre. J'ai d'autres livres fétiches, mais ce serait trop long… *La Conga des bananes*, *L'Ange à la fenêtre d'Orient* de Pratt, deux bandes dessinées aux pouvoirs ésotériques que ma professeure de lettres m'avait offertes, à moins qu'elle me les ait prêtées…

Différenciez-vous, dans ces livres fétiches, l'attachement nostalgique et celui du choc esthétique formateur à votre devenir d'artiste ? Et pas n'importe quel type d'artiste : un dessinateur.
Chacun de ces ouvrages représente un choc esthétique. Les images de *Colargol* sont de toute beauté, elles représentent une vraie première confrontation esthétique. Je repense aussi aux vitraux de l'église de la ville où j'habitais enfant, ils m'ont nourri chaque dimanche. L'ennui était tel durant chaque office religieux que je m'arrangeais toujours pour me placer stratégiquement pour découvrir de nouvelles portions du vitrail, de vraies séquences de BD… Puis, l'été de mes onze ans, j'étais en vacances à Pont-Aven. M'ennuyant ferme, je me baladais seul dans

Caravage, illustration pour la revue *DADA* n°175 (2012)
© Frederic Rébéna

Marilyn la dingue
(d'après Jérome Charyn, 2008)
© Charyn & Rébéna / Denoël Graphic

le village, j'allais m'acheter mon *Pif Gadget*, pendant le tricot de ma mère et la lecture du *Figaro* de mon père. C'est là que j'ai découvert Gauguin, mon *Pif* sous le bras. Un gros bouquin que j'ai toujours. Mes parents me l'ont offert à l'issue de ce séjour. J'étais tellement subjugué par les reproductions que je me suis rendu, un jour, à une quinzaine de minutes de marche du centre-ville, dans la chapelle où se trouve le Christ polychrome qui a inspiré Gauguin. Une expérience mystique exaltée. J'en étais tout transformé... À l'époque, je ne voyais plus que des ombres bleues et des arbres jaunes. Et puis plus tard, sans vraie transition, j'ai découvert *La Déviation* de Mœbius et son Major Fatal. Si magnétique que ma première bande dessinée s'en inspirait.

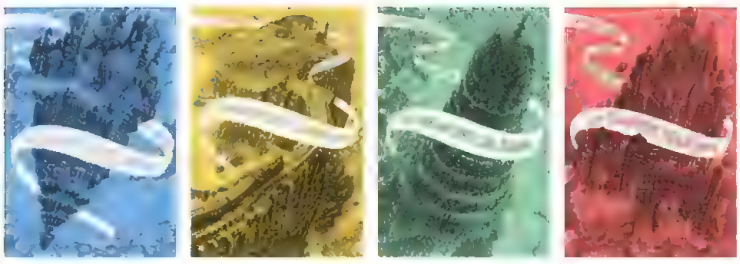
Et pourquoi devenir dessinateur plutôt que peintre ?
Enfant, je voulais être pâtissier. Ensuite, faire du cinéma. Ce qu'on fera plus tard, dans quel sens orienter sa vie, c'est au gré des rencontres, bonnes ou mauvaises. Les mauvaises ont eu autant de poids que les bonnes. J'ai réalisé quelques peintures que j'ai proposées à une galerie. J'en ai vendu une. Et puis plus rien. Un épisode navrant, qui a motivé mon orientation vers l'édition et la presse. Et puis encore ce fichu facteur économique. Pas un sou ! Le temps des petits larcins, où je volais des livres d'art, où je fauchais le matériel pour bosser. On m'a pris une fois sur le fait. Dessiner était plus à ma portée. Peindre, c'était du luxe.

Il est drôle de vous voir si factuel dans les raisons qui ont fait de vous un artiste. D'autres sont illuminés de foi et s'en glorifient. Vous, vous vous en défendez... Cela s'est fait à contrecœur ?
Factuel, ce qui veut bien dire ce que ça veut dire. Qu'est-ce qui fait qu'on devient ce qu'on est ? Évidemment, ça ne repose pas que sur les jolies fées et les affreux nuisibles. Il faut y croire, ardemment, il faut de la conviction et de l'insouciance. Sans doute aussi beaucoup de vanité à croire en son feu sacré. Et mettre ardeur et enthousiasme dans la marmite, ingrédients capitaux pour doper la potion magique. Le plus difficile étant de reconstituer, régulièrement, la recette. Parfois, j'oublie. Je ne suis hélas pas tombé dans la marmite.

Dessiner vous est-il aujourd'hui devenu vital, vous sentez-vous tendre vers une réconciliation avec votre « destin » et votre « œuvre » ?
Je ne sais pas trop où je vais, mais j'y vais. Quand on commence, on ne peut plus s'arrêter. Dessiner, c'est ma bouée antinaufrage, un atout précieux dans ma vie. Ça cristallise quelque chose en moi, je ne sais quoi exactement, mais je vais continuer à flotter sans trop savoir pourquoi je fais ça et qui en a besoin. Au fond, je ne sais pas en quoi consiste ma vocation. Je dessine comme je respire. Je retiens mon souffle par moments, mais très vite j'étouffe et me remets à dessiner. C'est sans doute parce que je dessine que j'ai moins peur dans la vie. Ça m'a pris dès mon enfance, cette peur, et tant que la peur sera là, je continuerai à dessiner.

Le travail des autres artistes vous nourrit-il toujours ?
Bien évidemment, et dans le plus de domaines possible, ça semble indispensable. La curiosité, c'est une question de survie. Arpenter un musée, me balader le nez en l'air me semble autrement plus efficacement nourrissant, de manière sereine et recueillie, que l'anxiogène et dangereux Instagram, trop plein de trop, trop vaste, trop éphémère, aux contenus invasifs, potentiellement inhibants. Mais tant qu'il y aura des gens pour faire des choses, pour nous alimenter en créations, pour nous inspirer, nos cerveaux droits et gauches continueront à collaborer et de nouvelles idées continueront à émerger. ■

Daniel Cacouault :
La Passe-miroir
Peinture originale.
Huile sur toile 50 x 60,8 cm
© Daniel Cacouault, Courtesy Galerie Daniel Maghen



Traduit en dix langues et couronné par de nombreux prix, le cycle ***La Passe-miroir*** de **Christelle Dabos** est devenu une véritable légende. Cet univers est indissociable des images de **Laurent Gapaillard**, qui a illustré les couvertures des quatre tomes. L'exposition imaginée en 2016 par la galerie Daniel Maghen rassemble aujourd'hui les œuvres d'une vingtaine d'artistes et a été présentée au Mudaac pour Les Imaginales d'Épinal, lors de l'édition 2021 du festival.

Frédéric Bosser

LA PASSE-MIROIR

Lettre de Christelle Dabos à Olivier Souillé, directeur de la galerie Daniel Maghen et organisateur de l'exposition hommage à *La Passe-miroir* :

« On dit qu'une image vaut mille mots. Dommage que l'inverse ne soit pas vrai à l'occasion. Une occasion comme celle-ci, en particulier. Je voudrais avoir le bon mot, là, maintenant, pour rendre justice aux artistes. Ce qui est drôle, c'est qu'à l'origine, *La Passe-miroir*, pour moi, ça n'a pas été des mots : ça a été avant tout une image. J'ai vu le visage d'Ophélie en train de surgir d'une armoire à glace. Puis, j'ai vu les objets s'animer autour d'elle. Puis, je l'ai vue prise au piège d'architectures labyrinthiques, dans un monde cassé en morceaux. J'ai même essayé plusieurs fois de le dessiner, cet endroit encore flou, un peu fou, d'en saisir les habitants, d'en cerner les ambiances. Avec toujours cette frustration de ne pas y arriver… et de revenir à mes mille mots. La première fois que j'ai ressenti un vrai "ça y est : c'est ça !" c'est face aux couvertures des romans réalisées par Laurent Gapaillard, qui avait été repéré par les éditions Gallimard Jeunesse. Alors, quand toi, Olivier, tu es venu me retrouver de l'autre côté du miroir, avec ta personnalité colorée, pour m'annoncer "j'aimerais faire une grande exposition autour de votre univers", ma curiosité a été franchement piquée (ouïe). Nous nous sommes rencontrés. Nous avons beaucoup correspondu, toi et moi.

Et tu m'as montré.

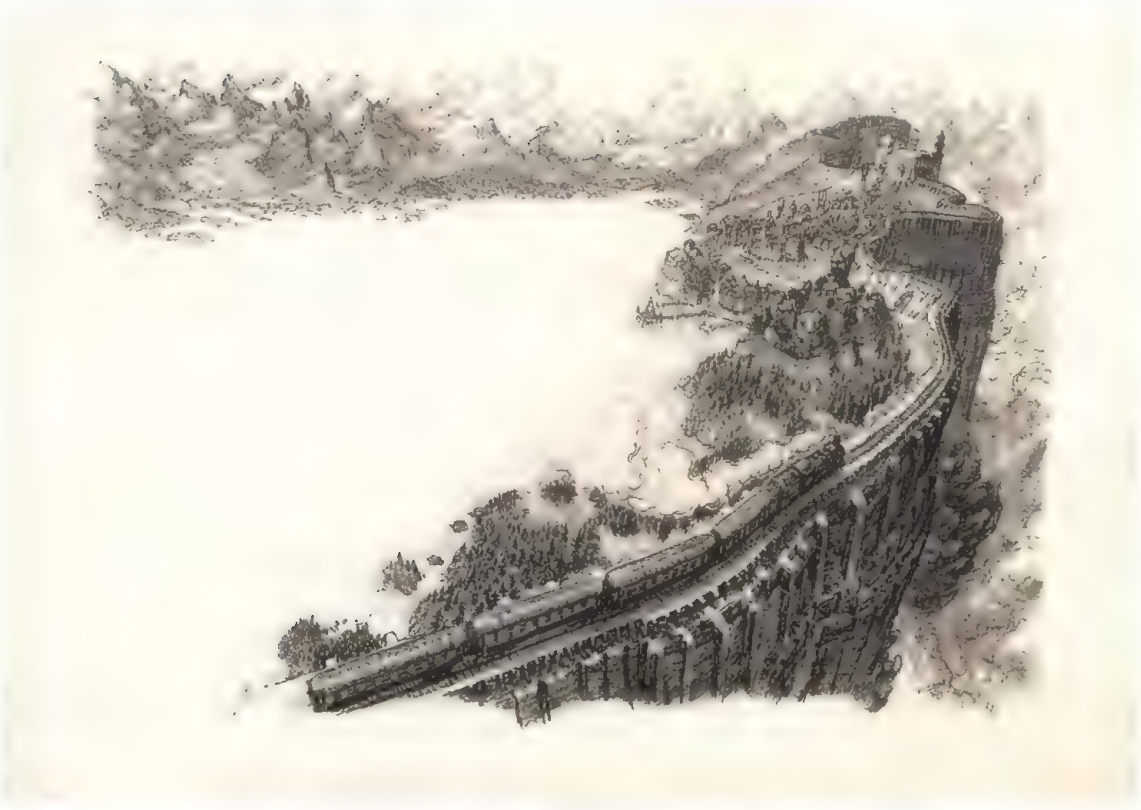
Tu m'as montré les images cachées sous les mots, révélées par les artistes. Tu m'as montré des formes, des volumes, des couleurs, des ombres et des lumières exploser les limites bidimensionnelles de mes livres, jaillir de mon tout petit écran et m'entraîner dans leur profondeur. Tu m'as montré les espaces impossibles, les objets improbables et, quelque part entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, mes personnages se frayer une route jusqu'à moi. Tu m'as montré l'envers du décor, là où le haut, le bas, la gauche, la droite, l'avant et l'arrière sont continuellement réinventés.

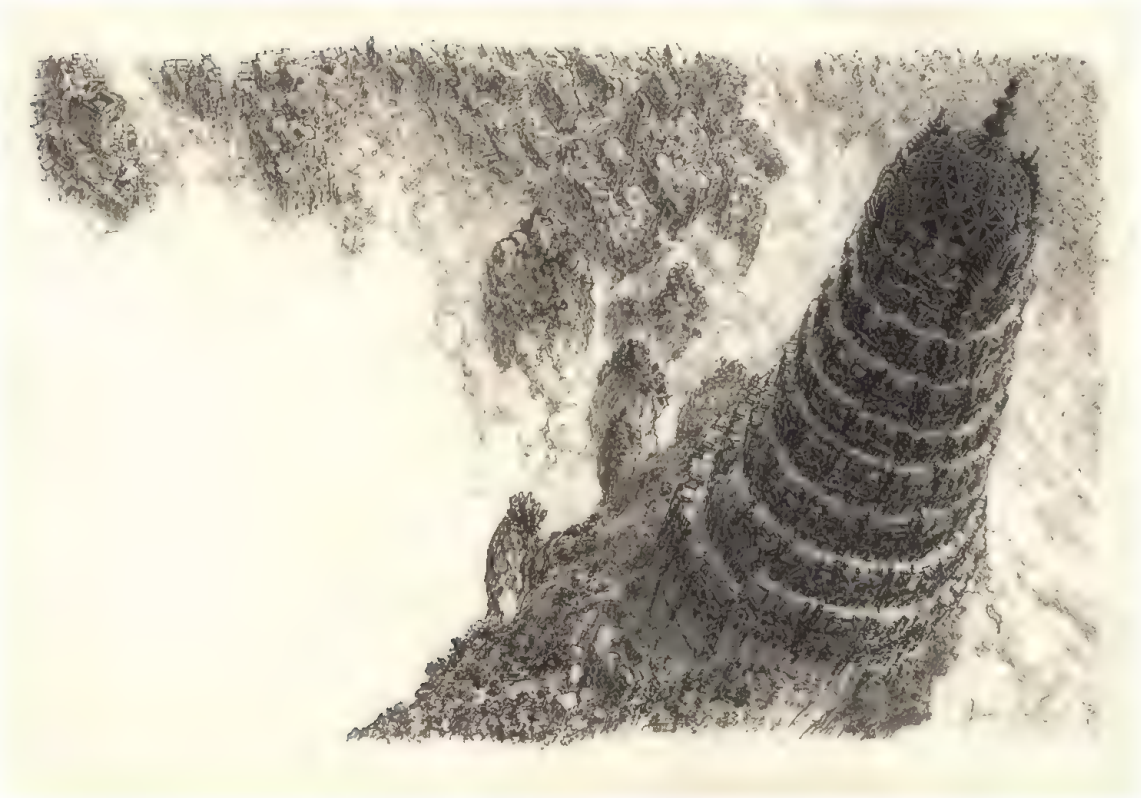
Tu m'as fait traverser mon propre miroir.

Pour ça, pour avoir permis à ces images de compléter mes milliers de mots : merci Olivier Souillé, merci les artistes. Que l'écharpe soit toujours avec vous. »

Christelle Dabos

Laurent Gapaillard : *Les Disparus du Clairdelune*
Couverture originale du tome 2 de la série. Encre de Chine sur papier 42 x 29,5 cm
© Laurent Gapaillard, Courtesy Galerie Daniel Maghen





Laurent Gapaillard : *La Mémoire de Babel*
Couverture originale du tome 3 de la série. Encre de Chine sur papier 42,5 x 27,5 cm
© Laurent Gapaillard, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Julien Delval : *Premier voyage*
illustration originale. Acrylique sur papier 50 x 68,5 cm
© Julien Delval, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Nicolas Delort : *Voyage vers le pôle*
Illustration originale. Carte à gratter 30,5 x 40,8 cm
© Nicolas Delort, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Didier Graffet :
Le Secretarium
Illustration originale
Acrylique sur médium 62 x 93 cm
© Didier Graffet
Courtesy Galerie Daniel Maghen

Jörg Asselborn : ***Archive II***
Illustration originale. Aquarelle, crayon de couleur, encre de Chine et réhauts d'acrylique sur papier 34,6 x 49,8 cm
© Jörg Asselborn, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Armel Gaulme : ***Au travers du miroir***
Illustration originale. Aquarelle sur papier 46 x 31 cm
© Armel Gaulme, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Patricia Lyfoung :
Ophélie et la Citacielle
Illustration originale.
Aquarelle sur papier 18 x 24 cm
© Patricia Lyfoung, Courtesy Galerie Daniel Maghen

Greg Manchess : ***A Winter's Promise***
Peinture originale. Huile sur toile 146 x 74 cm
© Greg Manchess. Courtesy Galerie Daniel Maghen

Jean-Sébastien Rossbach : ***La Passe-miroir***
Illustration originale. Aquarelle sur papier 44,8 x 59,4 cm
© Jean-Sébastien Rossbach, Courtesy Galerie Daniel Maghen

ENSADERS
© Photo Frédéric Bosser

Ensaders est un collectif de dessinateurs composé de Yann Bagot, Kevin Lucbert et Nathanaël Mikles. C'est aux Arts décoratifs de Paris (ENSAD) qu'ils bâtissent leurs premières images en commun sur la même feuille. Avec nous, ils reviennent sur une aventure hors normes, incubatrice d'images drôles et fortes qu'ils aiment partager.

Par **Frédéric Bosser**

ENSADE

L'**AVENTURE** À TROIS...

HELP
RS

Double page précédente .
L'Hôpital, technique mixte sur papier, 50 x 65 cm, 2013
© Ensaders

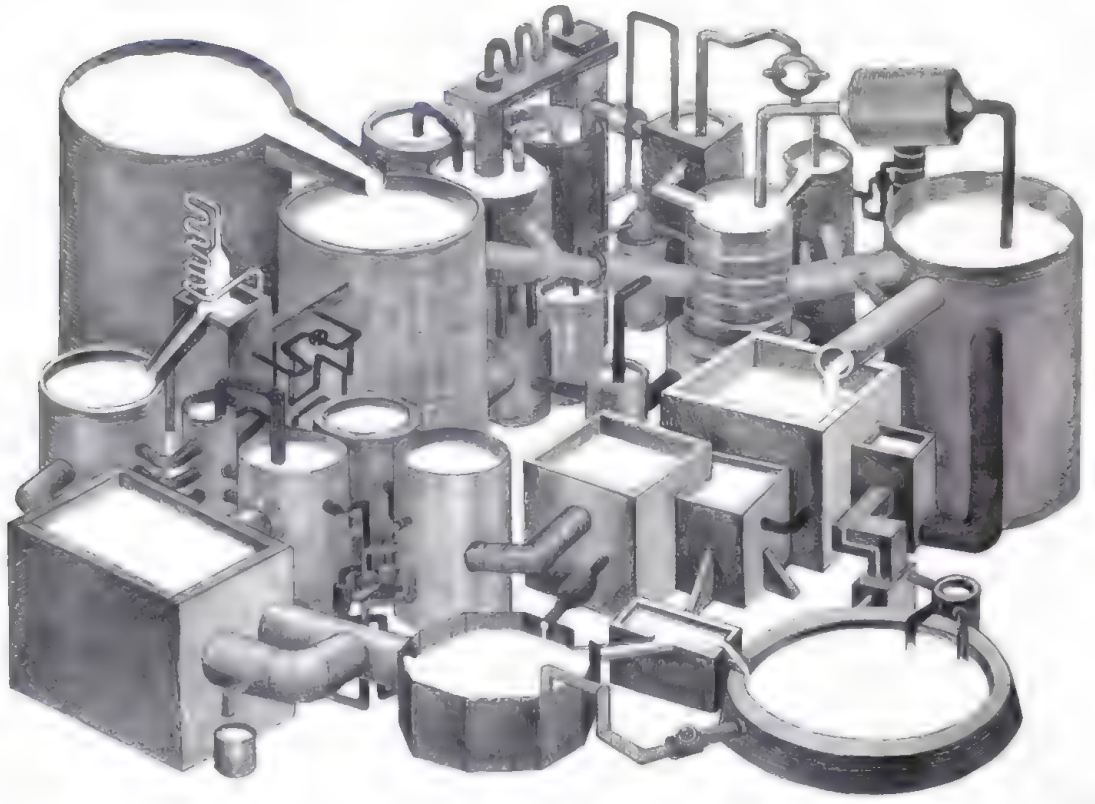
Racontez-nous votre rencontre !
Kevin Lucbert : C'était en première année aux Arts déco, en 2003. Je me souviens d'avoir rencontré Nathanaël devant le secrétariat de l'école avant même que les premiers cours ne commencent.

Pourquoi avoir choisi les Arts déco ?
KL : Pour leurs cours de dessin. Je sortais d'un bac L et je ne me voyais pas suivre des études littéraires. J'intègre cette école en 2003 après une année de prépa aux Ateliers de Sèvres.
Yann Bagot : Après l'obtention d'un bac scientifique, j'ai hésité à continuer dans cette voie avant de m'inscrire à Penninghen. Deux ans après, je passe le concours des Arts déco que je réussis. J'y découvre une pensée différente, plus libre, moins scolaire.

Nathanaël Mikles : Après un bac en Arts appliqués, car j'aimais le dessin et la bande dessinée, je suis passé par les Beaux-Arts de Toulouse avant d'intégrer les Arts déco trois ans après.

Nathanaël parle d'être arrivé au dessin par la BD, et vous ?
KL : Pareil ! C'est sûrement en raison de cette même culture de base que la connexion s'est faite tout de suite entre Nathanaël et moi. Les classiques du genre – *Tintin*, *Gaston*, *Spirou*, *Fluide Glacial* – m'ont formé. J'ai très rapidement imaginé mes propres BD, principalement humoristiques. Avec Nathanaël, nous avons même imaginé une sorte de détournement des aventures de Tintin, pendant les cours.
NM : Moi aussi, j'ai été très marqué par les « classiques » et *Fluide glacial*, par l'humour grinçant de Serre, Crumb, Shelton, Matt Groening… Je suis d'ailleurs en train de relire les BD de ce dernier.

Comme nous avions chacun des activités, **nous nous retrouvions le soir pour dessiner ensemble.**



L'Antidote, mine de plomb sur papier, 2012
© Ensaders

Le Temple WIFI, technique mixte sur papier, 65 x 50 cm, 2017
Illustration pour *The Parisianer 2050*
© Ensaders

YB : C'est un monde qui m'était inconnu ! Quand j'intègre les Arts déco, mon univers graphique provenait principalement de dessinateurs liés à la nature, au monde marin : les illustrations naturalistes du magazine *Wapiti*, les dessins sur le vif de Mathurin Méheut, de Marin-Marie. Je n'ai donc jamais copié les héros de BD et la BD adulte (Bilal, Serre, Druillet…) me faisait plutôt peur. En revanche, par l'entremise d'un ami, vers dix-sept ou dix-huit ans, je découvre Alberto Breccia avec *Perramus*, une fenêtre gigantesque, un lien entre BD et dessin expérimental, où on ressent l'influence de peintres comme Goya, Rembrandt, etc. Mon mémoire de fin d'études porte sur son album *Mort Cinder*.
KL : Pour ma part, je vais signer BD et dessins humoristiques sous le pseudo KLUB pour *Psikopat* et *Fluide glacial*.
NM : Moi aussi ! Pour la petite histoire, notre BD avec Tintin nous a été refusée par Les Requins marteaux.
KL : Aux Arts déco, nous avions tellement de choses à apprendre et à expérimenter que la BD est logiquement passée au second plan.
NM : Aujourd'hui, nous racontons des histoires à travers nos dessins à trois mains.

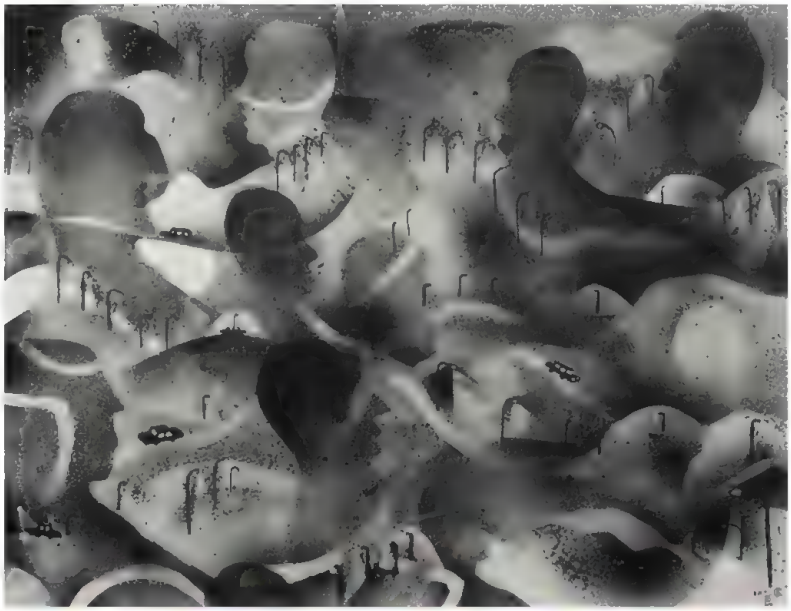
La Soirée électorale technique mixte sur papier, 50 x 65 cm, 2012
© Ensaders

Puisque vous l'évoquez, parlez-nous du jour où vous décidez de travailler à trois sous le nom d'Ensaders…
YB : Nous avions déjà eu l'occasion de travailler en binômes sur des ateliers aux Arts déco. Avec Nathanaël, nous avons par exemple signé une affiche pour annoncer une conférence d'Hervé Di Rosa à l'ENSAD. C'est la première fois que je rencontrais ce langage figuratif et coloré. Ont suivi d'autres projets, certains à trois voire à quatre, avec notre ami Édouard Baribeaud, qui faisait alors partie du collectif. Un de nos professeurs, François Miehe, nous a beaucoup encouragés dans cette pratique. En fondant avec d'autres artistes le groupe Grapus, il avait cette expérience des aventures collectives.

ENSADERS

Les Intranquilles, affiche pour les 30 ans de La Source, 2021 (voir *Les Arts dessinés* n° 17) © Ensaders

Les Nuits blanches, aérosol sur papier, 50 x 65 cm, 2019 et *Un Chasseur sachant chasser*, technique mixte sur papier, 50 x 50 cm, 2014 © Ensaders



NM : En fait, nous avons vraiment travaillé collectivement le jour de notre installation dans un atelier partagé, rue Keller. Comme nous avions chacun des activités, nous nous retrouvions le soir pour dessiner ensemble.
KL : Et surtout déconner ! *(Rires.)*
YB : Il y a un côté défouloir dans cette activité, une possibilité d'expérimenter différents domaines du dessin.
KL : Il était amusant de voir le dessin de Nathanaël et le mien, très ligne claire, se mêler à celui de Yann sur des sujets marrants. Nous nous complétons très bien !
NM : Ces séances étaient et devaient rester très festives.

D'où vient votre nom ?
NM : Du nom de notre école, l'ENSAD, auquel nous avons rajouté « ERS ». C'était comme un cri de ralliement.

Quand exposez-vous vos premiers « vrais » travaux communs ?
KL : Dans notre atelier, en 2010. Le premier sujet fut la tour de Babel. Beaucoup de gens sont venus. Depuis, moins ! *(Rires.)*
YB : L'écriture collective nous a réunis, forgés et rassurés.
NM : L'activité collective a pris le dessus sur l'activité individuelle à ce moment-là. Comme nous vivions encore chez nos parents et que nous avions des petits boulots comme graphistes ou illustrateurs qui nous permettaient de payer le loyer, c'était de l'ordre du possible.
KL : Nous faisions aussi des performances *live* lors de concerts.

L'énergie se transmet très rapidement quand le sujet nous interpelle et elle part aussi rapidement quand l'un de nous s'ennuie.

Quelle est votre première commande « officielle » ?
NM : En 2010 : l'affiche d'une exposition à la Maison des Arts de Bagneux, *Les Afriques Autrement*, invités par Jean-Louis et Nathalie Pradel. La même année, nous avons commencé à collaborer avec l'association La Source, ce qui nous a beaucoup rapprochés et surtout permis de développer notre pratique individuelle. Puis nous avons fait plusieurs projets avec l'atelier de création Marge Design en 2014, et en 2015 Michel Lagarde et l'agence Lezillus nous ont confié nos premières commandes d'illustration...

Comment se passent vos travaux communs ?
NM : Nous nous fixons toujours un temps limité : un jour, un dessin. Au début, cela devait être terminé en fin de soirée car nous ne voulions pas avoir à reprendre un dessin le lendemain.
YB : Nous arrêtons quand tout le monde est satisfait.

EXPOSITION

ENSADERS

NOUS VENONS EN PAIX

du 7 au 30 avril 2022

GALERIE LES ARTS DESSINÉS
19-21, rue Chapon - 75003 Paris

À chaque fois, vous choisissez un sujet ?
YB : Nos premiers travaux collectifs revisitent les mythes anciens, comme Babel, ou contemporains comme la mort de Michael Jackson. Ce sont souvent des détournements. Kevin va introduire l'architecture.
KL : Au moment de Babel, j'étais fasciné par la BD de Schuiten et Peeters, *La Tour*. Nous mélangions nos styles avant de voir ce qui se passait. Je n'ai pas souvenir que chacun amène sa spécialité.
YB : Je dirais même que chacun s'interdit de faire sa spécialité, afin que ce soit bien une œuvre collective au final.

Vous faites un crayonné préparatoire ?
NM : Nous partons simplement d'une toute petite esquisse, pour présenter l'idée. En revanche, pour certains dessins qui nécessitent une construction, nous établissons une grille. C'est vraiment quand nous sommes autour de la table que chacun de nous propose des idées.

Nous nous parlons en permanence, et pas que sur le dessin en cours. Nous pouvons tout à fait **chanter ou dire des phrases incohérentes pendant la réalisation d'une œuvre.**

Nous allons à la rencontre de notre point commun le jour J. L'énergie se transmet très rapidement quand le sujet nous interpelle et elle part aussi rapidement quand l'un de nous s'ennuie.

Comment choisissez-vous l'outil ?
NM : Souvent en fonction du dessin et du thème que nous traitons, tour à tour contemplatif ou ironique, sombre ou émerveillé. Nous aimons varier les outils, crayon, peinture, collage, pochoir, encre...

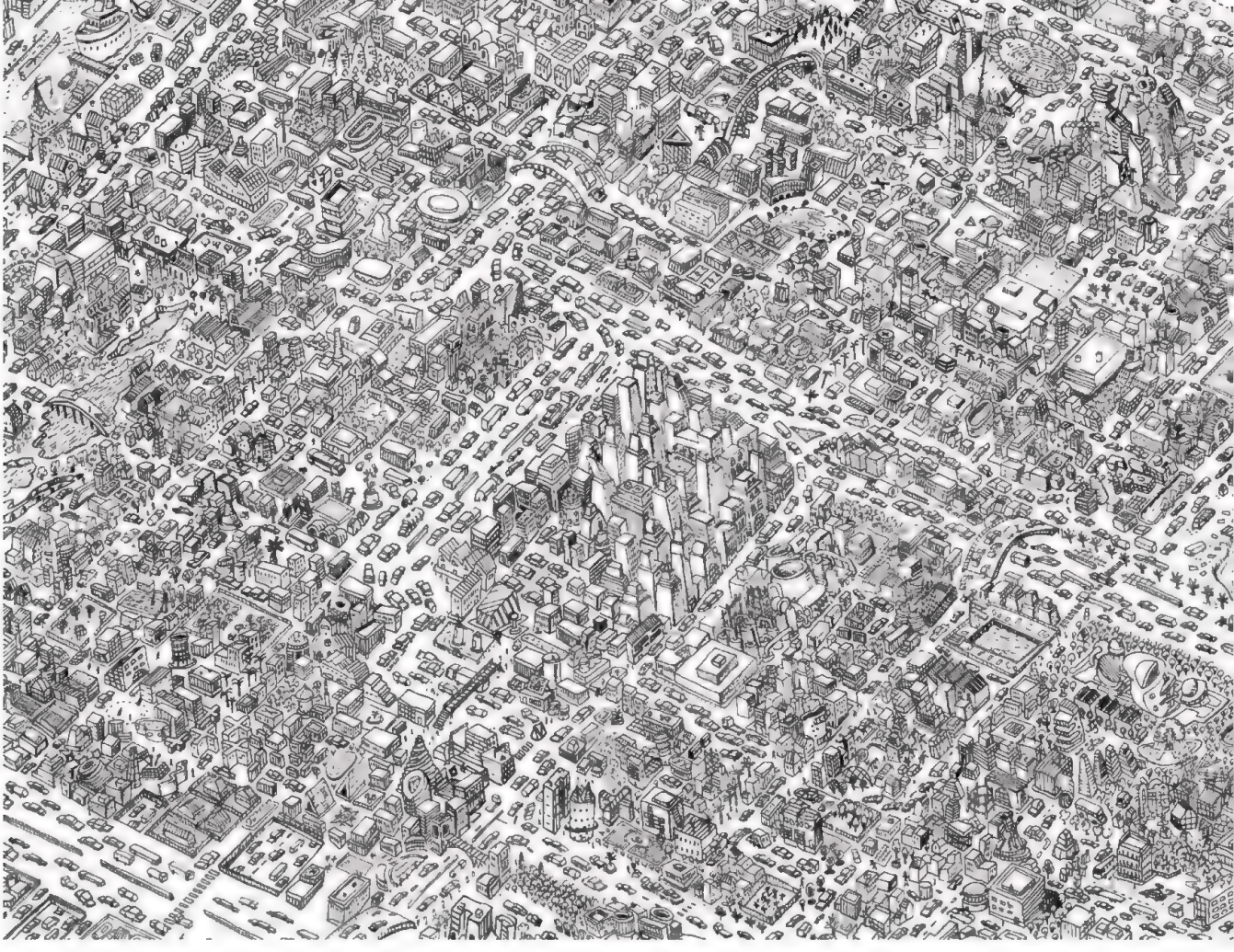
Vous semblez avoir un format standard, le format raisin, 50 x 65 cm.
YB : Qui nous convient bien ! Nous pouvons ainsi dessiner simultanément et ajouter plein de détails.
KL : Nous changeons de place régulièrement afin d'intervenir sur tout l'espace de la feuille.
NM : Nous nous parlons en permanence, et pas que sur le dessin en cours. Nous pouvons tout à fait chanter ou dire des phrases incohérentes pendant la réalisation d'une œuvre. Il faut aussi savoir que, très souvent, nous mettons la musique à fond !

Il vous arrive de rater un dessin ?
YB : Nous nous en apercevons très vite, après un quart d'heure. Quand cela arrive, nous redéfinissons la règle du jeu... Un dessin commun ne doit pas être foutraque ou donner l'impression d'un cadavre exquis.
NM : Quand l'un de nous a envie de faire quelque chose, il le fait, même si parfois l'un des deux autres est susceptible de le faire mieux que lui.

Qu'est-ce qui vous fait passer à de plus grands formats ?
YB : L'envie de faire de la peinture, d'avoir une énergie plus corporelle.
NM : Nous sommes guidés par l'idée de performance. Toutes nos peintures ont été faites lors d'une résidence de dix jours. Aujourd'hui, on continue à travailler en grand format en improvisant des fresques à l'encre et au fusain à l'occasion de concerts dessinés.

Puisque vous évoquez La Source, comment se passent vos ateliers avec les enfants ?
YB : Nous nous présentons à eux comme étant un collectif que nous allons ouvrir avec eux. À chaque fois, nous fixons les règles avec les enfants présents...

L'Autoroute des vacances, technique mixte sur papier, 50 x 65 cm, 2015
© Ensaders



Une infime partie de la réalité, encre sur papier, 50 x 65 cm, 2017
© Ensaders

NM : ... comme ne pas dessiner des éléments trop grands pour que personne ne prenne le pouvoir sur les autres, ne pas mélanger les couleurs pour qu'elles se mélangent uniquement dans le regard du spectateur, ne pas intervenir sur le dessin de l'autre sauf si on estime que quelque chose manque, et enfin que tout le monde tourne régulièrement.
YB : Cette méthode continue de se développer au fil des ateliers et des envies des participants.

Qu'est-ce que ça vous apporte ?
YB : Le plaisir du dessin collectif, ce sont de véritables et beaux moments de rencontre.
NM : Tous ensemble pour le meilleur et pour le pire !

Le départ de Kevin à Berlin en 2011 aurait pu sonner le glas de votre collectif...
KL : Étant un pur parisien, je voulais faire un *break* avec cette ville. Après une année Erasmus à Berlin et divers séjours en Allemagne, j'ai décidé d'y rester. La vie y étant moins chère, j'ai pu obtenir plus facilement un logement, un atelier, etc. Pour en revenir à votre question, même si au départ en effet cela aurait pu sonner la fin de l'aventure Ensaders, je pense au contraire que cela nous a permis de repartir sur des bases saines. À titre personnel, j'avais besoin de faire le point sur mon travail, sur ce que je ne pouvais faire à Paris car nous étions tout le temps ensemble. En n'étant plus à Paris, je savais que j'allais consacrer au minimum 50 % de mon temps à des travaux personnels. Quand nous nous retrouvons, c'est très frais et toujours aussi dynamisant...
NM : Nous avons compris le choix de Kevin. Il aurait été idiot de ne pas être à son écoute, d'autant qu'à ce moment-là nous sentions bien tous qu'il nous fallait trouver un nouveau souffle collectif.
YB : Cela ne nous a pas empêchés de continuer à organiser des sessions à Paris ou à Berlin.
NM : Il fallait souvent répondre à des commandes. Si notre collectif a connu des hauts et des bas, jamais il n'a été question de mettre fin à notre aventure.

Toutes vos œuvres ont des titres amusants. Qui les trouve ?
KL : C'est souvent collectif ! Nous notons des phrases marrantes, reprenons des calembours ou des jeux de mots dits pendant nos séances...
YB : Je note pas mal d'idées absurdes dans un carnet... qui vont nous servir.
NM : Le titre vient la plupart du temps après, mais il peut tout aussi bien être décidé en amont.
YB : Le rapport texte-image est important chez nous. Il ajoute au décalage et à la double lecture.

Pour autant, il est toujours noté au dos. Pourquoi pas sur l'œuvre ?
YB : Nous n'y avons jamais pensé ! *(Sourires.)*

EN SAVOIR PLUS
www.ensaders.fr

© Photo DR

Adèle Verlinden débarque dans le grand monde de la littérature jeunesse en 2018 avec *Sam et l'ombre*, publié chez l'éditeur strasbourgeois Magnani. L'illustratrice, issue de l'école Estienne parisienne et de la HEAR strasbourgeoise, y déploie déjà son univers à nul autre pareil, entre coups d'éclat graphiques et naïveté du trait, animaux loufoques et histoires étranges. Les couleurs y pètent, les mots y claquent : c'est le point de départ d'une carrière qui ne fait que débuter mais qui recueille déjà les hourras de la foule. Suivront ensuite *L'Échappée* chez Trainailleur et *Le Rêve de Gaëtan Talpa* et *Polly et les trois chiens* aux Fourmis rouges, dans lesquels elle perfectionne encore la recette qui devient décidément rudement bonne. En attendant ses nouvelles aventures (chez Matière grasse et Biscoto, en principe), petit portrait d'une artiste au style étourdissant.

Par **Maxime Gueugneau**

VERLINDEN

LA QUÊTE DE **LIBERTÉ**

Se faufiler dans les couloirs d'une caverne labyrinthique. Croiser taupes, trésors et champignons. Ne pas déranger le lynx endormi. Enfin, tomber sur trois énormes chiens qui attendent, yeux grands ouverts, éclairés par la flamme d'un briquet magique. Oui, vous avez bel et bien été happés par l'image centrale de *Polly et les trois chiens*, petit bijou d'Adèle Verlinden. Il ne faut pas vous en vouloir. D'autres avant vous ont subi le même sort. Pas si désagréable que ça au passage. Et puis, c'est pas de votre faute ! L'autrice et dessinatrice de livres jeunesse a le chic pour venir crocheter le regardeur, le percuter avec douceur, le mettre K.-O. avec le sourire. Aventure, fantastique et absurdie : voilà le monde dans lequel immerge ses lecteurs – dont il se dit qu'ils sont de plus en plus nombreux – la jeune artiste de vingt-neuf ans, dont le talent éclate livre après livre, pour notre plus grand bonheur.

Illustration pour ***Polly et les trois chiens***
© Adèle Verlinden / Les Fourmis rouges

POLLY ET LES TROIS CHIENS
PAR **ADÈLE VERLINDEN**
ÉDITIONS LES FOURMIS ROUGES
Album cartonné,
48 pages couleurs, disponible

Au moment d'évoquer sa bascule dans le métier d'illustratrice et l'entame d'un cursus dédié, la Nantaise lâche pourtant : « *C'était le plus gros pari de ma vie, honnêtement, je n'ai jamais pris un tel risque. Parce que j'étais bloquée de chez bloquée, incapable d'imagination, je pensais ne rien pouvoir inventer.* » C'est peu dire que, sur le coup, Adèle Verlinden nous en bouche un coin. À voir ses dessins puissants, aux disproportions assumées et aux couleurs éclatantes, il nous est difficile d'imaginer que son inscription dans une école d'art fut un tel saut dans le vide. Et qu'il fut un temps où sa créativité jouait les timides. Car depuis 2016 et sa sortie de la HEAR strasbourgeoise, Adèle Verlinden multiplie les projets, passe du coq à l'âne, voire de la taupe au chien, sans que son talent ne s'érode. Avec, en à peine cinq ans, pas moins de quatre ouvrages sortis en librairie et moult participations à des fanzines et autres projets alternatifs, la jeune artiste a démarré sa carrière en trombe et c'est bien mérité.

Il suffit de feuilleter quelques pages de son *Polly et les trois chiens*, dernier livre paru aux Fourmis rouges, pour se retrouver conquis. Le très grand format du livre et le gigantisme de ses héros canidés ne sont pas les seules raisons à ce phénomène. Chaque double page y est un choc, jouant à la fois sur le coup de massue graphique et les références nombreuses qu'elle invoque. « *Ces chiens qui sont là au fond d'une grotte, éclairés par la lumière d'une bougie et qui ne clignent pas des yeux. Ce côté image des profondeurs que je trouve hyper fascinante. Et que je retrouve dans plein d'endroits : ça peut être la déesse Nout des Égyptiens ou Vishnu qui se transforme en tortue* », nous dit-elle à propos de l'illustration centrale. La dessinatrice bâtit ainsi des ponts entre les époques et les lieux, rattrapant le fil rouge de la longue histoire visuelle de l'humanité. Elle se nourrit de ces coïncidences frappantes, de ces obsessions qui perdurent à travers les siècles. « *Ça m'a toujours fascinée, les images qui nous dépassent et qui apparaissent dans toutes les cultures en même temps. J'en ai fait mon sujet de mémoire quand j'étais à la HEAR. Cette caverne aux chiens, c'est une histoire comme ça. Et je l'ai détricotée à ma manière. J'écris toujours à partir d'un noyau comme ça.* »

Illustration pour ***Polly et les trois chiens***
© Adèle Verlinden / Les Fourmis rouges

Polly et les trois chiens
© Adèle Verlinden / Les Fourmis rouges

Peut-être est-ce d'ailleurs dans ce souci d'intemporalité qu'elle s'est inspirée, pour *Polly*, du vieux conte d'Andersen *Le Briquet* ? Pas forcément. Déjà, c'est un conte qui lui ressemble. « *J'adore ce conte depuis que je suis toute petite. C'est un de ceux qui m'ont le plus marquée. J'aimais bien sa saveur : c'est bizarre, il y a de l'action et c'est beaucoup moins triste que les autres.* » Et ensuite, disons que c'est un mélange d'esprit d'escalier, d'amour des bêtes et d'une liaison éditrice-artiste sacrément forte. « *Le point de départ, c'était la planche dans* Gaëtan Talpa (son précédent livre aux Fourmis rouges) *où il y a le chat et le chien. À la fois Valérie* (Cussaguet, fondatrice de la maison d'édition Les Fourmis rouges) *et ma mère m'ont dit que ça leur rappelait le conte d'Andersen avec les gros chiens. Et moi aussi ça m'y a fait penser. Du coup, Valérie m'a dit que ce serait trop cool de faire un livre avec cette histoire. Moi, c'était mon prétexte pour refaire un livre avec elle.* » L'éditrice semble en effet s'être amourachée d'Adèle Verlinden dès leur première rencontre à la Bologna Children's Book Fair, la grand-messe européenne de la littérature jeunesse. « *Valérie a ce truc-là, quand elle aime bien l'univers d'un illustrateur ou d'une illustratrice, elle veut faire d'autres livres avec et elle trouve toujours le moyen de nous le dire cash.* » Bingo donc pour ce *Polly et les trois chiens* où Adèle Verlinden maîtrise son art comme jamais.

Comme chez tous les gens talentueux, le niveau atteint fait croire au lecteur que les images proposées sont des évidences, des gestes naturels dont l'origine ne pose plus question. Facilité, efficacité, emballé c'est pesé. Pourtant, la vérité est loin d'être aussi enchantée pour une perfectionniste comme Adèle Verlinden. « *Dès que je dois entrer dans le cœur de l'histoire, je deviens coincée. Genre, je vois mon image et j'ai envie de vomir. Il faut donc que je retrouve le plaisir, via mes carnets. Et quand j'enlève la pression, ça va.* » C'est que la dessinatrice est tiraillée entre la nécessité présumée de respecter les règles et l'envie de tout envoyer balader. « *Je suis toujours en train d'essayer d'oublier les règles : faire des images plates, des proportions qui disent n'importe quoi. J'essaie de gérer ces jauges entre réalisme et non-réalisme. Mais en vrai j'aimerais aller beaucoup plus loin et partir totalement en cacahuète. J'arrive à le faire dans mes carnets mais pas*

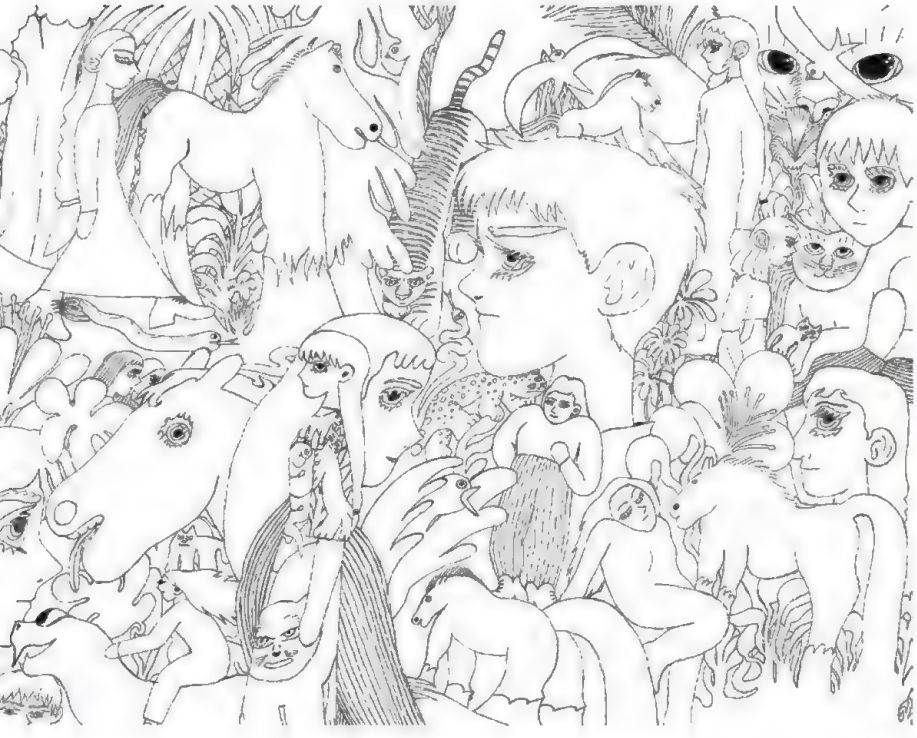
Le Rêve de Gaëtan Talpa
© Demasse Potter & Verlinden / Les Fourmis rouges

complètement dans mes bouquins. » Alors, bon an mal an, elle a accepté les demandes de son cerveau et mis en place un processus bien à elle. « *Réussir à faire taire la voix qui me somme de respecter toutes les règles, ça me demande de faire une espèce de grande balade autour de mes carnets pour me détendre et faire un dessin avec le cœur. À chaque projet, il y a une planche que je fais en deux minutes et c'est la plus belle et la plus facile. Il faudrait que je sois toujours vachement détendue, et que je fasse l'image la plus simple qu'il y a dans ma tête. Mais ça ne marche pas comme ça. Il faut à chaque fois que je parte en voyage.* » Cette tension se retrouve également entre les deux faces créatives de l'artiste, l'écrit et le visuel. Car si Adèle dessine, cette ancienne élève d'hypokhâgne met beaucoup d'application dans l'écriture de ses textes.

« *J'ai plus l'impression de me mettre à nu dans mes textes que dans mes dessins. Les histoires viennent vraiment de nous. J'ai toujours beaucoup moins peur quand j'envoie mes images que quand j'envoie mes textes.* » Cette importance accordée à la littérature joue sur sa façon de dessiner, sur la dose de liberté qu'elle est prête à injecter dans ses images. « *À partir du moment où il faut écrire une histoire, je me mets des contraintes. C'est toujours une partie très difficile de mon travail. Devoir respecter ce que j'ai écrit et m'amuser dans le dessin.* » Alors, quand l'autrice Stéphanie Demasse-Pottier lui écrit *Le Rêve de Gaëtan Talpa* sur mesure, Adèle Verlinden découvre une autre façon de voir les choses. « *C'était très intéressant parce que j'avais toujours écrit les histoires moi-même. Et là, j'ai pu me libérer du texte. Et ça m'a permis d'investir d'une autre manière mes images, de pouvoir faire plus de petits détails, d'aller plus vers mes références comme le Douanier Rousseau, de faire des blagues dans l'image, de vraiment nourrir un univers visuel à partir des quelques infos qu'elle donnait et que je pouvais interpréter totalement.* » Cette collaboration lui a permis de faire un pas de plus vers cette émancipation chérie, cette créativité sans entrave qu'elle admire chez les artistes qui l'inspirent. « *J'adore Bonnard, j'adore le Douanier Rousseau, j'adore Matisse, j'adore*

La Grenouille, série *Petites bêtes au Petit B*, gouache au format 13 x 18 cm (2020) © Adèle Verlinden

J'aimerais aller beaucoup plus loin et partir totalement en cacahuète. J'arrive à le faire dans mes carnets mais pas complètement dans mes bouquins.



Extrait d'un des carnets d'Adèle Verlinden
© Adèle Verlinden

Détail de ***L'Échappée***, livre-affiche (2019)
© Adèle Verlinden / Le Traînard Ieur

l'art brut. Ce que je recherche, c'est la même sensation que j'ai quand je suis face à ces images. Ce sont toujours des images qui font complètement fi des règles. »
Son engagement dans la littérature jeunesse lui vient peut-être de là, des possibilités qu'elle offre et du regard des jeunes lecteurs dénués de tout a priori.

« *Quand je teste mes livres sur les enfants, ils sont beaucoup plus ouverts que leurs parents.* » Alors, Adèle Verlinden en profite pour pousser les curseurs un peu plus loin chaque fois dans un genre qui correspond profondément à ses envies. « *Au niveau de la technique, il y a une liberté qui est dingue dans la littérature jeunesse. Je pense que c'est beaucoup plus difficile de trouver une BD qui peut se lâcher sur toutes les pages, dans un délire plastique assumé sur la peinture. Ils peuvent se lâcher sur le trait oui, mais moi je viens de la peinture. Il y a une vraie place pour ça dans la littérature jeunesse.* » En plus des promesses d'épanouissement artistique, la littérature jeunesse est aussi une passion pour l'artiste. « *Pendant mes études, j'ai toujours été celle qui parlait plus de littérature jeunesse que de BD. Je ne lis pas de BD ! Je suis entrée dans l'illustration par la littérature jeunesse. Ma mère avait ramené des albums jeunesse à la maison pour ses études quand j'avais seize ans. Et ce fut le choc pour moi. Parce que je n'avais pas été élevée avec ça. Et j'ai découvert Anne Herbauts, Kitty Crowther et Benoît Jacques et, je ne sais pas, je crois qu'ils ont réorganisé mes cellules.* »
La voilà donc avec un cerveau remodelé qui ne semble pas près de se reformater pour s'adresser aux adultes. « *Les enfants, c'est un public génial. Je ne sais pas si écrire pour les adultes c'est si génial que ça. Je ne l'ai pas encore trop fait, donc on verra. Mais pour l'instant, je ne suis pas frustrée par le public des enfants, au contraire.* » Pourtant, avant de s'adresser aux enfants, c'est d'abord à elle qu'elle parle quand elle écrit ses histoires. Plus qu'une passion ou un terrain de jeux, c'est avant tout le moyen d'expression idoine pour l'artiste nantaise. « *Je pense que j'écris d'abord pour moi. Pour l'enfant qui vit encore en moi. Je sais que j'écris pour être lue mais penser d'abord à son public peut être castrateur. Je me mets dans la peau de mes personnages, comment je me sentirais, etc. Je raconte mon histoire et après je vois.* » Adèle Verlinden a ce rare superpouvoir d'avoir su garder cette part d'enfance en elle, et de pouvoir encore discuter le bout, se trouvant encore et toujours plus de points communs.

Finalement, pour l'illustratrice, pas grand-chose n'a changé entre ses envies enfantines et ce qu'elle produit aujourd'hui. « *Comme beaucoup de dessinateurs, je dessinais beaucoup étant petite. J'avais cette obsession de remplir ma feuille de plein de couleurs. Je dessinais des filles sur des chevaux, avec des longues robes et des petits pieds, quelques montagnes, des arcs-en-ciel... Ce qui est identique à ce que je fais maintenant, en fait !* » *(Rires.)* Malgré le sérieux et l'abnégation avec lesquels elle réalise ses textes et images, malgré le travail intellectuel que demande son métier et les nombreuses remises en question qu'il nécessite, les productions d'Adèle Verlinden rayonnent de simplicité. Elle semble couler directement d'une source de jouvence à laquelle il fait bon s'abreuver. Source qui vient peut-être de ce moment, adolescente, où elle prit la décision de faire du dessin son métier : « *Une fois, je descendais à l'arrêt de bus et je me suis dit : mais, illustratrice, c'est ça la liberté en fait. On peut construire un monde complet, on peut vivre dedans, créer autant de personnages qu'on veut, autant de passerelles vers d'autres univers.* » Une définition aussi claire que passionnante dont Adèle Verlinden a l'air d'avoir fait son mantra.

L'Éléphant, série *Petites bêtes au Petit B*, gouache au format 13 x 18 cm (2020) © Adèle Verlinden

EN VOIR PLUS
www.adeleverlinden.fr

JULIEN **MAGNANI**
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Après des études à l'école Estienne à Paris, **Julien Magnani**, diplôme en poche, travaille comme graphiste dans l'édition plusieurs années avant de fonder sa propre maison en 2011. Dix ans plus tard, il se souvient avec nous de son parcours.

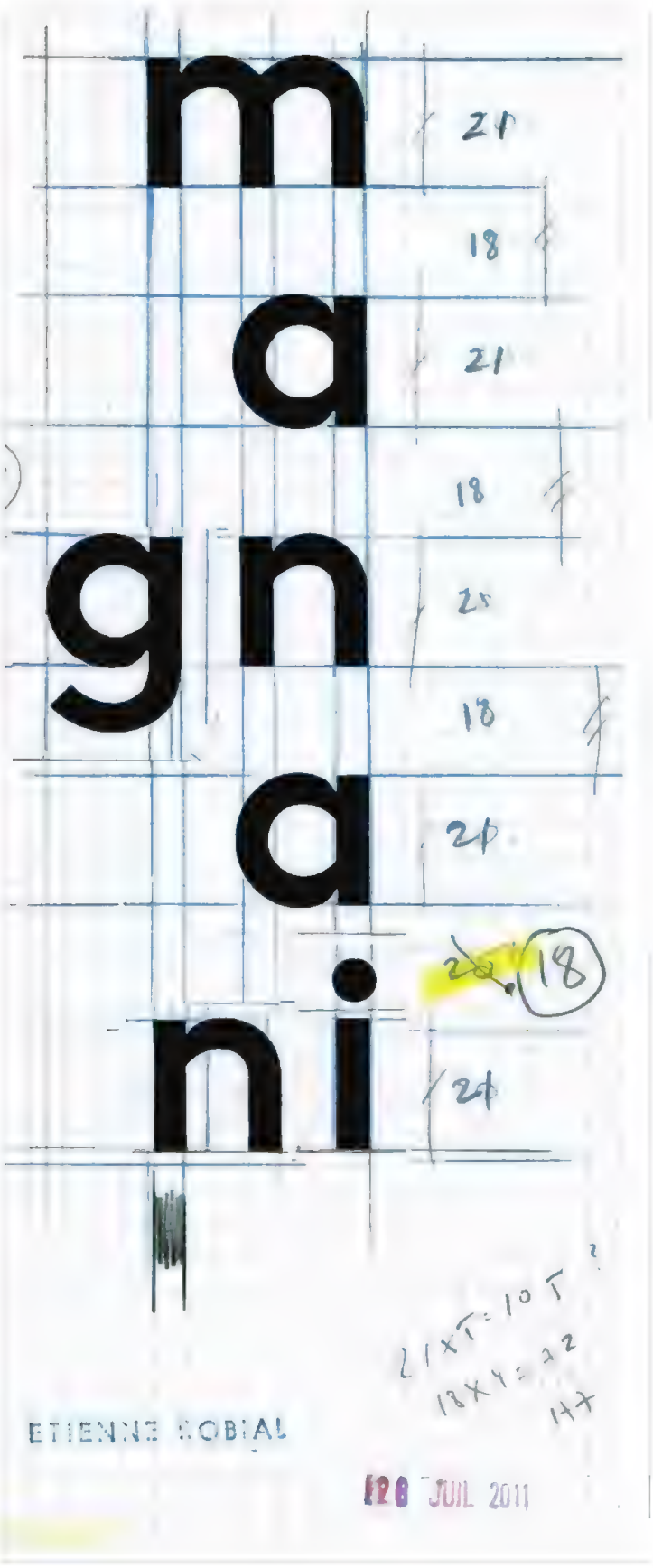
Par **Frédéric Bosser**

JULIEN MAGNANI

« LE LIVRE EST **UN ART À PART ENTIÈRE** »

Maison-livre, par Marion Fayolle pour les éditions Magnani
© Marion Fayolle / Magnani

Quel souvenir gardez-vous de vos études à Estienne ?
Quand j'ai débarqué à Estienne, j'étais un ex-étudiant en droit, un peu paumé, sortant d'un an de purgatoire comme libraire chez feu Gibert Saint-Michel ; j'ai tenté le seul concours possible sans dossier artistique pour intégrer cette école : l'imprimerie et la fabrication. L'imprimerie était mal considérée à Estienne par rapport aux formations d'arts appliqués plus prestigieuses. Mais grâce à cette entrée technique, j'ai pu être admis et cela m'a permis de faire mes premiers pas dans les métiers du livre, et suivre les cours de mon premier mentor, l'éditeur Michel Archimbaud. Il était le point d'eau intellectuel de la formation. Il m'a guidé vers la bande dessinée et la psychanalyse. Archimbaud m'a surtout initié au métier d'éditeur, à sa culture, celle de l'après-guerre, avant que la profession perde de sa substance au cours des années 2010, plombée par un capitalisme éditorial décomplexé. Je cherche à m'inscrire dans le métier tel qu'il m'a été transmis et qu'il était pratiqué par des pionniers tels qu'Alfred Vallette, Jean Paulhan, Paul Flamand, Jérôme Lindon, Christian Bourgois. Le credo commun à tous ces éditeurs que je



2011 : Etienne Robial et Julien Magnani créent le logo de la maison d'édition
© Robial & Magnani

Le livre est indissociable de ce qu'il contient. **Le livre est un médium de création pour l'artiste**, à investir en tant que tel, à l'instar du cinéma, du théâtre, etc.

désire retenir avant tout : « Faire des livres que le public n'attend pas. » Je commence très loin de tous ces illustres hommes de lettres, chez les chevilles ouvrières. Après mon BTS, je termine mes études dans la filière supérieure en graphisme, toujours à Estienne, avec Massin comme modèle, et l'idée en tête que le livre est un art à part entière, à l'instar du cinéma, du théâtre, etc. On est alors au début de la campagne de propagande pubarde sur le remplacement du papier et de l'imprimé par les écrans et le numérique, on parle très mal du livre – les majors démarrent des comptoirs de BD numérique. On confond volontiers un livre avec un lecteur DVD. Le livre n'est pas un support interchangeable pour des « contenus », il est l'œuvre en elle-même. Le livre est indissociable de ce qu'il contient. Le livre est un médium de création pour l'artiste, à investir en tant que tel, avec ses spécificités techniques, ses langages possibles et son histoire des formes.

Vous disiez vous être intéressé à la bande dessinée…
Je fréquentais beaucoup, étudiant, au milieu des années 2000, la librairie d'images, devenue Album plus tard à Saint-Michel (fermée aujourd'hui). C'étaient les livres publiés à L'Association et chez Cornélius qui m'intriguaient et me stimulaient le plus, avec aussi en bon complément le nouveau label

Poisson Pilote créé par Guy Vidal chez Dargaud (l'élitisme pour tous). Parmi mes lectures de bandes dessinées à cette période, des auteurs comme Joann Sfar, Christophe Blain et un peu plus tard Blexbolex ou Daniel Clowes m'ont surtout marqué. Il y a eu aussi la parution du pamphlet *Plates-bandes* de Jean-Christophe Menu.
Le clivage entre les majors et les indés était très marqué, manichéen. Ça me parlait, le bon côté, le côté industrieux. Quand on est jeune, cela aide à se structurer, le bien et le mal. Plus tard on découvre que c'est plus complexe, mais il reste toujours les deux pôles. Aspirer au profit avant tout et faire la course à l'échalote, ou prendre conscience que nos métiers participent de quelque chose de bien supérieur. Je suis un peu nostalgique de cette période éditoriale où on ne parlait pas encore de surproduction (même si elle avait bien commencé). Le mot *mainstream* n'était pas encore employé. Les offices s'accéléraient doucement mais les livres avaient encore assez de temps en librairie pour que des néophytes comme moi finissent par franchir le pas vers les plus intimidants. Il n'y avait pas vraiment encore de place accordée aux indés dans les rayons, hormis dans certaines librairies pointues. Mais ces livres se repéraient aussitôt, où qu'ils soient placés, en retrait comme en avant : les livres de bandes dessinées se distinguaient

étienne+robial, alphabets+logotypes+tracés, monographie de 400 pages parue fin 2021
© Étienne Robial / Magnan

Étienne (Robial) et moi partageons la passion pour Massin et Faucheux, et toute l'histoire du livre, de la typographie.

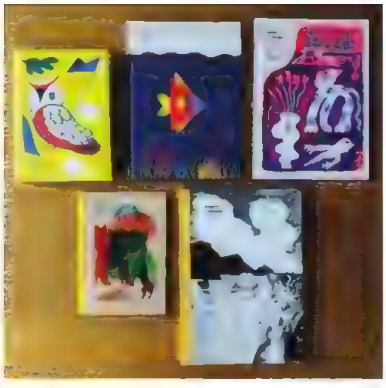
aussitôt des albums de bandes dessinées. On allait bientôt débattre autour du terme «roman graphique», mais pas encore. Les trois livres qui m'ont le plus influencé à la fin des années 2000 sont *Faire semblant c'est mentir* de Dominique Goblet (L'Asso), *Histoire de l'art* de Paul Cox (Le Seuil), et *La Course* de Cho Eun Young (MeMo).

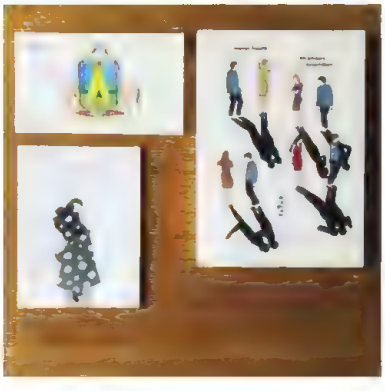
Rencontrez-vous des éditeurs ?
Pendant mes premières années à Estienne, où j'apprends la fabrication du livre, la technique, je suis frustré de ne pas avoir accès à l'enseignement artistique. Pendant un cours exclusivement technique sur QuarkXPress (2003-2004) avec des généralités sur le métier de maquettiste, j'attrape au vol le nom de «Massin». Je commence des recherches sur lui sur Internet (celui avant Facebook et tout ça) pendant les cours. Je trouve ses coordonnées sur le site des pages jaunes et lui écris une lettre aussitôt, toujours en cours. Massin me répond et me propose de venir le rencontrer.
Il était très accessible avec les étudiants. Il m'accueille plusieurs fois chez lui, rue Edgar-Quinet, pour me parler de son parcours et me montrer ses travaux, notamment des originaux de *La Cantatrice chauve*.
Grâce à ses publications personnelles que je récupère avec la fièvre de l'apprenti, j'en apprends un peu plus sur la typographie du livre, la mise en page, ce qu'il appelle au sens noble la maquette, le boulot de maquettiste (aujourd'hui ce terme est péjoratif par rapport à celui de graphiste).
À partir de ce moment-là, je rêve de devenir directeur artistique dans l'édition, comme lui ou Pierre Faucheux. Mais j'arrive tard et ce métier de directeur artistique dans l'édition était déjà en pleine érosion chez les majors. C'est la prise de pouvoir du service commercial sur l'édito et la DA. *L'Édition sans éditeur* d'André Schiffrin à La Fabrique en parle très bien. Je monte aussi pendant mes études à Estienne, avec Sophie et Jean-Marc Savoye, le Concours des plus beaux livres français (financé par le ministère de la Culture) : je vais rencontrer beaucoup de professionnels de toutes les corporations du livre, avec en particulier Étienne Robial, mon ami et mon maître. Étienne et moi partageons la passion pour Massin et Faucheux, et toute l'histoire du livre, de la typographie. Étienne va poursuivre ma formation pour faire des livres. Et notamment partager avec moi la philosophie du Bauhaus et de tous ses artistes (la nouvelle typographie).

Racontez-nous votre aventure chez Cornélius.
Mon emploi chez Cornélius succède à trois ans de déboires et de désillusions dans l'édition en tant que free-lance après Estienne. Ironiquement, j'étais revenu à la case départ chez Gibert en plein Noël 2009 ! En récidive. Un ami me transmet alors une annonce de chez Cornélius. Jean-Louis Gauthey m'embauche pour un boulot d'assistant à la fabrication et à la maquette. Je vais rester chez Cornélius un peu plus d'un an et j'ai pour la première fois depuis Estienne la possibilité de consacrer mon énergie pour des livres qui font sens pour moi. J'y trouve également un nouveau *sensei*, exigeant, avec l'amour du livre et une équipe qui fonctionne comme une famille plus que comme une boîte traditionnelle. C'était une expérience intense et formatrice.

Pourquoi en partez-vous ?
J'ai pris la décision de partir après la rencontre au Festival d'Angoulême en janvier 2011 du groupe Nyctalope et de leur revue éponyme. Les travaux de Marion Fayolle, Simon Roussin,

Le catalogue Magnani compte à ce jour près de 40 livres
© Magnani / Photos DR





Jérémie Fischer et Annabelle Buxton m'ont fait très forte impression. Ils s'étaient publiés dans le numéro 4 de la revue que j'avais découverte sur leur stand à l'espace alternatif. On avait échangé nos coordonnées et je leur avais proposé, dès mon retour à Paris, de monter une structure qui se consacrerait à leurs livres. J'admire le travail de Cornélius, j'aimais beaucoup mon travail là-bas, mais je rêvais depuis Estienne de devenir éditeur. C'était le moment. J'ai quitté Cornélius avec une rupture conventionnelle qui m'a accordé une année pour le montage de la maison. Simon, Jérémie, Marion et Annabelle acceptent mon invitation et le projet démarre. Un dessinateur rencontré chez Cornélius, Christian Aubrun, m'invite à être colocataire dans son atelier, La Piscine, où travaillaient alors aussi Manu Boisteau, Delphine Chedru, Marc Boutavant, Émile Bravo, Aurore Callias, Néjib. J'y suis basé depuis.

Quels sont vos moyens financiers et qui sont vos associés ?
Je réunis la somme de 13 000 euros environ. Sur les conseils de mon avocat, je me réduis à deux associées incontournables : ma femme et ma mère. Le capital de départ était dédié aux coûts de fabrication des livres, de stockage, de distribution. Je ne peux pas encore proposer d'avance aux artistes et je ne peux bien entendu pas me rémunérer. En dehors de Cornélius, du travail d'Étienne et Florence Cestac, ma référence d'alors en termes de fabrication et de catalogue, ce sont les éditions MeMo (Christine Morault et Yves Mestrallet). D'où cette attirance pour les livres illustrés (désignés majoritairement « albums jeunesse ») pour démarrer le catalogue. Christine et Yves m'ont parrainé quand les éditions sont nées ; j'admire beaucoup leur travail. Je dois aussi à l'association Les Trois Ourses, dont la pilote, Élisabeth Lortic, m'a beaucoup appris avec Christine sur la culture du livre illustré. MeMo publie également mon premier livre en tant qu'auteur à ce moment, *Le Jouet* (2011).

Vos premiers livres illustrés en tant qu'éditeur paraissent en 2012.
Je suis très reconnaissant à Simon Roussin, Jérémie Fischer – et son frère d'armes, l'écrivain Jean-Baptiste Labrune –, Marion Fayolle et Annabelle Buxton de m'avoir confié leurs manuscrits et leur confiance. Très vite, en 2012, après la publication de notre premier livre ensemble (*Le Tableau*), Marion me parle de

Illustration extraite de ***La Tendresse des pierres***
(Marion Fayolle, 2013)
© Marion Fayolle / Magnani

son autre projet, *La Tendresse des pierres*. Une bande dessinée pas tout à fait autobiographique, du jamais vu, qui évoque son père et sa maladie. Une œuvre incroyable. Je rêve de l'éditer bien que n'en ayant pas les moyens financiers à ce moment (grand format, 144 pages couleurs). Quand Marion choisit de travailler avec moi sur *La Tendresse des pierres*, je dépose un dossier pour obtenir une aide de la région Ile-de-France. Cette aide va permettre de financer la fabrication de ce livre et marquer un tournant dans notre jeune histoire : publier de la bande dessinée.

Vous avez pensé prendre un autre nom que le vôtre pour votre maison d'édition ?
Je suis de la très vieille école, celle qui préconise de signer de son nom les livres que l'on publie. C'était aussi une réponse psychanalytique (le nom du père), entre autres, à une gêne que je traînais depuis l'école primaire avec mon nom. Un groupe d'enseignants au bahut me harcelait : ils avaient l'habitude toute la journée de vociférer mon nom comme si c'était une insulte, à une époque, dans les années 1980, où on parlait encore des « ritals » pour désigner les immigrés italiens en France.

Vous pensez collection ?
Non, ce n'est pas mon truc. C'était surtout une philosophie pour la génération d'éditeurs qui m'a précédé. La collection correspondait à une époque où chacune d'elles devait avoir une légitimité éditoriale et un aspect graphique très marqué, permanent, pour tous les livres à suivre (Massin a fait de la collection un art, Étienne aussi). L'Asso et Cornélius avaient à cœur cet esprit également. C'est très bien, mais je publie des livres qui varient trop dans leur format ou leur pagination pour tenir des contraintes de fabrication inhérentes à une collection. J'essaie donc, sans collection, par le papier et la typographie, de créer une ligne graphique pour les livres que l'on publie.

Quelques titres du catalogue
© Magnani, Photos DR

Qui vous diffuse ?
Dès l'été 2011, fort des manuscrits que Jérémie, Simon, Marion et Annabelle m'avaient confiés, je propose mon projet aux Belles Lettres (qui diffuse alors des aînés que j'admire comme L'Asso, Matière, Atrabile, Ça et Là, et d'autres jeunes ingés *badass* comme 2024 ou Misma…). En 2011, Éric Lamache et Pierre Saiah m'accueillent et me permettent depuis de faire mon travail, de produire peu, d'être libre et de laisser libre. Grâce au travail des Belles Lettres, de leurs représentants, les éditions ont pu rencontrer et réunir autour de leur catalogue une communauté de libraires indépendants qui défend nos livres et nous permet à toutes et à tous de faire exister des œuvres impossibles sans cette minorité de bonnes volontés avec le couteau entre les dents. Malgré la gangrène de la surproduction, les rotations de l'enfer qui sclérosent la chaîne du livre actuellement, je crois à la chaîne du livre telle qu'elle avait été architecturée et pensée par nos

> J'essaie, sans collection, **par le papier et la typographie**, de créer une ligne graphique pour les livres que l'on publie.

prédécesseurs après la guerre.
Je crois qu'il faut encourager une décroissance importante pour sauver et sauvegarder cette chaîne unique au monde (la fameuse exception culturelle française) et rétablir le surmoi éditorial et littéraire chez tous les maillons de la chaîne. Savoir faire le tri de ce qui a sa place, et ce qui doit être mis de côté.
C'est très compliqué, il y a beaucoup d'argent en jeu. Mais il est impérieux de diminuer des offices toujours plus gras de nouveautés. Il n'y a pas plus de bons livres par an en 2021 qu'il y en avait en 2011, 2001 ou encore avant ; mais il y a de moins en moins de temps pour des livres qui en ont besoin pour atteindre leur public, pour être lus et exister. La fin du premier confinement en 2020 et le contexte de réouverture des librairies privées un temps de nouveautés et devant compter sur le fonds accumulé nous ont prouvé que la soif de lire du public ne cherche pas des nouveautés en pagaille mais des livres, quelle que soit leur date de parution, du moment qu'une rencontre avec une préoccupation ou une sensibilité peut être établie entre le livre et un lecteur, grâce au libraire.

Quand commencez-vous à atteindre l'équilibre ?
Je suis à l'équilibre depuis qu'on a commencé parce que je travaille seul et fais peser peu de charges sur la structure, pour ensuite avoir le minimum d'attente financière dont j'ai besoin pour publier les livres des autrices et des auteurs.
La reconnaissance en France et à l'étranger de l'œuvre de Marion Fayolle, mais aussi la bonne ligne de flottaison que tous les autres artistes réunis aux éditions finissent par atteindre : Simon Roussin, Fischer et Labrune, Marion Fayolle, Annabelle Buxton, Camille Louzon, Margaux Othats, Maïté Grandjouan, Johanna Benz, Guillaume Dégé, Adèle Verlinden, Eugène Riousse, Bénédicte Muller, Lisa Mouchet, Julie Boudillon, Margaux Meissonnier, Nina Lechartier, Jean-Baptiste Thoret, Joseph Levacher, Sophie Couderc… permettent aux éditions d'entretenir un environnement économique suffisamment bon pour réimprimer les titres du catalogue lorsque c'est nécessaire et poursuivre le travail de création dans le cadre que j'ai établi pour celles et ceux pour qui je travaille depuis dix ans.

Comment rencontrez-vous les auteurs ?
Jusqu'à présent, en dehors de Johanna Benz, Jean-Baptiste Labrune, Julie Boudillon, Étienne Robial et Jean-Baptiste Thoret, tous sont issus des Arts décoratifs de Strasbourg (période Guillaume Dégé). La pédagogie et le travail politique de Guillaume Dégé ont permis à Strasbourg de constituer un creuset unique au monde pour réunir de jeunes artistes depuis la fin des années 2000 et leur permettre de développer des talents exceptionnels dans le domaine du dessin, de la fiction dans le livre (bande dessinée ou livre illustré). Strasbourg, c'est un peu un enfant du Bauhaus à partir duquel je me suis construit en tant qu'éditeur et dessinateur de livres. ■

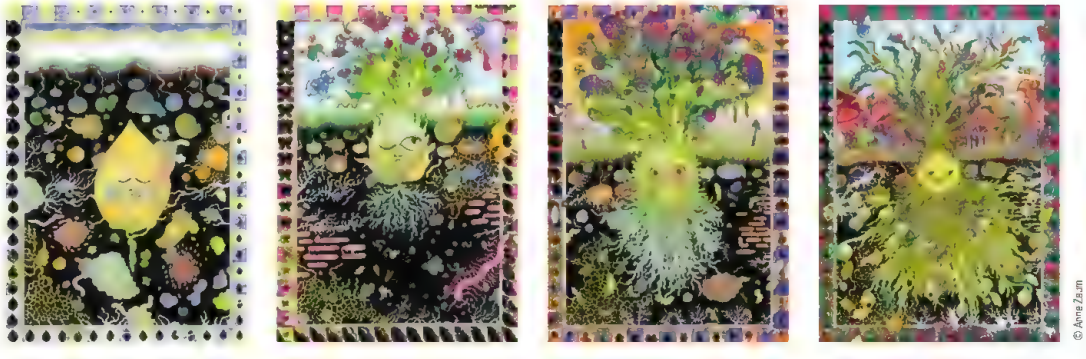
Un panoramique dessiné par Lisa Mouchet, utilisé comme décor sur le stand Magnani lors des salons et festivals
© Lisa Mouchet / Magnani

© Photo DR

ANNE **ZEUM**

ILLUSTRATRICE, GRAPHISTE

les 4 saisons


© Anne Zeum

La nature, l'écologie et la microbiologie sont certains des domaines scientifiques dont se nourrit **Anne Zeum** pour fournir un univers fantasmé mêlant science et fiction. Après un BTS en graphisme à l'école Duperré de Paris et un master en illustration à la HEAR de Strasbourg, elle poursuit son chemin en tant qu'autrice, dessinatrice et graphiste. Elle aime dessiner les lettrages qui fonctionnent en symbiose avec ses dessins, comme sur la pochette de l'album *Metronomy Forever* qu'elle a réalisée après que le chanteur Joseph Mount l'a repérée sur Instagram, ou dans son premier album jeunesse, *Grenouilles voraces et grasses limaces* (2020), publié aux éditions Les Fourmis rouges, dont les images psychédéliques se mêlent à un texte poétique et engagé contre les pesticides.

Elle travaille actuellement sur son prochain livre dont l'histoire se déroule à l'intérieur du corps humain. Sa première exposition personnelle a lieu actuellement et jusqu'au 28 avril à la galerie Le Préau, espace d'art contemporain de l'INSPÉ de Lorraine à Maxéville, près de Nancy, où elle est en résidence artistique pendant deux mois.

Hiver,
encres sur papier
© 2022 Anne Zeum

Printemps, encres sur papier
© 2022 Anne Zeuner

Été, encres sur papier

© 2022 Anne Zaum

Automne, encres sur papier
© 2022 Anne Zeun

LES ARTS DESSINÉS

Faites le plein de ***belles images !***

L'affiche « Double Cameo » de LAURENT DURIEUX !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus® blanc de 350 gr.

Version "Regular" (250 ex.)
65 € (port 10 €)

324 DESSINS
FRANÇOIS AVRIL
ÉDITIONS **HUBERTY & BREYNE - LES ARTS DESSINÉS**
408 pages couleurs
24 x 18 cm, papier Lessebo Natural 150 gr.
40 € (+ frais de port 8 €)

BON DE COMMANDE

☐ **Oui, je commande *324 DESSINS***
(40€ + Frais de port par exemplaire 8€ France / 10€ Europe / 10€ Monde)
Pour un total de : _____€

☐ **Oui, je commande l'affiche LAURENT DURIEUX**
(65€ + Frais de port par exemplaire : 10€ France / 15€ Europe / 20€ Monde)
Pour un total de : _____€

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**
Tarifs valables jusqu'au 30 juin 2022
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation: **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE RHIN DANUBE

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Illustration extraite de ***Voilà la pluie***
© Pierloot & Dek / Motus

MARIA **DEK**
© Photo Gdynia Centrum Kultury

PARTIR **À L'AVENTURE AVEC**

MARIA DEK

«*Pour Julek, mon petit aventurier*», peut-on lire en dédicace du livre *Où finit le monde ?*, illustré par **Maria Dek** et écrit par Davide Cali, sorti en 2020. La nature est au centre des ouvrages jeunesse de l'illustratrice polonaise, qui invite ses petits lecteurs à explorer leur environnement pour y vivre de petites ou grandes aventures. Celle qui a illustré plus récemment le livre ***Voilà la pluie***, sorti à l'automne 2021 (écrit par Mathieu Pierloot), venait d'accueillir son deuxième enfant lorsqu'elle a conversé avec nous depuis sa maison située au milieu de la forêt, non loin de la frontière biélorusse.

Par **Isabelle Delorme**

Un parcours européen

On ne peut pas tout à fait dire que Maria Dek soit née avec des pinceaux dans les doigts, et elle ne s'en cache pas. «*Ce n'était pas du tout mon rêve de dessiner ou peindre. Je n'aimais même pas cela lorsque j'étais enfant !*» avoue la trentenaire qui a eu l'idée («*venue un peu de nulle part*») d'explorer l'illustration alors qu'elle suivait des études de journalisme à Varsovie. «*Je suis partie étudier un an à la University of the Arts London. J'ai compris là-bas que je voulais vraiment travailler dans le domaine de l'illustration. Je suis alors rentrée en Pologne pour étudier trois ans à l'Académie des beaux-arts*», raconte-t-elle. Son diplôme en poche, Maria Dek illustre son premier livre en Pologne. Mais c'est son premier voyage à la Foire du livre de jeunesse de Bologne qui va s'avérer décisif dans son parcours. «*Cela a changé ma carrière !*» lance celle qui y a rencontré ses premiers éditeurs français (Marcel & Joachim et Hélium) et son agent. «*J'ai pu par ailleurs y admirer des travaux incroyables ; c'était très inspirant !*» ajoute-t-elle. Dans ses cartons à dessin, l'illustratrice avait emporté les premières feuilles de deux ouvrages, qui seront ses premiers livres publiés en France. Depuis, c'est presque toujours au marché hexagonal que l'illustratrice polonaise réserve ses premières sorties.

En forêt (2015)
© Maria Dek / Marcel & Joachim

Éveiller les sens

En 2015, Maria Dek publie chez Marcel & Joachim son premier livre en tant qu'autrice et illustratrice, *En forêt*. Un ouvrage fondateur dans son parcours. Nous y suivons les petites aventures toutes simples d'un garçon émerveillé qui récolte quelques trésors au fil de ses découvertes. Page après page, les petits lecteurs s'éveillent à la richesse d'une nature que Maria Dek côtoie de près depuis toujours. « *J'ai eu la chance de vivre près de la forêt dans mon enfance*, raconte-t-elle. *Je pouvais marcher, courir, grimper aux arbres et je sais combien cela a été important pour moi !* » Pour la jeune femme, qui s'est inventé de multiples aventures enfantines dans ce terrain de jeu naturel, grandir loin de la verdure est impensable. « *J'ai lu des articles évoquant le problème des enfants qui ne passent pas assez de temps dans la nature. C'était pour moi un immense choc. C'est une chose tellement basique et essentielle d'être dehors !* » estime-t-elle.

Compter joyeusement

L'année suivante, Maria Dek sort un deuxième livre, chez Hélium cette fois. Dans *Quand je serai grand*, les petits lecteurs apprennent à compter jusqu'à vingt-cinq avec une girafe en laisse, des chaussures à boucles en forme de cœur, dix-huit araignées ou encore vingt-deux plumes aux couleurs d'automne. « *Dans ces deux premiers livres, que j'avais déjà en tête en allant à Bologne, je voulais transmettre en tant qu'autrice et illustratrice toutes mes expériences de l'enfance, comme des petits paquets de joie et de bonheur* », raconte celle qui s'est efforcée de retrouver son imagination d'enfant. « *Dans* Quand je serai grand, *j'ai voulu m'amuser avec beaucoup de légèreté, mais aussi montrer qu'il n'y a pas de limite à nos rêves* », explique la dessinatrice, ravie que les deux versions sorties en Pologne pour les filles et les garçons (pour des raisons grammaticales en polonais) soient strictement identiques. « *Il n'y a pas de genre dans nos grands rêves* », se réjouit-elle.

Illustration pour la couverture de ***Où finit le monde ?*** (2020)
© Cali & Dek / Hélium

Collaborations à quatre mains

En 2017, Maria Dek illustre *La souris qui voulait faire une omelette*, un autre livre chez Hélium avec l'auteur italien Davide Cali. Elle sera suivie en 2020 d'un second livre à quatre mains, *Où finit le monde ?* La rencontre du duo, bien qu'organisée par l'agent de la dessinatrice, s'est mise en place très naturellement. « *Davide Cali m'a offert des cadres très agréables avec ces histoires simples qui me permettent toutes les fantaisies dans l'illustration* », confie-t-elle. Dans le premier livre, l'histoire de la préparation d'un gâteau permet d'aborder la question du partage avec l'enfant. « *J'ai adoré cette histoire parce qu'apprendre à partager n'est pas facile du tout pour un enfant. Maintenant que je suis maman, je peux*

Quand je serai grand (2016)
© Maria Dek / Hélium

le constater !» s'exclame Maria Dek. Cette leçon de vie prend place dans le contexte de tous les jours. «*Nous faisons des choses à plusieurs et c'est important de comprendre qu'ensemble tout est plus facile. Il faut toujours se rappeler que la contribution n'est pas seulement matérielle, mais qu'elle inclut aussi le temps, l'énergie et les idées des uns et des autres*», souligne la dessinatrice qui a également évoqué le partage, mais aussi l'amitié et le pardon dans son livre *Mais où a filé Malo la musaraigne ?*, paru en 2018. Pour illustrer le livre *Où finit le monde ?*, la dessinatrice s'est inspirée d'un voyage en Asie. «*Lorsque j'ai reçu le texte de Davide Cali, je travaillais sur un autre projet. Mais pendant mon voyage, je me suis imprégnée comme une éponge de toutes ces images et j'ai voulu les utiliser dès mon retour en Pologne*», se souvient-elle. Dans ce décor inspiré du voyage, la quête des trois protagonistes met en relief des valeurs élémentaires. «*C'est important de partager du temps avec ses amis. Le livre montre aussi que de petites choses simples peuvent nous entraîner vers des histoires incroyables*», dit celle qui admire le talent des enfants pour inventer des aventures dans un bout de jardin.

Extrait de
Voilà la pluie (2021)
© Pierloot & Dek / Motus

MARIA DEK
BIBLIOGRAPHIE

En forêt,
Marcel & Joachim, 2015

Quand je serai grand,
Hélium, 2016

La souris qui voulait faire une omelette (texte Davide Cali),
Hélium, 2017

Mais où a filé Malo la musaraigne ?, Hélium, 2018

Où finit le monde ?
(texte Davide Cali),
Hélium, 2020

Voilà la pluie
(texte Mathieu Pierloot),
Motus, 2021

Sous les gouttes

Dans son dernier livre, *Voilà la pluie*, la dessinatrice a changé d'horizons en collaborant avec l'auteur belge Mathieu Pierloot et la maison d'édition Motus. Encore une occasion pour elle de célébrer la nature en peignant notamment de magnifiques ciels. Cette histoire d'une petite fille qui vagabonde sous la pluie invite les lecteurs à prendre le temps d'observer les merveilles qui nous entourent. « *C'était un processus naturel pour moi car ce texte poétique me rappelait mon enfance* », raconte Maria Dek, qui a ajouté des touches personnelles pour l'illustrer. « *J'ai voulu apporter de la légèreté, avec une dose d'espièglerie dans le personnage de cette petite fille, comme lorsqu'elle sort par la fenêtre ou qu'elle fait le cochon pendu dans un arbre, ce qui n'était pas dans le texte* », explique la dessinatrice qui vient également de publier la suite de *Quand je serai grand* aux États-Unis et en Chine. Dans ce livre conçu pour compter de neuf à cent, elle a tenu à évoquer la question de la sauvegarde de la planète. « *Ce n'est pas un livre d'éducation, mais il y a quelques passages qui, je l'espère, ouvriront les yeux des enfants sur le changement climatique* », explique-t-elle. L'ouvrage est entre les mains d'éditeurs français sans qu'une date de sortie ne soit arrêtée pour l'instant.

Du mini-croquis au livre

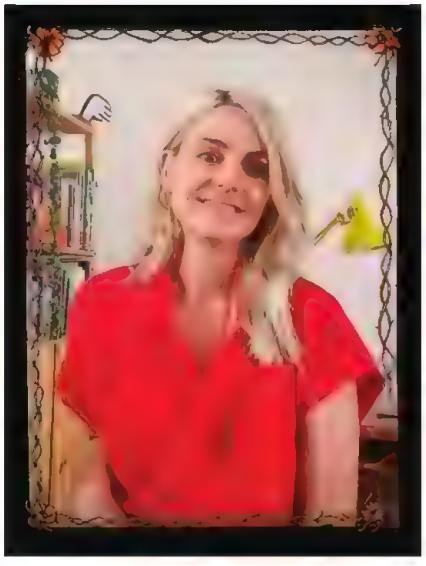
Lorsqu'elle tient une idée (qui « *émerge toujours de nulle part* »), Maria Dek commence par dessiner de tout petits croquis de la taille d'une boîte d'allumettes. Elle dessine les personnages séparément pour apprendre à les connaître. « *Il m'est arrivé une fois de dessiner un personnage que je n'aimais pas pour un éditeur polonais et c'était extrêmement difficile pour moi. J'ai besoin d'apprivoiser et d'aimer mes personnages* », raconte-t-elle. Ensuite, la dessinatrice intègre ses personnages dans de rapides croquis un peu plus grands, mais peu détaillés, qu'elle montre à son éditeur et à son agent. « *Puis je prépare des croquis de couleur si je sens que j'en ai besoin, mais parfois j'ai des idées très fortes en tête qui me permettent de peindre directement* », explique celle qui travaillait jusqu'à présent à l'aquarelle avant de s'intéresser à la gouache sur de petits projets hors édition (puzzles, illustrations, posters). « *Le changement n'est pas énorme, mais je me sens plus forte avec la gouache* », constate-t-elle. Lorsque vient le moment d'envoyer son travail finalisé à l'éditeur, Maria Dek scanne ses dessins en essayant de changer un minimum de choses sur l'ordinateur. « *Je souhaite que ces illustrations*

Extrait de ***Voilà la pluie*** (2021)
© Pierloot & Dek / Motus

soient aussi vivantes que possible et qu'elles soient presque identiques à l'illustration originale», souligne la dessinatrice, qui puise son inspiration dans les œuvres de peintres naïfs, comme l'artiste américaine Grandma Moses. «*Pour la composition, je m'imprègne également des œuvres de Kandinsky ou de la peintre polonaise Olga Boznańska. Et si je me perds dans les couleurs, Picasso est toujours une immense inspiration*», glisse-t-elle.

Une touche naïve

Les dessins colorés de Maria Dek mélangent le réalisme et la fantaisie, nous rappelant notre enfance. «*J'aime beaucoup que l'on me dise cela !* lance la dessinatrice. *Je crois que cette simplicité me permet de toucher l'âme des lecteurs de manière plus forte. Je souhaite que mes illustrations soient comme une boîte de chocolats : quand vous y goûtez, des souvenirs et des images reviennent.*» Maria Dek se concentre sur les émotions et les sentiments, ce qui amène ensuite à la réflexion. «*Ce style simple et naïf est la meilleure façon que j'ai trouvée de peindre, et je crois que je ne pourrais pas le faire d'une autre manière. Mon enfant intérieur essaie de dire quelque chose aux autres enfants*», analyse la dessinatrice qui vit au milieu de la forêt, dans un contexte devenu bien difficile à quelques kilomètres de la frontière entre la Pologne et la Biélorussie. «*Je vis au milieu de la guerre. Mon village ressemble à un camp militaire*», confie Maria Dek à l'autre bout du fil. Une situation bouleversante qui influencera certainement ses prochains ouvrages. «*La plupart de mes travaux portent sur la nature*», dit-elle, convaincue que sa mission est d'inviter les enfants à la découvrir et l'apprécier. «*Je souhaite que lorsqu'ils posent mes livres, ils aillent se promener !* lance-t-elle. *Mais aujourd'hui, j'aimerais dire que nous devons être plus humains les uns envers les autres et nous aimer.*» L'illustratrice a d'ailleurs commencé à travailler pendant sa grossesse sur deux nouveaux livres écrits par deux autrices différentes, dont l'un abordera les lecteurs sous un angle un peu différent. «*Je crois qu'il touchera à quelque chose de plus profond. C'est une forme d'invitation à être bons et honnêtes et tout ira bien*», annonce la très talentueuse dessinatrice. ■



ELIZABETH **PICH**
© Photo DR

Dans un bistrot parisien, à l'heure du petit déjeuner, **Elizabeth Pich** boit tranquillement son café. Cette Américaine installée en Allemagne fait en ce mois de novembre la tournée des popotes afin de défendre ***Fungirl***, son premier livre en solo, publié en France par Les Requins marteaux. C'est grinçant, débridé, complètement barré. Après m'être commandé un thé, je branche l'enregistreur...

Par **Ronan Lancelot**

ELIZABETH PICH

SANS **FILTRE !**

FUNGIRL
PAR **ELIZABETH PICH**
Éditions LES REQUINS MARTEAUX
Livre broché, 156 pages couleurs
disponible

Elizabeth, d'où êtes-vous originaire ?
J'ai grandi aux États-Unis dans beaucoup d'endroits différents. À l'âge de quatorze ans, j'arrive en Allemagne en famille. Si ma mère repart au bout d'un an, j'y reste car je ressens le besoin d'arrêter de bouger tout le temps et de m'installer dans un environnement plus stable. Je voulais absolument terminer mon parcours scolaire et cette solution, aussi dure fût-elle, me semblait plus simple. La famille d'une amie m'a accueillie et m'a accompagnée dans mes études. Cette famille d'accueil avait obtenu une aide de l'État pour subvenir à mes besoins. J'ai gagné en autonomie rapidement et ai pu poursuivre mes études.

Que pensaient alors vos parents de ce choix ?
Rétrospectivement, je me dis que c'était la bonne décision, sinon j'aurais pu mal tourner et finir en prison. Les parents pensent toujours faire de leur mieux, mais ce n'est pas toujours le cas. Ma mère l'a assez mal pris mais je savais que j'avais besoin d'autre chose. Aujourd'hui, nous pouvons en rire ensemble, mais sur le coup c'était dur ! Bien qu'étant une adolescente particulièrement rebelle, je souhaitais avant toute chose avoir un cursus scolaire normal !

Fungirl, The Book
© Elizabeth Pich / Les Requins marteaux

Quand avez-vous commencé à lire des bandes dessinées ?
Je n'ai jamais lu de comics de super-héros. En revanche, je me suis nourrie de *Peanuts*, *Calvin & Hobbes* et *Garfield*. Dans les quotidiens américains du dimanche, il y avait au moins une pleine page et j'adorais ça. Je les attendais avec impatience et les collectionnais. Je me souviens de les avoir, enfant, très souvent recopiés. Je me sens vieille quand j'en parle aujourd'hui car les *strips* ont presque disparu de la presse. Entre-temps, tout est devenu numérique. À l'époque, il était possible de gagner sa vie en travaillant pour les journaux. Je travaille depuis un moment sur une série de *strips* reprise dans quatre ou cinq journaux, mais cela ne rapporte presque rien.

Quelles sont vos autres lectures marquantes ?
Aux États-Unis, je me souviens d'avoir lu *Maus* d'Art Spiegelman à l'école. Ce livre était dans le cursus de lecture scolaire dans les États les plus libéraux. Il m'avait marqué parce que la controverse autour du livre était ridicule. Évidemment que l'on pouvait représenter les juifs, les soldats allemands ou encore les Français comme des animaux anthropomorphes et pour autant aborder un sujet grave... À mon arrivée en Allemagne, j'ai découvert *Persepolis* de Satrapi, et surtout *Lucille* de Debeurme, auquel je pouvais m'identifier adolescente...

Comment êtes-vous passée de la lecture à la création ?
Comme tous les auteurs, j'ai toujours aimé dessiner et je dessinais tout le temps à l'école. Cela rendait mes professeurs dingues, surtout quand je réalisais leur caricature. Quand je pensais à un futur métier, je m'imaginais dans un bureau. À la fin de mes études secondaires, ma professeure d'art m'a suggéré de poursuivre mes études dans ce domaine. Pour moi, c'est comme si quelqu'un m'avait dit que je pouvais sauter d'une falaise et que je m'envolerais. Je n'avais jamais envisagé cela. Elle m'a aidée à remplir des dossiers de candidature en mettant en avant la bande dessinée et l'illustration.
De nombreuses écoles ont décliné car elles ne voyaient pas cela d'un très bon œil, spécialement en Suisse par exemple où elles étaient toutes spécialisées en typographie.
Les Beaux-Arts de Sarrebruck m'ont finalement acceptée. Il n'y avait que trois à quatre cents étudiants, les professeurs étaient sympas, loin de l'arrogance de bien d'autres. J'ai passé deux semestres avant de me remettre complètement en question. Officiellement, j'étais inscrite en communication visuelle et j'ai réalisé que je détestais la publicité. Il était hors de question que je passe mon temps, par exemple, à bosser pour de la crème pour les pieds !

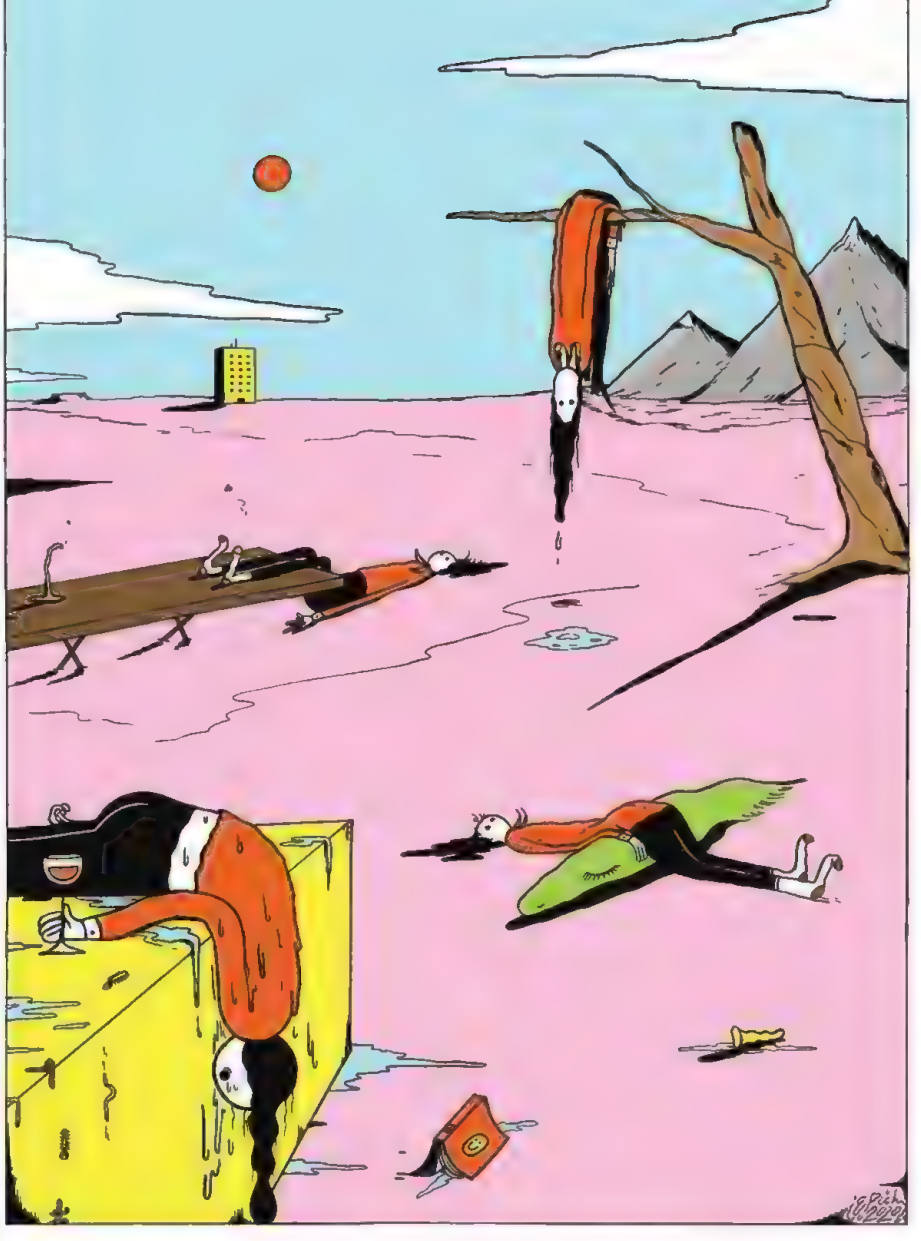
Résultat ?
J'ai tout laissé tomber pour me tourner vers l'informatique. J'ai adoré faire ce choix, ne serait-ce que parce qu'il me permettait de me servir d'une partie de mon cerveau jamais utilisée auparavant. Mon professeur de maths dans le secondaire m'avait toujours dit que j'étais une cause perdue et, pourtant, j'ai obtenu mon diplôme à l'université de la Sarre.
J'ai ensuite travaillé de 2016 à 2018 comme développeuse au ZKM, le Centre d'art et de technologie des médias de Karlsruhe, un lieu de travail passionnant. J'ai alors collaboré par

Elle meurt pour mes péchés. Tout ce qu'elle fait dans le livre, cela me soigne. Si elle échoue en tout, **elle survit toujours, elle est indestructible. Je l'aime !**

© Elizabeth Peh / Les Requins marteaux

JE SUIS TRÈS VIRILE.
J'AIME BAISER AVEC PLEIN DE PARTENAIRES DIFFÉRENTS DU SEXE, SANS ÉMOTION.
BEAUCOUP DE PARTENAIRES.
SORTEZ S'IL VOUS PLAÎT.
DING DONG !

Deux planches extraites de *Fungirl*
© Elizabeth Peh / Les Requins marteaux



Quand Fungirl rend hommage à Dali
© Elizabeth Pich / Les Requins marteaux

© Elizabeth Pich / Les Requins marteaux

exemple avec un compositeur qui essayait de créer des nouveaux sons générés uniquement par ordinateur. Il avait besoin d'une personne qui puisse écrire des algorithmes pouvant tordre les sons. C'était très créatif ! Pendant cette période, je travaillais en même temps sur *War and Peas*, une série comique diffusée sur le web en collaboration avec Jonathan Kunz. Comme cela a commencé à rencontrer un franc succès, nous nous sommes dit que si nous y consacrions tout notre temps, nous pourrions peut-être arriver à en vivre. J'ai été engagée à mi-temps, et le reste du temps je travaillais sur *Fungirl*. J'avais déjà très envie de faire des livres. Durant toute mon adolescence, j'ai réalisé des bandes dessinées, puis fait de l'autoédition sans pour autant croire que je pourrais en faire un métier.

Comment résumeriez-vous *Fungirl* ?
C'est mon Jésus personnel. Elle meurt pour mes péchés. Tout ce qu'elle fait dans le livre, cela me soigne. Si elle échoue en tout, elle survit toujours, elle est indestructible. Je l'aime ! Les quelques librairies dans lesquelles je l'ai déposée ont réagi positivement à la première version de *Fungirl*, autoéditée, qui faisait seize pages. J'ai même été invitée à Hambourg à en faire une lecture et c'était très agréable. Depuis, ils m'invitent à chaque sortie de livre ! La scène bande dessinée reste pour autant toute petite en Allemagne. Après les deux fanzines, mon complice de *War and Peas*, Jonathan, m'a suggéré d'en faire un vrai livre, parce qu'il la trouvait particulièrement vivante. Je le remercie encore.

Comment le personnage est-il né ?
Si elle est apparue dans ma tête du jour au lendemain, il a fallu qu'on apprenne à se connaître. J'ai écrit une première histoire courte, puis une seconde où elle renverse la voiture de golf d'un vieux riche blanc, puis elle va à l'hôpital après s'être cassé le poignet. Résultat, elle ne peut pas se masturber et ça l'énerve. Comme elle s'ennuie, elle se rend dans un parc pour jeter de la merde de chien sur les gens...

Drôle d'idée !
Pendant mon adolescence, je dois avouer avoir eu des comportements un peu étranges qui n'étaient pas si éloignés. Au parc, avec une amie, Sabrina, dont j'étais fan, nous remplissions des sacs de neige, nous planquions derrière des bancs et jetions les sacs sur les gens en hurlant que c'était de la merde de chien pour les faire paniquer. Puis nous nous enfuyions en hurlant. Voilà le genre de choses que je voulais mettre dans l'album.

Cet album est-il amené à être le premier d'une longue série ?
Ce personnage me fait un peu peur ! Je ne sais vraiment pas quels sont ses plans. Mais je lui suis aussi très reconnaissante car ses histoires s'écrivent un peu toutes seules. Je la place dans une situation de départ et c'est parti. Évidemment, c'est un mélange de ce que j'ai pu vivre moi-même et de quelque

Fungirl, The Book
© Elizabeth Pich / Les Requins marteaux

chose qui m'est totalement étranger. Parfois, j'aimerais plus lui ressembler, et parfois j'aimerais que cela soit moins le cas. Elle pose quelques problèmes, parce qu'elle est sans filtre ! Un lecteur très assidu a réalisé une analyse freudienne vraiment intéressante de cet album en partant du principe que Fungirl est le « moi », Peter est le « surmoi », Becky est entre les deux... Peter tente par tous les moyens de s'en tenir aux règles, de faire plaisir, tandis que Fungirl n'en a aucune. Elle ne se préoccupe que d'elle, quoi qu'en pensent les gens autour. Ce que j'adore, ce sont justement ces points de bascule et jouer avec, entre ceux qui respectent les règles et ceux qui basculent. Fungirl est une tornade qui bouscule tout. Dans ce premier livre, je n'ai pas pu tout mettre évidemment, alors je continue. Je suis dans la phase d'écriture d'une histoire de quatorze pages intitulée *Vulva Vicking* dans laquelle je mets plein d'idées. Continuer, c'est ma thérapie. J'accumule en tout cas assez de matière pour un deuxième livre. Ce qui me motive aussi, c'est l'intérêt que les éditeurs et les lecteurs peuvent y trouver. Contrairement à mon personnage principal, les retours me sont très importants.

Une planche extraite de *Fungirl*
© Elizabeth Pich / Les Requins marteaux

Techniquement, comment travaillez-vous ?
Je travaille sur du A2, format sur lequel je me sens très à l'aise. Je crayonne très légèrement au bleu et j'attaque rapidement à l'encre pour garder l'énergie et la spontanéité du trait. J'ai besoin de me surprendre à l'encrage pour ne pas m'ennuyer. J'utilise un feutre Pentel qui me convient parfaitement. Quand je l'ai essayé dans le magasin, j'ai tout de suite compris que c'était mieux que le sexe. J'ai même écrit une histoire là-dessus, ce qui a beaucoup fâché ma copine. Sérieusement, je pense que si vous ne dessinez pas, vous ne pouvez pas vous rendre compte de l'extase qui peut vous traverser quand vous trouvez ce type d'objet. Si Pentel veut me sponsoriser, je suis prête à

redire tout cela devant une caméra ! *(Rires.)* Pas certain que ce soit le genre de publicité qu'ils souhaitent, mais sait-on jamais. Je les achète par paquets de trente. Quand il ne m'en reste plus que trois, je commence à devenir nerveuse et je repasse de gigantesques commandes. J'ai toujours peur qu'ils arrêtent de le produire. Ce serait l'une des décisions les plus méchantes qui existent. Pour en revenir au processus de création, une fois la page encrée, je la scanne et je mets en couleurs sur une large tablette numérique tout en écoutant des livres audio, pas des romans mais des livres pratiques. Celui que j'écoute en ce moment parle d'entreprises innovantes et de la manière dont elles réussissent.

J'utilise un feutre Pentel qui me convient parfaitement. Quand je l'ai essayé dans le magasin, **j'ai tout de suite compris que c'était mieux que le sexe.**

J'écoute aussi les cours de microéconomie de Harvard, tout est en ligne ! Je ne comprends pas tout, mais quand même... J'ai besoin de penser à des choses radicalement différentes de ce que je suis en train de faire.

Qu'est-ce qui vous fait peur aujourd'hui ?

Certainement pas les films ou les romans. En revanche, les actualités m'effraient souvent. On pourrait croire que je ressemble à Fungirl, mais ce n'est pas du tout le cas. Par exemple, c'est un personnage très libéré sexuellement alors que ce n'est pas du tout mon cas. Ma copine se moque régulièrement de moi à ce sujet parce que je lis parfois des mangas *hentai* et je trouve cela choquant alors qu'elle, pas du tout. Après tout, ce ne sont que des dessins...

STÉPHANE **LONGEARD**
© Photo DR

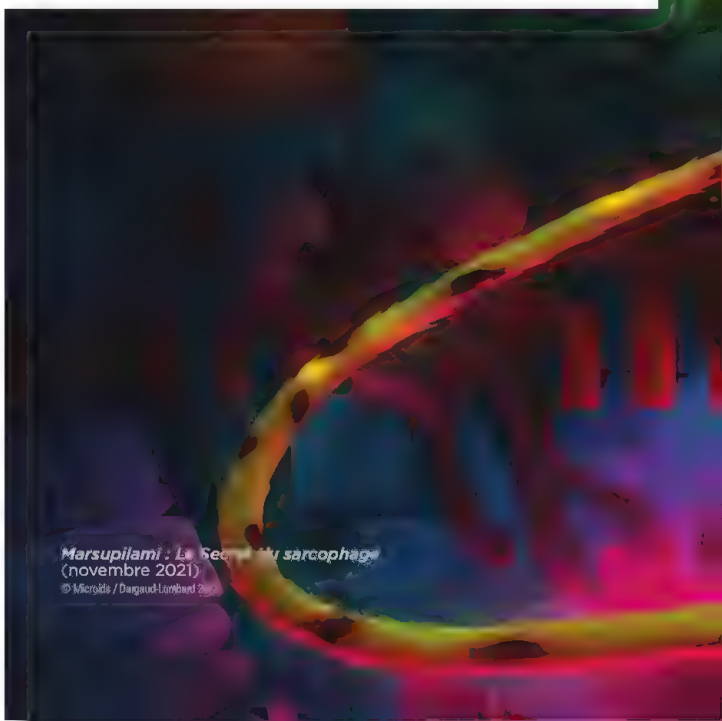
Pionnier de l'édition de logiciels et de jeux vidéo créé en 1985 dans le sillage d'Infogrames, **Microids** a connu plusieurs mutations jusqu'à son rachat par Anuman Interactive. Désormais filiale de Média Participations (groupe d'édition possédant notamment Dargaud, Dupuis et Le Lombard), l'éditeur de jeux vidéo s'est aujourd'hui spécialisé dans l'adaptation de bandes dessinées, qui constitue la part du lion de son planning. Fin 2021 ont ainsi paru en quelques semaines des adaptations réussies du *Marsupilami*, d'*Astérix* et des *Schtroumpfs* (une série qui fut la première BD adaptée en jeu vidéo en 1982), tandis que Microids annonçait un nouveau jeu autour de *Tintin*. Un véritable événement puisque le dernier titre consacré au héros de Hergé – si l'on oublie l'adaptation de Peter Jackson – date de 1997. **Stéphane Longeard**, directeur général de Microids, a accepté de faire le point avec nous sur les actualités du studio, et de discuter de la meilleure façon de réussir une adaptation de BD en jeu vidéo.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

MICROIDS

COMMENT **ADAPTER** UNE BD EN JEU VIDÉO ?

Microids existe depuis 1985. Pouvez-vous nous raconter l'histoire du studio ?
Historiquement, Microids est le deuxième éditeur français de jeux vidéo encore en activité. Elliot Grassiano, le fondateur de Microids, était au départ un petit développeur travaillant sur des logiciels dans son garage. Pour ma part, je suis le fondateur d'Anuman Interactive. J'ai racheté la société Microids et toutes les propriétés intellectuelles qu'elle avait créées en 2010. Anuman a été renommée Microids pour bénéficier de sa notoriété internationale dans le secteur du jeu vidéo, où Anuman n'avait jamais percé.



Marsupilami : La Secte du sarcophage (novembre 2021)
© Microids / Dargaud-Lombard

Quelle était l'activité d'Anuman Interactive ?
Anuman était un éditeur de logiciels de vie pratique créés par des tiers, sur disquettes et CD-ROM. Du genre « Fais ton CV, ta lettre de motivation », des choses qu'on trouve aujourd'hui sur Internet. Nous éditions un peu de jeux vidéo, notamment pour la Nintendo DS. J'ai vendu la société au groupe Média Participations en janvier 2009, une période où la DS a été très piratée, car ces jeux représentaient chez nous plus de 60 % du chiffre d'affaires. Après un effondrement du business pendant quelques années, nous avons vécu un retournement en 2013. La stratégie a alors été d'arrêter les produits développés par des tiers pour évoluer vers le financement de production de jeux vidéo sur consoles autour de propriétés intellectuelles internes ou externes au groupe. À partir de 2016 sont arrivées les premières sorties : *Agatha Christie*, *Syberia 3*, etc. L'accélération s'est produite vers 2018 : nous sommes passés de trois titres en 2016 à plus de vingt nouveautés par an aujourd'hui. Cela a pris du temps de convaincre les studios de travailler avec nous, ainsi que les ayants droit extérieurs au groupe comme les éditions Albert-René chez Hachette pour *Astérix*. La plus longue négociation a été pour *Tintin*. Nous pouvons revendiquer un line up très franco-belge puisque nous avons aujourd'hui signé les trois plus grosses licences mondiales de bande dessinée : *Les Schtroumpfs*, *Astérix* et *Tintin* ! Nous en développons d'autres comme *Blacksad* et *Le Marsupilami*. Je précise enfin que 85 à 90 % des productions sont localisées en France ou en Belgique, la principale exception étant les Espagnols de Pendulo.

Beaucoup de gens dans le monde ont découvert *Les Schtroumpfs* avec les derniers films **sans même savoir que ce sont au départ des personnages de bande dessinée.**

Comment travaillez-vous vos plannings de sortie et vos priorités ? Être une filiale de Média Participations vous a-t-il aidé à développer les adaptations de BD, bien que vous ne piochiez pas que dans les licences du groupe ?

Il faut d'abord réfléchir à la taille du marché : nous ne pouvons pas développer un jeu vidéo pour un seul pays. Produire une bande dessinée coûte entre 50 000 et 100 000 euros. Faire un jeu vidéo coûte entre un zéro de plus et un facteur devant. Donc nous sommes obligés de chercher une notoriété qui dépasse la France. C'est le cas pour *Tintin*, *Les Schtroumpfs*, *Astérix* qui touche fortement l'Allemagne, ou *Goldorak* qui est très populaire en Italie. S'il n'y a pas de notoriété internationale ou si celle-ci est trop ancienne comme pour *Le Marsupilami*, il faut un *gameplay* en phase avec l'appétence du marché. Si on fait un jeu de plate-forme proche de *Donkey Kong* comme *Marsupilami : Le Secret du sarcophage* et que le *gameplay* marche très bien, la licence devient secondaire à l'étranger. En tant que Français ça paraît fou, mais le personnage est beaucoup moins connu dans beaucoup de pays où les séries d'animation avec le Marsupilami ont eu du succès il y a plus de trente ans. En ce moment, le succès international du jeu *Marsupilami*, qui est réel, est complètement lié au *gameplay*. Pour *Astérix et Obélix : Baffez-les tous !*, on joue sur la nostalgie du jeu Konami sur bornes d'arcade. Cela y ressemble mais ce n'est pas le même jeu. Nous savons que les *beat them all* cartonnent en ce moment, par exemple avec *Streets of Rage 4*. Nous avons opté pour une direction artistique à l'ancienne, ce qui fait rêver tout le monde. En cochant ces cases-là, nous savons que le jeu devrait connaître le succès en France et en Allemagne grâce à la licence, mais nous nous donnons aussi des chances pour les autres pays où Astérix est moins connu à travers le *gameplay* du titre.

Astérix & Obélix : Baffez-les tous !
(décembre 2021)
© Microids / Les Éditions Albert René / Goscinny-Uderzo 2022

Les Schtroumpfs : Mission Malfeuille
(octobre 2021)
© Microids / Peyo - I.M.P.S. (Brussels) 2022

Les Schtroumpfs et *Astérix & Obélix*, captures d'écran

© Microids / Peyo - I.M.P.S. (Bruxelles) 2022

© Microids / Les Éditions Albert René / Goscinny-Uderzo 2022

Nous avons compté vingt-huit jeux vidéo adaptés d'*Astérix* et quinze des *Schtroumpfs* depuis les années 1980. Aucune autre licence n'est aussi populaire, hormis au Japon avec *Dragon Ball* et *Naruto*. Qu'est-ce qui explique selon vous ce succès pour ces héros si français ?
Il y a eu une période de vache maigre pour ces licences. Moins pour *Les Schtroumpfs* grâce au succès des films de Sony, mais pour *Astérix* il n'y a longtemps pas eu de jeux car il n'y avait pas de bonne plate-forme pour les accueillir. Même avec de fortes licences, les parents et les enfants ne jouent pas ensemble sur PC et consoles de salon : ce n'est pas adapté aux familles. Seule la Switch a permis cette transformation : la console représente pour nos jeux 80 % des ventes. Ils sortent sur les autres plate-formes, mais pour un résultat marginal.

Qu'est-ce qui définit une bonne adaptation de BD en jeu vidéo ?
Il faut d'abord trouver le *gameplay* qui va parler au plus grand nombre. Nous n'aurions pas fait *Blacksad* sans le studio Pendulo, et la négociation avec eux a duré cinq ans. Ils ont fini par accepter le projet alors qu'ils préféraient jusque-là travailler sur leurs propres idées. Adapter un univers qui n'était pas le leur était compliqué pour eux, qui sont des créatifs. Pour les univers «adultes», il ne faut pas se tromper car il y a beaucoup de concurrence. Et pour les enfants il faut un *gameplay* qui leur parle. Depuis trente ans pour eux, les références sont à trouver chez Nintendo. Nous sommes donc très contents quand on compare un de nos jeux à *Mario* ou à *Luigi*, comme c'est le cas pour *Les Schtroumpfs*.

Comment passer d'une mécanique de gags pour des BD comme *Titeuf*, ou plus récemment *Les Sisters*, à une véritable expérience de jeu ?
Le raisonnement diffère en fonction des budgets et de la cible qu'on veut toucher. *Les Schtroumpfs* ont un potentiel mondial, donc il faut un produit orienté aventure, avec un gros budget. Pour *Les Sisters*, c'est un pari : la série fait de très grosses ventes en France et en Belgique mais est peu connue à l'international, même s'il existe deux séries télévisées. Dans ce cas précis, la recette magique est le *party game*. On a utilisé l'expérience de *Titeuf* – un projet d'Atari qu'on a entièrement repris – qui était une réussite. *Les Sisters* : *Show devant !* profite de cette expérience acquise sur *Titeuf*, avec 120 000 ventes, dont seulement la moitié faite en France.

Vaut-il mieux adapter des albums existants comme sur votre prochain jeu *Tintin* ou partir d'histoires originales, le choix que vous avez opéré par exemple sur *Blacksad* ?
Chaque licence à ses contraintes. Pour *Astérix* et *Les Schtroumpfs*, nous pouvons créer une histoire à condition qu'elle fasse référence aux personnages des albums. Avec *Blacksad*, le but n'était pas de refaire la bande dessinée : cela n'avait aucun intérêt. Il fallait se mettre d'accord avec les auteurs pour qu'ils acceptent la direction artistique et une nouvelle histoire. Pour *Marsupilami*, nous avons développé une histoire complètement originale en nous écartant de la série télévisée. Certains joueurs découvrent les personnages avec notre jeu, comme pour *Les Schtroumpfs*, car les générations des années 2000 et 2010 connaissent assez peu les BD. Beaucoup de gens dans le monde ont découvert *Les Schtroumpfs* avec les derniers films sans même savoir que ce sont au départ des personnages de bande dessinée.

Blacksad : Under the Skin (*Key Art*)
© Guarnido-Diaz Canales / Dargaud 2022 / Pendulo Studios / YS Interactive

Les Sisters : Show devant ! (juillet 2021)
© M croids / Bamboo Éditions 2022

Les Sisters : modélisation du visage de Marine
© M croids / Bamboo Éditions 2022

Les Tuniques bleues : Nord & Sud (*Key Art*)
© M croids / Cauvin & Lambil - Dupuis 2022

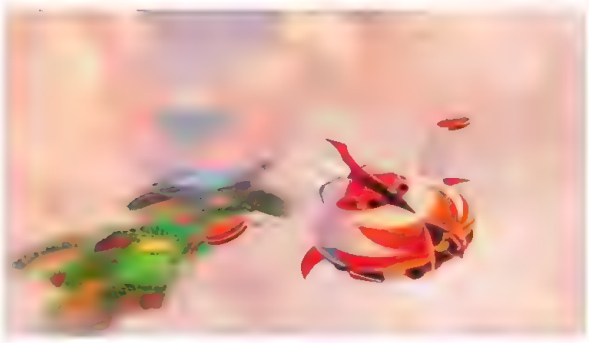
***Nord et Sud*, adapté des *Tuniques bleues*, est un classique de l'âge d'or du jeu vidéo français. Pourquoi en avoir fait un *remake* en 2020 ?**

Nous avions déjà fait un *remake* sur mobile en 2010. Nous voulions travailler sur une suite, qui n'est pas sortie. Quand nous nous sommes remis à faire des jeux pour consoles, je rêvais de le refaire, tout bêtement. C'était risqué mais le jeu a marché et c'était une bonne opportunité pour se faire la main.

En l'occurrence, la notoriété du jeu original a aidé plus que celle de la BD, un peu oubliée. Le lecteur des *Tuniques bleues* a aujourd'hui soixante-dix ans ! C'est le gros problème de la BD : tenir sur la durée et passer les générations. On voit l'inverse sur *Goldorak*, qui est transgénérationnel. Il faut trouver des licences qui passent les générations. Un western sur la guerre de Sécession aujourd'hui, c'est compliqué à lancer !

Des licences BD d'aujourd'hui deviendront peut-être des licences de jeu vidéo demain quand personne ne saura plus que c'est une adaptation. Par exemple, pour *Blacksad*, 80 % de notre chiffre d'affaires a été fait aux États-Unis où il y a très peu de lecteurs. On est les premiers à en être surpris. On ne sait pas à quel point la marque a pu jouer là-bas, mais c'est un indicateur que *Blacksad* peut devenir une licence de jeu vidéo à terme.

Premières images du jeu ***Goldorak***, à paraître en 2022
© Microids / Go Nagai - Dynamic Planning 2022



Votre planning est incroyable à partir de 2022 avec un jeu *Tintin*, quatre *Schtroumpfs*, trois *Astérix*... Pourquoi lancer plusieurs jeux simultanément sur une même série ?
On est le *Call of Duty* de la BD franco-belge ! Tous les deux ans, 1,8 million du nouvel album d'*Astérix* se vendent en France, et à peu près autant en Allemagne. À nous de réussir la même chose et d'amener de la fraîcheur sur ce titre pour ne pas répéter les expériences. Cette année, on a proposé un *beat them all* qui amène *Astérix* sous un angle différent, mais l'an prochain on fera complètement autre chose.
Pour *Les Schtroumpfs*, c'est pareil : cette année nous avons un jeu d'aventures, et quelque chose de vraiment différent, qui devrait vraiment surprendre. À nous de trouver de nouveaux angles.

Sur quels critères recrutez-vous les studios partenaires pour développer les jeux ?
Cela prend du temps ! Notre modèle est de toujours payer 100 % de la production, nous ne cherchons jamais de coproducteurs mais des partenaires avec qui nous comptons travailler sur du long terme. Uniquement des studios spécialistes d'un genre, car nous privilégions la spécialisation. Exemple Pendulo, un spécialiste du jeu d'aventures avec qui nous n'allons faire que cela.
Enfin, pour laisser du plaisir à nos partenaires, nous leur donnons une vraie liberté de création afin qu'ils puissent se lâcher.

Pourquoi lancer en 2021 une adaptation de *Goldorak* ?
Parce que je suis un énorme fan et qu'il y a un gros potentiel entre la France et l'Italie. C'est un pur hasard si le jeu arrive en même temps que la nouvelle bande dessinée (un succès public). Nous espérons déployer et enchaîner avec plusieurs jeux si ça marche. Je peux déjà dire qu'il y aura de la profondeur, une histoire et d'énormes combats de robots. Nous respectons complètement la licence.

Syberia 3 : The World Before *(Key Art)*
© Microids, Benoit Sokal 2022

Un dernier mot sur un grand artiste qui nous a quittés il y a peu : Benoît Sokal, auteur de BD et créateur de jeux vidéo, dont vous vous apprêtez à sortir le dernier épisode de *Syberia*.
Benoît Sokal aura presque réussi à finir le jeu qu'il voulait. Nous sortirons *Syberia : The World Before* quand il sera parfait. Nous y sommes presque.
Je pense que le public va comprendre à quel point Benoît s'était investi dans ce jeu. Je sais qu'il a pris des traitements pour aller jusqu'au bout alors qu'il se savait condamné par la maladie. Le jeu est excellent, nous y avons consacré de gros moyens. Benoît aurait été très, très fier de son dernier bébé !

Tous à Bruxelles

Pour tous ceux qui souhaitent tout savoir sur le musée du Louvre, mais qui n'ont pas le temps d'y aller car trop occupés à lire des BD, les éditions Futuropolis et le musée du Louvre ont conclu un partenariat afin d'organiser l'exposition *Bulles de Louvre* qui se tiendra jusqu'au 25 février au musée de la BD de Bruxelles. Depuis 2005, le Louvre ouvre ses portes aux artistes afin que ces derniers puissent laisser libre cours à leur imagination en se réappropriant les lieux. L'expo rassemble 150 œuvres et 20 auteurs dans un parcours immersif dans lequel le public découvre la manière dont le musée du Louvre attise l'imagination des artistes. **GV**

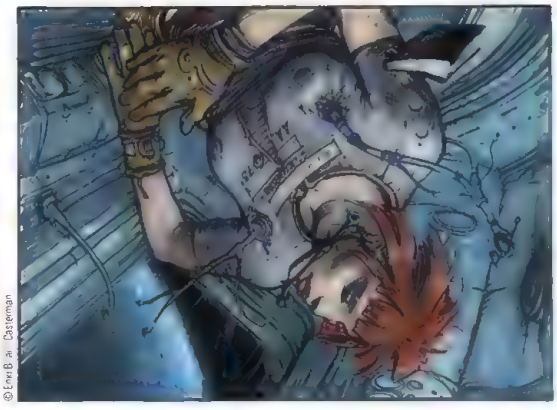
BULLES DE LOUVRE
Jusqu'au 11 septembre
Musée de la Bande dessinée – 20, rue des Sables – 1000 Bruxelles

Expo tout feu, tout flamme

Depuis l'arrivée du Dragon géant sur la plage de Calais, un véritable engouement pour les animaux fantastiques s'est déclaré en ville. Afin de satisfaire la curiosité des habitants, le musée des Beaux-Arts de Calais va accueillir l'exposition *Créatures, Bestiaire fantastique de la bande dessinée*. Parmi les BD qui vont appuyer la thématique proposée : *Siegfried* d'Alex Alice, *La Légende des nuées écarlates* de Saverio Tenuta, *Les Dominants* de Sylvain Runberg et Marcial Toledano ou *Enola et les animaux extraordinaires* de Joris Chamblain et Lucie Thibaudier. **GV**

CRÉATURES, BESTIAIRE FANTASTIQUE DE LA BANDE DESSINÉE
Du 9 avril au 6 novembre
Musée des Beaux-Arts – 25, rue Richelieu – 62100 Calais

CARTE BLANCHE À ENKI BILAL


© Enki Bilal - Casterman

En attendant la sortie du troisième tome de la BD *Bug* d'Enki Bilal prévue pour le 6 avril prochain, le musée de l'Homme a décidé de donner carte blanche au dessinateur pour une nouvelle exposition plus axée sur sa carrière qui vient compléter *Aux frontières de l'humain* qui se tient dans le même lieu depuis le 13 octobre. Dans cette nouvelle expo sobrement appelée *Enki Bilal*, le dessinateur propose une sélection d'œuvres, dont certaines inédites, composée de dessins, de peintures, d'extraits de films et d'écrits. Pour un prix d'entrée modique, la rédaction conseille de ne rater aucun des deux événements une fois sur place. **GV**

ENKI BILAL
Du 16 mars au 13 juin
Foyer Germaine-Tillion du musée de l'Homme – Palais de Chaillot – 17, place du Trocadéro – 75016 Paris

AUX FRONTIÈRES DE L'HUMAIN
Jusqu'au 30 mai
Musée de l'Homme – Palais de Chaillot – 17, place du Trocadéro – 75016 Paris

IN GAUDÍ WE TRUST

Antoni Gaudí (1852 – 1926) : projet pour l'église de la Colònia Güell
Photo © Museu Nacional d'Art de Catalunya / Marc Vidal

Organisée conjointement par les musées d'Orsay et de l'Orangerie, Paris et le Museu Nacional d'art de Catalunya, Barcelone, cette exposition est consacrée à l'architecte catalan Antoni Gaudí (1852-1926), l'homme qui a contribué à transformer radicalement l'aspect de Barcelone au moment où la ville a connu son essor industriel. Elle rassemble des œuvres variées allant de la photographie, du mobilier, des moulages aux dessins d'architecte, ainsi que des maquettes pour aider à comprendre la recherche du volume et de l'organisation spatiale chez Gaudí. **GV**

GAUDÍ
Du 12 avril au 17 juillet
Grand espace d'exposition au musée du musée d'Orsay, niveau 0 – 1, rue de la Légion-d'Honneur – 75007 Paris

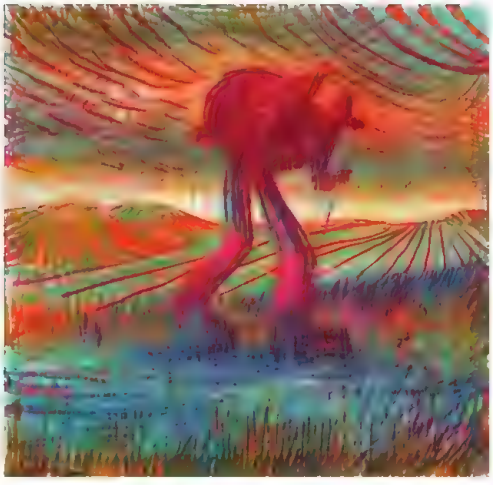
ONIRISME COMBATIF

Jean-Michel Folon (1934-2005) : ***Yellow*** (projet de couverture pour *The New Yorker*). Aquarelle et encre de Chine
© Fondation Folon / ADAGP Paris, 2022

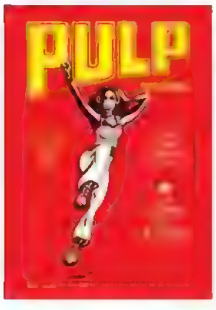
En partenariat avec la Fondation Folon, le musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration propose, dans le cadre des Rencontres de l'illustration, l'exposition *Folon. Un rêveur engagé*, du 18 mars au 3 juillet. À travers 150 œuvres prêtées par la fondation, les visiteurs vont pouvoir découvrir tous les univers graphiques à travers lesquels le dessinateur belge s'est exprimé. Témoin et acteur de son époque, Folon laisse derrière lui une création multiforme qui n'a pas pris une ride. **GV**

FOLON. UN RÊVEUR ENGAGÉ
Du 18 mars au 3 juillet
Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration – 2, avenue de la Marseillaise – 67000 Strasbourg

LA FERME VOUS DIT TOUT



© Lorenzo Mattotti



Pour sa neuvième édition *La Bande dessinée au croisement des arts*, le PULP Festival annonce du lourd au sein des murs de la Ferme du Buisson du 8 au 10 avril. Fanny Michaëlis, Catel & Bocquet, Lorenzo Mattotti et le Néerlandais Typex vont s'occuper des décors pendant que l'expo *Femzine* va décortiquer la presse underground et les fanzines féministes. Pour la musique dessinée, Dominique A, Stéphan Oliva et Philippe Dupuy se sont mis à trois pour transformer le *Little Nemo* de Winsor McCay et créer un conte musical coloré et fantastique. On y ajoute une affiche dessinée par Catel et tout le monde va se diriger vers la billetterie pour un week-end fermier bien mérité. **GV**

PULP FESTIVAL 2022, LA BANDE DESSINÉE AU CROISEMENT DES ARTS
Du 8 au 10 avril
Ferme du Buisson – allée de la Ferme – 77186 Noisiel

La nouvelle bande des Halles

Pour fêter dix ans de collaboration artistique entre le musée de la Halle Saint-Pierre et les trublions de *Hey!*, quoi de mieux qu'une nouvelle exposition-fleuve qui va se prolonger jusqu'à la fin de l'année ? Sous le haut-commissariat d'Anne Richard, ce sont pas moins de 113 artistes de vingt nationalités qui auront participé à l'événement en exposant 500 œuvres lors d'un événement dédié à l'art brut de brut sous toutes ses formes. Fans de Mark Powell, Diamantis Sotiropoulos, Morris Vogel ou Ryan Travis Christian, cet endroit vous appartient. **GV**

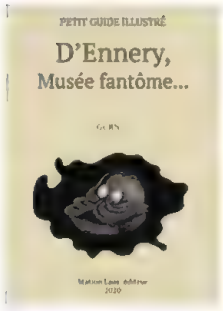
HEY ! LE DESSIN
Jusqu'au 31 décembre
Musée de la Halle Saint Pierre – 2, rue Ronsard – 75018 Paris

My taylor is rich

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le Japon s'ouvre à l'Occident. Afin que les petits Nippons se mettent au diapason, tout un assortiment d'estampes éducatives sont spécialement créées pour éclairer leur lanterne. À travers l'exposition *Les Enfants de l'ère Meiji. À l'école de la modernité (1868-1912)* qui se tiendra du 30 mars au 21 mai prochain, c'est toute une collection d'objets qui ont été réunis pour découvrir quel était le quotidien des enfants au moment de la grande ouverture du pays vers un monde occidental encore bien mystérieux pour le commun des Japonais. **GV**

LES ENFANTS DE L'ÈRE MEIJI, À L'ÉCOLE DE LA MODERNITÉ (1868-1912)
Du 30 mars au 21 mai
Maison de la Culture du Japon – 101B, quai Branly – 75015 Paris

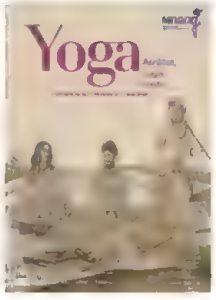
Mieux vaut tard que jamais



Paru il y a quelque temps déjà, cette superbe plaquette *D'Ennery, musée fantôme* réalisée par Gurn à seulement 200 exemplaires a failli connaître le même sort que son sujet. En 36 pages, Gurn raconte une histoire oubliée, celle de la collection d'objets d'art asiatiques amassée par Clémence d'Ennery pendant la première moitié du XIXe siècle. Eh bien, cette capsule temporelle existe toujours dans un hôtel particulier de l'avenue Foch (voir aussi le docu réalisé par Jérôme Prieur). **GV**

D'ENNERY, MUSÉE FANTÔME... PETIT GUIDE ILLUSTRÉ
par Gurn
Stat on Laos, livre broché
36 pages couleurs, disponible

5 à 7



Tout au long des différents confinements, les partisans de l'ascétisme ont eu tout loisir de mettre à l'épreuve cette autodiscipline qui rend heureux en prenant des postures différentes de celles de nos hommes politiques. Pour récompenser cette forme de courage, près de 70 œuvres rarement vues (dont un ensemble de miniatures indiennes et de sculptures sur bois et bronze, du Xe au XIXe siècle) ont été rassemblées pour former le cœur de cette exposition. **GV**

YOGA. ASCÈTES, YOGIS, SOUFIS
Jusqu'au 2 mai
Musée national des arts asiatiques Guimet – 6, place d'Iéna – 75116 Paris

RACKHAM ET LE LAPIN BLANC

Pour ce 7e volume tiré d'ouvrages conservés dans les collections de la Bibliothèque nationale de France, la vénérable institution a choisi le *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll illustré par Arthur Rackham. Comme il est d'usage, le texte et les illustrations sont précédés d'une préface du professeur émérite de littérature générale et comparée Isabelle Nières-Chevrel, et d'une introduction signée Carine Picaud, conservatrice à la BNF. Illustrateur anglais né en 1867, Arthur Rackham est considéré comme le père spirituel des grands classiques illustrés pour la jeunesse. Pour cet ouvrage, ce sont 28 dessins qui ont été soigneusement reproduits en noir et blanc pour les plus petits, et en pleine page pour ceux en couleurs. Comme pour les ouvrages consacrés à La Fontaine, Grimm, Andersen ou Perrault, le travail de conservation de la BNF est remarquable. **GV**

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES ILLUSTRÉ PAR ARTHUR RACKHAM
par Lewis Caroll & Arthur Rackham
Éditions BNF, livre cartonné, 128 pages couleurs, 29 €, disponible

CARTES SUR TABLE

Parmi les passe-temps les plus populaires depuis cinq siècles, le jeu de tarot surpasse le *Monopoly* et *Super Mario Kart* tant il envoie ses adeptes dans des domaines qui dépassent de loin le côté ludique de base. Afin de tout comprendre aux arcanes de ces cartes aux étranges figures, Laetitia Barbier et son pavé *Tarot et cartes divinatoires* proposent une histoire de ce jeu qui passe par l'ésotérisme, le divinatoire, ainsi que l'introspection. Passé ce vaste programme, la documentation qui l'accompagne a été tirée de plus d'une centaine de jeux de tarots rares. On y ajoute une belle couverture gaufrée, du papier de qualité, et les presque deux kilos de connaissance massive contenus dans l'engin s'en iront illuminer de leur savoir les futures parties qui s'annoncent. **GV**

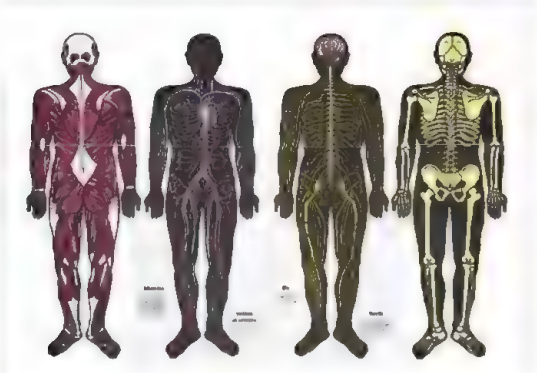
TAROT ET CARTES DIVINATOIRES – HISTOIRES ILLUSTRÉES
par Laetitia Barbier
Éditions Cernunnos, livre cartonné, 400 pages couleurs, 39,95 €, disponible

DARK SIDE OF THE BOOK

Dans un format presque carré de 19 x 22 cm, Lison Ferré propose 20 dessins à l'encre noire pleine page imprimés sur papier sombre. Le résultat tout simplement bluffant incite le regard à mieux se plonger dans le travail de cette artiste française résidant à Bruxelles. Dans cette suite de créatures inquiétantes que l'on n'aimerait pas croiser dans le RER passé minuit, l'illustratrice a choisi de les représenter comme si elles posaient pour un photographe. Du joueur de baseball version *The Walking Dead* à un ange de la mort au petit matin, cette série de dessins est plus axée sur la tendresse que sur l'horreur. **GV**

OBSCURES
par Lison Ferré
Éditions ION, livre broché, 20 pages N&B, 9 €, disponible

QUI OS VAINCRA



Dans un maxi format inusité de 26,5 cm × 42,6 cm de hauteur, *Le Corps humain* de Joëlle Jolivet propose un livre d'anatomie qui se passe de scalpel et de scanner pour découvrir tout ce qui se cache à l'intérieur. Destiné aux plus jeunes soucieux de venir en aide à leurs condisciples tentés par les sports extrêmes, le livre tout en lithogravures présente des planches anatomiques dignes de la maison Rossignol. Pour mieux détailler certaines parties complexes, un ou plusieurs caches imprimés des deux côtés se superposent de l'extérieur vers l'intérieur du corps. Pour détailler le visage, c'est presque un petit livre qui est nécessaire pour éclairer le sujet. On pense à une matriochka version papier et le résultat risque fort de susciter bien des vocations médicales. **GV**

LE CORPS HUMAIN
par Joëlle Jolivet
Éditions Les grandes personnes, livre cartonné, 16 pages couleurs, 29,50 €, disponible

Tout ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine

L'hiver étant une période propice aux infections, les organisateurs de la 30e édition du Salon du dessin ont préféré zapper la saison pour tout reprogrammer au printemps. C'est donc avec du soleil dans le courriel que les nouvelles dates sont tombées. L'événement aura bien lieu du 18 au 23 mai entre les murs du palais Brongniart parisien. Plus d'infos sur les participants en cliquant sur : www.salondudessin.com/fr/les-exposants-2/. **GV**

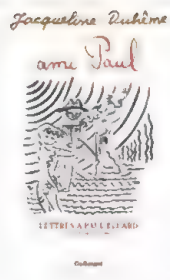
SALON DU DESSIN 2022
Du 18 au 23 mai
Palais Brongniart – 16, place de la Bourse – 75002 Paris

Pour adultes

Dans la collection Raconteurs d'image, Capucine Mazille a ornementé *La Cachette des fées*, une histoire à quatre mains au bout desquelles on trouve Nathalie Thomas et Michel Jans. Dans ce conte pas piqué des vers, tout un petit monde issu du folklore des fables s'entremêle les pinceaux dans un univers complètement déjanté. Poilant, outrageusement bien dessiné, mais pas pour les enfants. **GV**

LA CACHETTE DES FÉES
par Mazille, Thomas & Jans
Éditions Mosquito, livre cartonné, 128 pages couleurs, 20 €, disponible

Correspondance en sens unique



Grâce à un amour malheureux, la correspondance entre un cœur flétri et son amoureux a toutes ses chances de faire un bon bouquin. C'est une nouvelle fois le cas avec *Ami Paul, lettres à Paul Eluard*, qui regroupe un bel assortiment de lettres et d'enveloppes personnalisées envoyées par l'autrice Jacqueline Duhême de juin 1948 à décembre 1949. Apprentie chez Matisse, la jeune fille aime l'insensible Eluard à distance. Pour passer le temps, elle lui écrit quotidiennement des missives abondamment illustrées dans lesquelles elle décrit les visites rendues à son maître par le *who's who* de la peinture de l'époque. Le résultat pétille à chaque page. **GV**

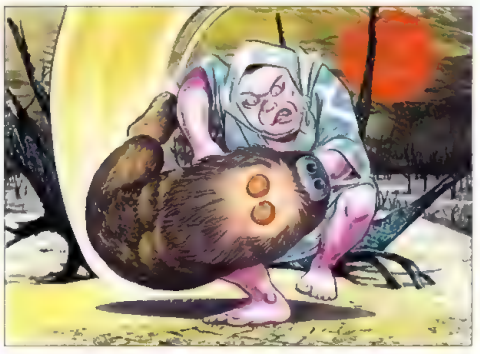
AMI PAUL, LETTRES À PAUL ELUARD
par Jacqueline Duhême
Éditions Gallimard, livre broché, 128 pages couleurs, 16 €, disponible

La tête et les jambes

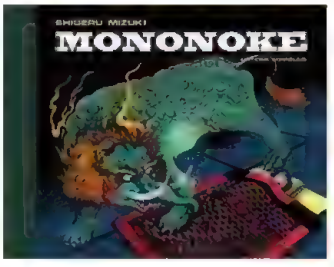
Personnage historique qui aura traversé l'époque du Roi-Soleil avec trois siècles d'avance sur les mœurs de l'époque, Julie Maupin meurt quelque temps plus tard, oubliée et dans la misère. Après avoir inspiré petit et grand écrans, c'est au tour de l'auteur Jean-Laurent Del Socorro de s'inspirer de la demoiselle avec *Une pour toutes*, un roman pour la jeunesse dont la couverture a été réalisée par Mayalen Goust. **GV**

UNE POUR TOUTE
par Jean-Laurent Del Socorro
Éditions L'école des loisirs, livre broché, 304 pages, 15,50 €, disponible

ESPRITS FRAPPEURS



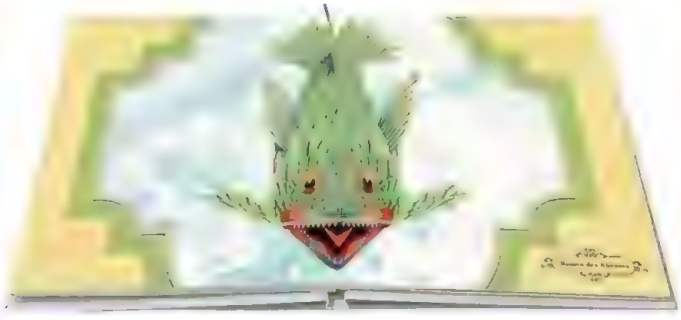
Pour marquer le 6e anniversaire de la disparition de Shigeru Mizuki, l'éditeur bordelais Cornélius propose un gros volume dos toilé à l'italienne regroupant des dessins pleine page en couleurs ou noir et blanc de tout un bestiaire de créatures surnaturelles issues du folklore japonais.



Chaque *yokai* est représenté dans un décor en rapport avec la légende qui le concerne. En fin de volume, un index détaille les particularités de chacun de ces esprits malicieux ou retors.
Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, souhaitant tourner la page, le Japon décide de faire table rase de son passé et des légendes qui l'accompagnent. Pour marquer son désaccord, Shigeru Mizuki entreprend de recenser tous les *yokai* afin d'en garder une trace. Sans lui et les illustrations de ce livre, le cinéma d'animation d'Hayao Miyazaki aurait été beaucoup moins riche. **GV**

MONONOKE
par Shigeru Mizuki
Éditions Cornélius, livre cartonné à dos toilé, 208 pages couleurs et N&B, 39,50 €, disponible

3D ET CHLOROPHYLLE



Sorti il y a quelque temps déjà, *Le Jardin secret du dernier comte de Bountry* est un très bel ouvrage proposé par Philippe Mignon qui saura faire rêver toutes les personnes en manque de nature. À travers le personnage fictif d'Henry Blackwood, un noble écossais, il raconte comment ce dernier réalise le jardin idyllique qu'il avait imaginé en compagnie de son fils décédé vingt ans plus tôt. Accompagné de pop-up incroyables, cet ouvrage risque fort de susciter des vocations de jardinier. **GV**

LE JARDIN SECRET DU DERNIER COMTE DE BOUNTRY
par Philippe Mignon
Éditions Les grandes personnes, livre cartonné, 32 pages couleurs, 24,50 €, disponible

LES ORIGINES D'OBEY

Régulièrement réédité depuis 1995, *Film Posters of the Russian Avant-Garde* est un somptueux ouvrage à la gloire de la créativité des graphistes soviétiques qui regroupe les plus belles pièces de la collection Susan Stack. Plus que de simples affiches de cinéma, ces posters font partie intégrante d'une logique politique qui a tout compris du pouvoir de l'image pour éduquer les foules. Fascinant. **GV**

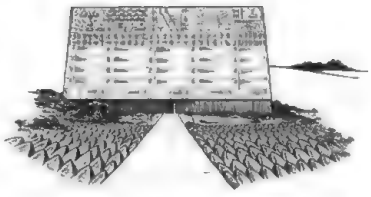
FILM POSTERS OF THE RUSSIAN AVANT-GARDE
par Susan Pack
Éditions Taschen, livre cartonné, trilingue français, allemand, anglais
320 pages couleurs, 50 €, disponible

KIBLIND S'AFFICHE

Pour son cinquième numéro spécial, *Kiblind* change du tout au tout sa présentation habituelle. Exit le format livre, et place à une série d'affiches 24 x 30 cm réunies dans une sorte d'éphéméride à spirales sous couverture sérigraphiée recouverte d'un vernis orange fluo Pantone 805. Comme il est d'usage pour la collection, le contenu reprend le meilleur des quatre thématiques trimestrielles proposées par *Kiblind*. Les thèmes de ce numéro sont Dans ma rue, Sugar Sugar, À quoi tu joues ? et Obsession. Entre les différents thèmes, des demi-pages détaillent le travail de chaque participant. Le résultat est tellement fait pour terminer sur les murs que les concepteurs de l'objet ont même calculé la surface nécessaire pour tous les accrocher : 26 640 cm². Soit un peu plus de deux lés de papier peint dans un appartement de hauteur standard. **GV**

SUPER KIBLIND N°5
Revue collective
Tirage de 1 000 exemplaires, 37 affiches détachables, 35 €, disponible

Héritage pesant


© Sébastien Noguera & Charles Gauthier

Dans le cadre du programme Mémoire pour les générations futures, le Signe (centre national du graphisme) et l'Andra (Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs) renouvellent l'opération *Prospectives graphiques* en invitant la graphiste indépendante Juliette Nier pour une résidence sur l'art et la manière d'informer et d'avertir les générations futures sur les déchets radioactifs. Pour ce faire, le Signe accueillera l'artiste dans ses locaux de Chaumont pendant une durée de cinq mois à compter du mois de mars. Après Charles Gautier et Sébastien Noguera, la graphiste a été sélectionnée pour explorer la manière d'informer et d'avertir les générations futures sur les déchets radioactifs et les lieux de stockage comme celui de Bure. **GV**

PROSPECTIVES GRAPHIQUES
L'ANDRA – 1-7, rue Jean-Monnet – 92298 Châtenay-Malabry Cedex
Le Signe – 1, place Émile-Goguenheim – 52000 Chaumont

Les voies du crayon sont impénétrables

© Boris Labbé

Clap de fin le 6 mars dernier à Aix-en-Provence de l'exposition *L'Infini turbulent*, une monographie consacrée à Boris Labbé, un jeune artiste polyvalent qui vient de passer les dix dernières années à animer ses dessins de différentes façons. Ainsi, avant de réaliser le mapping vidéo projeté sur la façade de l'église de la Madeleine d'Aix, les créations de l'artiste commencent toujours sur la planche à dessin. **GV**

L'INFINI TURBULENT
par Boris Labbé

Le petit Melvile illustré

Auteur prolifique, Romain Renard propose avec *Chroniques de Melvile* un énorme bouquin grand format de 240 pages en complément du volume 3, *L'Histoire de Ruth Jacob*, qui vient de sortir. Dans cet ouvrage copieux, ce ne sont pas moins d'une vingtaine de nouvelles qui viennent éclairer les méandres et les personnages de cette série fantastique. Graphiste, scénographe et musicien, Romain Renard possède l'art de créer un univers totalement imaginaire où chaque chose est à sa place. Les mélomanes apprécieront les goûts musicaux de l'artiste, qu'il a su disséminer tout au long de ce *one-shot*. **GV**

CHRONIQUES DE MELVILE
par Romain Renard
Éditions du Lombard, livre cartonné, 240 pages couleurs, 22,50 €, disponible

Capsule temporelle

Suite des aventures de *Métal hurlant* avec un deuxième numéro sous-titré *1975-1984 : Le Nouveau Visage de l'imaginaire*. Comme promis lors du lancement, ce copieux mook tendance propose un contenu voué à la réédition des pages qui ont fait la gloire du titre. Les puristes apprécieront de relire les grands classiques d'Enki Bilal, Mœbius, Druillet, Schuiten et de tout un tas d'auteurs qui n'ont pas eu la chance de perdurer comme leurs éminents confrères de l'époque. **GV**

MÉTAL HURLANT N° 2 1975-1984 : LE NOUVEAU VISAGE DE L'IMAGINAIRE
ouvrage collectif
Editions Les Humanoïdes associés, livre broché, 288 pages couleurs, 19,95 €, disponible

CARNET NOIR

Valérian & Laureline
© Christin & Mézières / Dargaud

Le 23 janvier 2022 restera à jamais marqué d'une pierre noire pour le monde de la BD après l'annonce du décès à 83 ans de Jean-Claude Mézières, le créateur avec Pierre Christin de *Valérian et Laureline*. Si le dessinateur laisse derrière lui une imposante bibliographie, son amitié avec Pierre Christin remonte aux années de guerre quand, enfants, leurs deux familles partageaient la même cave pendant les bombardements. Pionnier de la BD de science-fiction, Jean-Claude Mézières a été un grand observateur de son époque doublé d'un excellent photographe. Certainement grâce à ce coup d'œil inhérent à la profession, il prend le chanteur Hugues Aufray comme modèle pour dessiner le personnage de Valérian. C'est un coup de génie car, dès 1966, il choisit pile-poil le chanteur increvable qui va enterrer le yéyé au fil des décennies. À ce sujet, beaucoup de personnes se posent la question de l'éternelle jeunesse du chanteur toujours actif à 92 ans. En fait, il semblerait qu'Hugues Auffray ne soit pas d'origine terrestre. Enfin, il faudrait certainement poser la question à Pierre Christin pour connaître la vérité. Quoi qu'il en soit, monsieur Mézières, vous allez beaucoup manquer au paysage. La rédaction vous remercie pour l'ensemble de votre œuvre, et adresse ses sincères condoléances à votre famille et à vos proches. **GV**

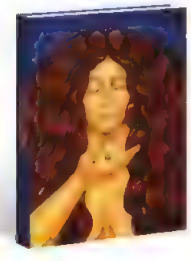
DU LOURD POUR LA RENTRÉE

Depuis le lancement de la collection Une vie en dessins, les éditions Dupuis et Champaka font revivre les grandes heures de la BD franco-belge à travers de luxueuses publications faites pour être compulsées, lues et relues par des amateurs de bel ouvrage avides de connaissances. Pour ce cinquième épisode, le focus est mis sur le dessinateur Victor Hubinon, accompagné de ses deux fidèles ailiers, les scénaristes René Goscinny et Jean-Michel Charlier. À l'intérieur, reproductions de planches originales, couvertures couleurs, croquis de Buck Danny, Barbe-Rouge, Blondin et Cirage, Tiger Joe, Surcouf et plein d'autres surprises accompagnées d'un texte de Daniel Couvreur et de commentaires des planches par François Schuiten. Pour résumer, que du bon. **GV**

UNE VIE EN DESSINS
par Hubinon, Goscinny & Charlier
Éditions Champaka Brussels, livre cartonné, 320 pages couleurs, 55 €, disponible

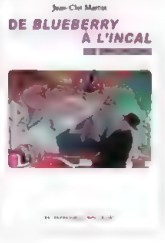
TIRAGE DE TÊTE !

Le best-seller *Le Monde sans fin* bénéficie déjà d'un écrin grâce aux éditions Barbier. Eh oui, si vous avez dévoré la BD signée Christophe Blain et Jean-Marc Jancovici (Dargaud), vous pouvez recommencer avec le très beau tirage de tête édité par la galerie Barbier enrichi par une sérigraphie numérotée et signée, augmenté d'un cahier graphique et d'une couverture inédite. Dans cet ouvrage, Jean-Marc Jancovici étaye sa vision sur les changements profonds que notre planète vit actuellement et quelles conséquences, déjà observées, ont ces changements parfois radicaux. Christophe Blain se place dans le rôle du candide, à la façon de son livre *En cuisine avec Alain Passard* et de *Quai d'Orsay* signé avec l'expertise d'un coauteur. Magnifique ! **FB**



LE MONDE SANS FIN
par Blain et Jancovici
Éditions Barbier, livre cartonné, 224 pages illustrées, 150 €, disponible
Tirage limité à 270 exemplaires numérotés. Paru à l'occasion de l'exposition présentée à la galerie Barbier du 20 janvier au 19 février

SOUS LE MICROSCOPE



Le dixième anniversaire de la disparition de Jean Giraud arrivant à grands pas, une publication d'importance sur ce géant de la BD a attiré l'œil de la rédaction. *De Blueberry à L'Incal – Lire Giraud/Mœbius* est un ouvrage réalisé par le spécialiste Jean-Clet Martin qui propose une réflexion intéressante sur le dessinateur à travers deux de ses créations les plus emblématiques : *Blueberry* et *L'Incal*. Au fil des pages, l'auteur détaille la collaboration avec les scénaristes Jean-Michel Charlier et Alejandro Jodorowsky, son sens du décor et de la narration graphique ainsi que les différents niveaux de lecture proposés par Giraud/Mœbius. Pour résumer, une étude de l'artiste qui se doit de figurer dans toutes les bibliothèques des adeptes du maître. **GV**

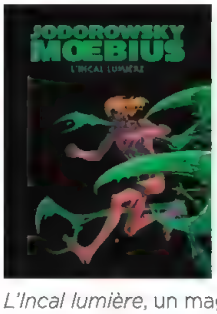
DE BLUEBERRY À L'INCAL - LIRE GIRAUD/MŒBIUS
par Jean-Clet Martin
Éditions Les Impressions nouvelles, livre broché, 320 pages, 26 €, disponible

Pages brûlantes

Avec *Sorcières, mes sœurs*, Chantal Montellier a revisité le thème de la chasse aux sorcières dans une série d'histoires courtes publiées dans les pages du magazine *(À suivre)* dans le courant des années 1990. Pour cette réédition, les planches ont toutes été retravaillées par l'autrice. **GV**

SORCIÈRES, MES SŒURS
par Chantal Montellier
Éditions La Boîte à Bulles, livre broché, 88 pages couleurs, 21 €, le 9 mars

Le retour du 30/40



En complément des six volumes de *L'Incal*, les fans purs et durs vont se précipiter sur *L'Incal – 30*40 T2 en noir et blanc : L'Incal lumière*, un magnifique grand format 30 x 40 cm en tirage limité bientôt suivi par d'autres. **GV**

L'INCAL – 30*40 T2 EN NOIR ET BLANC – L'INCAL LUMIÈRE
par Jodorowsky & Mœbius
Éditions Les Humanoïdes associés, 48 pages N&B, tirage limité, format 30 x 40 cm, 49,99 €, disponible

Tintin reporter

Dans *Tintin & l'histoire*, l'écrivain Bob Garcia revient sur l'itinéraire d'un personnage de papier témoin de son époque à l'instar de Joseph Kessel et Albert Londres, deux figures du reportage qui ont su se trouver là où il le fallait quand il le fallait. Dans ce livre non illustré, Garcia décrypte chaque épisode pour le resituer dans son contexte historique. **GV**

TINTIN & L'HISTOIRE
par Bob Garcia
Éditions Desclée de Brouwer, broché, 260 pages de texte, 19,90 €, disponible

L'art du bon placement

Ancien des Studios Hergé, Bruno Cassiers vient de rédiger *Les Secrets d'Hergé dessinateur – ou l'art de composer les images*, dans lequel il explique par le menu comment le père de Tintin abordait chaque case des histoires qu'il dessinait. De la bonne composition d'une scène à l'endroit où se placer pour la dessiner au mieux, tous les secrets indispensables à connaître sont dévoilés et commentés. **GV**

LES SECRETS D'HERGÉ DESSINATEUR – OU L'ART DE COMPOSER LES IMAGES
par Bruno Cassiers
Éditions Sépia, livre broché, 128 pages, 15 €, disponible

SAVOIR PRÉCOCE

Devenu spécialiste de *Tintin* et de la BD en général, Benoît Peeters, l'éternel complice de François Schuiten sur *Les Cités obscures*, s'est cette fois mis au défi d'expliquer le minimum syndical à connaître sur le 9e art.
Avec *3 minutes pour comprendre 50 moments-clés de l'histoire de la bande dessinée*, une série de fiches thématiques qui propose un développement du sujet en trois minutes, tout le monde sera capable d'expliquer le *Flash Gordon* d'Alex Raymond ou de faire un exposé de *Bécassine* à *Zig et Puce* avec mini bio du ou des auteurs. Ne reste plus qu'à mener l'enquête pour savoir en combien de temps l'auteur a rédigé son livre. Non, on plaisante. L'ouvrage est excellent. **GV**

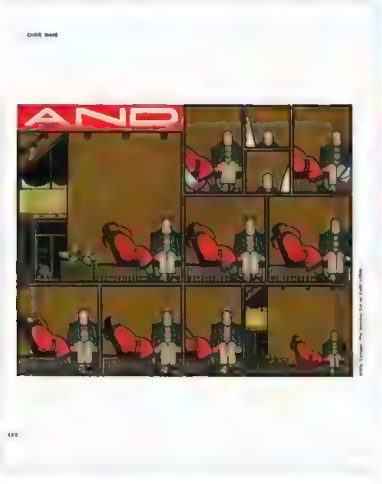
3 MINUTES POUR COMPRENDRE 50 MOMENTS-CLÉS DE L'HISTOIRE DE LA BANDE DESSINÉE
par Benoît Peeters
Éditions Guy Trédaniel, livre relié, 160 pages couleurs, 21,90 €, disponible

LA GROSSE POMME N'A AUCUN GOÛT

Après un étonnant livre illustré par Cabu qui s'intéressait aux traducteurs et traductions dans l'œuvre de René Goscinny, Clément Lemoine s'est, cette fois, intéressé à un pan méconnu de la vie du scénariste. Avec *Goscinny à New York*, l'auteur a mené l'enquête sur ce séjour de plusieurs années qui ne s'est pas vraiment bien passé. Arrivé à New York avec la ferme intention de rencontrer Walt Disney, il va surtout connaître la précarité du chômage pendant un bon moment. Sherlock Holmes en diable, Clément Lemoine a mené une enquête qui vaut le déplacement. Bien illustré de documents choisis avec soin, l'ouvrage amène un éclairage important sur une période déterminante dans la vie de Goscinny. **GV**

GOSCINNY À NEW YORK
par Clément Lemoine
Éditions La Déviation, livre broché, 248 pages avec illustrations N&B, 20 €, disponible

LE GÉNIE DU XXIE SIÈCLE



Depuis que le natif d'Omaha a posé le pied sur le sable de Comics Beach, le feu des critiques devient exponentiel année après année tant Chris Ware n'arrête pas de faire évoluer la bande dessinée à chacune de ses parutions. Afin de mieux comprendre le phénomène, Benoît Peeters et Jacques Samson ont mené une passionnante enquête en désossant toute la production du dessinateur. Le résultat s'appelle *Chris Ware – La bande dessinée réinventée*, et le titre résume parfaitement la situation. Dans cette première monographie française consacrée au grand prix d'Angoulême 2021, les auteurs proposent une chronologie commentée ainsi que deux longues interviews de Chris Ware conduites par Benoît Peeters. Que demander de plus ? Ah si, l'iconographie fournie propose du rare et de l'inédit. **GV**

CHRIS WARE – LA BANDE DESSINÉE RÉINVENTÉE
par Peeters & Samson
Éditions Les Impressions nouvelles, livre cartonnée, 160 pages couleurs N&B, 29 €, disponible

ÉRUDITION POUR TOUS

Avec *La Bande dessinée et le temps*, Thierry Groensteen donne une suite logique à son ouvrage *Système de la bande dessinée*. En plusieurs chapitres essentiels, il démonte boulon après boulon le rapport important entre la BD et la temporalité de la simple action à l'histoire dans son ensemble. Le conseil de la rédaction sera de prendre tout son temps pour lire cet ouvrage important pour comprendre le mécanisme de la durée d'une action. Parallèlement, Thierry Groensteen a relancé son blog Neuf et demi (https://www.editionsdelan2.com/groensteen/spip.php?rubrique23), qu'il alimente régulièrement en réflexions sur la BD, comme Blain, Davodeau et le nucléaire, Prudhomme et Nocq, Mona Chollet et la BD féministe, Situation des auteurs britanniques, Le grand rire des hommes ou Dessinateurs à l'écran. Riche en infos pertinentes, l'endroit vaut vraiment la visite. **GV**

LA BANDE DESSINÉE ET LE TEMPS
par Thierry Groensteen
Éditions Presses universitaires François-Rabelais, livre broché, 160 pages, 25 €, disponible

Le cadre ou les interstices ?

Sous la direction de Pascal Robert, Julia Bonaccorsi, Magali Boudissa, Aymeric Landot, Nancy Ottaviano, Philippe Paolucci, Jean-Michel Rampon et Magali Toro s'interrogent, entre autres, sur le rôle joué par la ville dans la BD : simple décor ou bien plus encore ? Au fil des pages, deux logiques s'affrontent. **GV**

LA VILLE EN PLANCHES, BANDE DESSINÉE ET MONDES URBAINS
ouvrage collectif sous la direction de Pascal Robert
Éditions Hermann, livre broché, 204 pages couleurs, 27 €, disponible

Témoignage

Pour parler d'une relation toxique qui lui a bien pourri la vie, Valentine Safatly a choisi la poésie des mots et un trait minimaliste tout en délicatesse pour réaliser *Cet amour*, une belle BD comme solde de tout compte. Tombée sous l'emprise d'un homme de seize ans son aîné, elle explique tous les dégâts causés par ce genre de relation. **GV**

CET AMOUR
par Valentine Safatly
Éditions La Boîte à Bulles, album broché, 128 pages N&B, 16 €, disponible

En avant toute

Première collaboration inédite entre le poète belge Carl Norac et l'illustratrice Anne Herbauts, *Petits poèmes pour y aller* est, comme son titre l'indique, une suite de poèmes courts faciles à mémoriser qui accompagnent les déambulations d'un marcheur avec une grande écharpe. Le tout dans un beau livre relié comme dans les bibliothèques des grandes personnes. **GV**

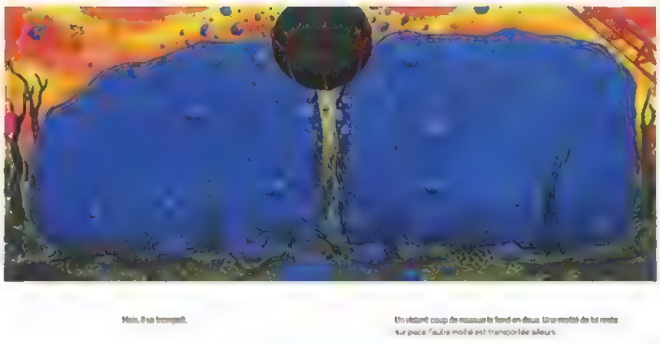
PETITS POÈMES POUR Y ALLER
par Norac & Herbauts
Editions Pastel, album cartonné dès 6 ans, 132 pages couleurs, 18 €, disponible

Problème de taille

Pour *La Maison du géant* (rien à voir avec la mienne !), son premier album publié en France, l'Israélienne Maya Shleifer a tout réalisé du sol au plafond dans cette histoire fort trognon où un géant doit affronter un problème de taille : celui du relogement. Déjà à l'étroit dans ses pénates, le pauvre a malencontreusement détruit sa maison en voulant chasser une petite araignée qui s'y était réfugiée. Les deux vont devoir s'entendre pour trouver un toit. Tout simplement craquant et à tiroirs. **GV**

LA MAISON DU GÉANT
par Maya Shleifer
Éditions des Éléphants, album cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 14 €, disponible

BLUE ROCK STAR



Véritable star en Asie, Jimmy Liao a déjà réalisé une cinquantaine d'albums pour la jeunesse, dont la plupart lui ont assuré une réputation à l'international. *Le Rocher bleu* est une belle métaphore sur les aléas de la vie et la manière de les transformer en expérience positive. Au beau milieu d'une forêt, un rocher bleu vivait heureux depuis 10 000 ans. Un jour, un incendie dévore tout sur son passage et noircit le malheureux rocher. Après un orage, enfin débarbouillé, le rocher bleu se retrouve fracassé en deux par la masse d'un chercheur de pierres. Revendu à un sculpteur, le demi-rocher devient un éléphant. Au fur et à mesure que les années passent, la nostalgie de la forêt brise le moral de l'éléphant pas seulement au figuré. Réduit en morceaux, le plus gros est alors recyclé en une statue d'oiseaux. Au fur et à mesure de l'histoire, la partie manquante du rocher s'amenuise jusqu'au moment où elle devient légère au point de voyager avec Courant d'air Airline. Et là, surprise. **GV**

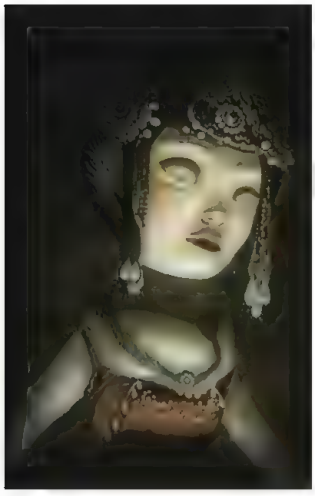
LE ROCHER BLEU
par Jimmy Liao
Éditions HongFei, album cartonné dès 8 ans, 132 pages couleurs, 16,90 €, le 17 mars

LA VIE EN ROSEMONDE

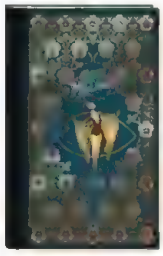
Nouvelle série imaginée par Didier Lévy et dessinée par Ronan Badel, *Rosemonde* raconte l'histoire d'une petite fille pétillante qui se fiche bien du regard des autres. Pleine d'inventivité pour s'assurer des journées aussi marrantes que pleines d'imprévus, Rosemonde a pour ami le chien Charlus. Pour tempérer le trop-plein d'énergie de la gamine, Charlus est doué de la parole. Mais voilà, le monde alentour est tellement coincé et méchant qu'il ferme bien souvent les yeux sur les activités débordantes de Rosemonde. À offrir à tous pour comprendre que la différence est un droit comme un autre. Dans le second tome qui sort en même temps, Rosemonde découvre les joies du maquillage. Fun et décomplexé. Parfait pour éviter d'avoir à élever des névrosés. **GV**

ROSEMONDE T.1
par Lévy & Badel
Éditions Albin Michel Jeunesse, album cartonné dès 3 ans 40 pages couleurs, 9 90 €, disponible

LACOMBE NOUS ÉBLOUIT



En nous racontant l'histoire de Cécité Malaga, une jeune artiste funambule aveugle adulée du public, Benjamin Lacombe nous emplit d'émotion ! Ce n'est qu'au fil des pages que nous apprenons comment elle a perdu la vue et s'est retrouvée dans ce cirque. En proposant un astucieux montage de pages de calque, l'auteur nous fait entrer dans la peau de cette non-voyante, mais aussi dans les zones d'ombre du personnage. Un voyage initiatique entraînant une réflexion profonde sur les sens et sur la puissance des souvenirs. Hypnotique ! **FB**



CÉCITÉ MALAGA
par Benjamin Lacombe
Éditions Albin Michel Jeunesse, album cartonné, 60 pages couleurs, 22,90 €, disponible

LA VOLIÈRE DU TRIMESTRE

Dans l'inconscient populaire, l'oiseau est un symbole de liberté qui va où il veut. De plus, quand il chante, c'est qu'il est particulièrement jouasse. Le monde ayant désespérément besoin de chants d'oiseaux, la rédaction est partie à la pêche pour en trouver. Avec *Petits chants d'oiseaux du jardin*, ce livre sonore commence presque comme une chanson traditionnelle car cinq puces glissées dans les pages cartonnées permettent d'entendre le chant d'un merle, d'une tourterelle, d'une mésange, d'un rouge-gorge et d'un chardonneret. Avec les illustrations à couper le souffle de Lisa Zordan, ce livre sera l'occasion pour les enfants de tester le volume avant de découvrir la musique metal. Avec *Coco de Paris*, la chanteuse, conteuse et aquarelliste France de Griessen invite à découvrir les plus beaux lieux de Paris grâce à un pigeon qui se transforme en guide. Ce beau livre est aussi l'occasion de découvrir tout un tas de métiers populaires, car Coco sait y faire pour amadouer les gens. Sorti en plein confinement, ce conte revigorant mérite qu'on y revienne. **GV**

CHANTS D'OISEAUX DU JARDIN
par Lisa Zordan
Éditions Didier Jeunesse, album cartonné dès 3 ans, 14 pages couleurs, 12,30 €, disponible

COCO DE PARIS – CONTES POÉTIQUES
par France de Griessen
Éditions Aam, album cartonné dès 3 ans, 50 pages couleurs, 16 € disponible

Premiers pas dans les rapports humains

Boubou en était sûr est une histoire de Karen Hottois joliment illustrée par Emilie Seron. Boubou est un petit garçon amoureux de Nadia. Il veut le lui faire savoir en chargeant le rat Fromage de lui apporter un message. Malheureusement, les mots utilisés ne sont pas aussi clairs que le petit garçon se l'imaginait. S'ensuit une réponse de Nadia qui n'améliore pas la situation. Face à ce problème de communication, Fromage décide de s'en mêler. Un livre idéal pour dépasser ses limites. **GV**

BOUBOU EN ÉTAIT SÛR
par Hottois & Seron
Éditions La Partie, album cartonné dès 5 ans, 48 pages couleurs, 16 € disponible

Type O négatif

Avec *Les Contes des cœurs perdus – Mauvais sang*, Loïc Clément propose un récit complet sur le thème de l'anxiété chez les enfants traité façon famille Addams. Dans le lugubre manoir familial, le jeune Tristan est un angoissé de première, au grand dam de son orang-outang de majordome. Face à un enfant qui se referme sur ses problèmes depuis un millénaire, la solution ne peut venir que de l'extérieur. Bon, au premier regard, la famille d'accueil d'Aurore n'est pas particulièrement rassurante non plus. **GV**

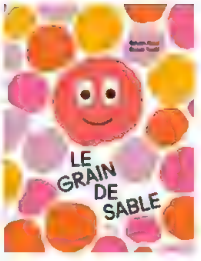
LES CONTES DES CŒURS PERDUS – MAUVAIS SANG
par Clément & Richerand
Éditions Delcourt Jeunesse, album cartonné dès 8 ans, 48 pages couleurs, 10,95 €, disponible

Comment grandir sans s'en faire

Entre premier roman graphique et livre qui va susciter moult vocations hippiques, *Un concours plein d'obstacles !* de l'Américaine Kristin Varner est un ouvrage au contenu très riche particulièrement bien pensé. À travers l'histoire de Kati, l'autrice aborde plusieurs thématiques aussi bien sportives que sur l'art et la manière de supporter le regard des autres en restant positif. On aime les fiches récapitulatives et les en-têtes des chapitres qui expliquent le vocabulaire de l'équitation. **GV**

UN CONCOURS PLEIN D'OBSTACLES !
par Kristin Varner
Ed tions Rue de Sèvres, album broché, 272 pages, 12,50 €, disponible

Dans les rouages du mécanisme de l'évolution



Un petit grain de sable s'ennuie sur la plage. Il aimerait devenir un caillou. Une fois transformé, il change d'avis et veut devenir autre chose. Entre impatience et désir d'évoluer pour trouver la stabilité, Sylvain Alzial rénove un conte classique en le transposant dans un univers pop à la *Barbapapa* réalisé par Benoît Tardif. À noter l'utilisation d'une couleur Pantone fluo pour ne pas perdre le héros des yeux au hasard de ses pérégrinations transformistes. **GV**

LE GRAIN DE SABLE
par Alzial & Tardif
Éditions L'agrume, album cartonné dès 4 ans, 60 pages couleurs, 15,90 €, disponible

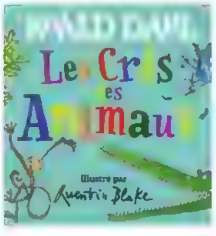
LE COIN DES QUESTIONS ET DES RÉPONSES

Où vont les doudous quand ils meurent ? sera vraisemblablement le premier ouvrage existentiel que vont lire les enfants qui se le verront offrir. Quitte à les amener au questionnement, cette habitude chère aux adultes, les plus petits doivent commencer par un sujet qui ne les a pas quittés depuis le berceau. Grâce à l'autrice Laurence Salaün, ils peuvent désormais envisager la poubelle comme fin probable de la relation qu'ils avaient entamée avec Roudoudou le petit lapin rose ou Mauviette la chaussette. Le trait tout en rondeur de Gilles Rapaport est là pour adoucir le choc. Docteur en histoire, art et archéologie, Alexandre Galand s'est associé avec l'illustratrice Delphine Jacquot pour réaliser *Sauvage ?*, un livre-documentaire qui se veut une invitation à la réflexion sur les rapports humains et la découverte du monde et de ses habitants. Richement documenté et illustré, ce livre magnifique est une encyclopédie à lui tout seul. Pratique pour ceux qui ont une toute petite étagère. **GV**

OÙ VONT LES DOUDOUS QUAND ILS MEURENT ?
par Rapaport & Salaün
Éditions Seuil Jeunesse, album cartonné dès 4 ans, 40 pages couleurs, 9,90 €. e 11 mars

SAUVAGE ?
par Galand & Jacquot
Éditions Seuil Jeunesse, album cartonné dès 8 ans 64 pages couleurs, 20,90 €, e 4 mars

LES TOUT-CARTON DU MOMENT



On n'insistera jamais assez sur l'importance qu'a pu avoir le duo Roald Dahl et Quentin Blake sur le développement des enfants ayant eu leur production littéraire en main. Pour bien démarrer l'année, ce sont pas moins de deux livres tout-carton bourrés de rabats à soulever qui vont enchanter l'imaginaire des tout-petits. Le premier, *Les Cris des animaux*, invite l'auditoire à reproduire les sons cachés dans les cases. La présence d'un adulte fumeur est requise pour la page avec le cochon qui grogne. Dans un registre plus géométrique, *Les Formes* s'attache à faire reconnaître différentes figures classiques comme le carré, le rond, l'étoile et le... cerf-volant. Ludique et forcément très coloré. **GV**

LES CRIS DES ANIMAUX
par Dahl & Blake
Éditions Gallimard Jeunesse, album cartonné dès 18 mois, 16 pages couleurs, 11,50 €, disponible

LES FORMES
par Dahl & Blake
Éditions Gallimard Jeunesse, album cartonné dès 18 mois, 12 pages couleurs, 11,50 €, disponible

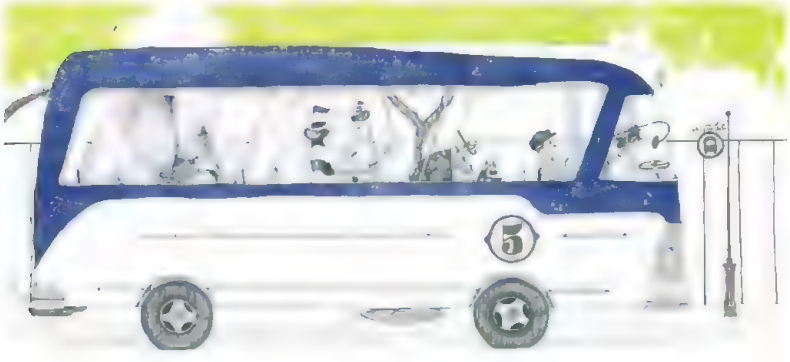
LIVRES MAGIQUES

Au rayon des livres à trou, *Ça roule !* est un joli objet concocté par Giovanna Mantegazza et l'illustrateur Carlo-Alberto Michelini. À partir d'une locomotive avec des roues énormes, le diamètre du trou va en diminuant au fil des pages pour montrer les différents trains de roulement utilisés dans l'histoire de la motorisation sous toutes ses formes. En plus, si bébé n'est pas content, il suffit de lui dire que les trous sont les yeux rouges du croquemitaine. *Quand l'agneau va dîner chez le loup* (sur un texte de Steve Smallman et des dessins de Joëlle Dreidemy) est un livre qui s'anime à l'ouverture des pages. Un petit agneau vient frapper à la porte du loup un soir d'hiver. Ça tombe bien, le seigneur des lieux a les crocs. Mais au fur et à mesure que se déroule la soirée, le loup semble oublier les fourneaux. Que se passe-t-il donc ? Dans cette réécriture animalière de la chanson de Saint-Nicolas, c'est l'amitié qui l'emporte sur l'appétit. **GV**

ÇA ROULE !
par Mantegazza & Michelini
Éditions Quatre Fleuves, album cartonné à trous pour les tout-petits, 24 pages couleurs, 11,90 €, disponible

QUAND L'AGNEAU VA DÎNER CHEZ LE LOUP
par Smallman & Dreidemy
Éditions Quatre Fleuves, album cartonné dès 3 ans, 12 pages couleurs, 14,90 €, disponible

UN ENTOURAGE QUI COMPTE



Erin et Philip se sont rencontrés au lycée. Après dix ans de tergiversations, il lui propose d'illustrer une de ses histoires. Depuis, les livres pour enfants qu'ils conçoivent dans leur ferme d'Ann Harbor est la plus belle chose qui soit arrivée au Michigan depuis la formation des Stooges. Dix ans après sa dernière apparition en livre, le gardien de zoo le plus sympathique du monde revient avec *Une surprise pour Amos McGee*, une histoire qui commence en arrivant en retard à un rendez-vous important. Heureusement, les animaux du zoo sont là pour lui venir en aide. Si l'histoire de Philip E. Stead est accrocheuse, que dire des illustrations d'Erin E. Stead ? Délicates, rétros et bourrées de détails craquants comme les mules à tête de lapin d'Amos. **GV**

UNE SURPRISE POUR AMOS MCGEE
par Philip C. Stead & Erin E. Stead
Éditions L'école des loisirs, album cartonné dès 4 ans
58 pages couleurs, 13,90 €, disponible

Apprendre toujours et encore plus

À une époque où le développement de l'imagination chez les enfants est grandement perturbé par la pandémie, deux livres pour apprendre à utiliser ses neurones en restant chez soi. *Au fond de ta poche* (Hervé Eparvier et Frédéric Bénaglia aux crayons) raconte pourquoi un caillou au fond d'une poche peut changer le quotidien d'un enfant. Après *Les Goûters philo*, Brigitte Labbé a écrit *Le Livre des mots qui font réfléchir* : une liste de 20 mots qui va permettre d'en apprendre plein d'autres. Le tout illustré par Gaël e Duhazé avec tout plein de détails importants **GV**

AU FOND DE TA POCHE
par Eparvier & Bénaglia
Édit ons Glénat Jeunesse, album cartonné
dès 3 ans, 40 pages couleurs, 12,50 € disponible

LE LIVRE DES MOTS QUI FONT RÉFLÉCHIR
par Labbé & Duhazé
Édit ons Glénat Jeunesse, album cartonné
dès 6 ans 48 pages couleurs, 12,50 €, disponible

Moteur !

Une expo idéale d'Hervé Tullet et Sandrine Granon est un livre muet conçu pour faire intervenir directement l'imaginaire des enfants en leur proposant d'être eux-mêmes le metteur en scène de l'histoire. Dans un grand carnet à spirales, les pages se déplient et se replient selon la volonté des enfants. Libre à eux d'ouvrir les fenêtres pour découvrir ce qui se cache derrière. Partant de formes simples et de couleurs primaires, le livre évolue au fil des pages. Présentée sous étui, cette expo idéale est parfaite pour développer l'inventivité. **GV**

UNE EXPO IDÉALE
par Tullet & Granon
Éditions Bayard Jeunesse, livre souple à spirales sous étui dès 6 ans, 48 pages couleurs, 19,90 €
d sponible

Dessine-moi une place de parking

75 ans après la première édition du livre de Saint-Exupéry, les aficionados de l'écrivain-pilote vont se précipiter à l'exposition *À la rencontre du petit prince*, jusqu'au 26 juin, au musée des Arts décoratifs du Carrousel du Louvre. Ce sera l'occasion pour beaucoup de voir de près le manuscrit original prêté par la Morgan Library de New York. À noter le très beau catalogue du même nom (sous la direction d'Alban Cerisier et Anne Monier Vanryb) avec le plein de dessins, manuscrits, esquisses, extraits de correspondance et autres surprises. **GV**

À LA RENCONTRE DU PETIT PRINCE
Ouvrage collectif
Éditions Gallimard / MAD, livre broché, 352 pages illustrées couleurs, 39 €, disponible

À LA RENCONTRE DU PETIT PRINCE
Jusqu'au 26 juin
Musée des Arts décoratifs – 107, rue de Rivoli – 75001 Paris

Carnet noir

Portrait de Cérès Franco par Alexandre Baratta
© Alexandre Baratta / DR

La Coopérative-Musée Cérès Franco annonce avec une immense tristesse la disparition de Cérès Franco, survenue le 16 novembre 2021 à Toulouse dans sa quatre-vingt-seizième année. Collectionneuse, critique d'art et galeriste, Cérès Franco a fait don de sa collection pour en faire ainsi un bien public et culturel accessible à tous. **GV**

GÉRARD SCHLOSSER, DESSINATEUR

Boîtes 1961-1964. ***N° 128 – Sans titre*** (1964, coll. particulière)
Gérard Schlosser © Adagp, Paris, 2021 / Pearl Hubert Chottey © Adagp, Paris, 2021 © Photo Arto Hubert

Les dessins de Gérard Schlosser sont difficilement visibles, éclipsés par le succès de ses peintures. Un ouvrage passionnant édité par les éditions In Fine leur redonne leur éclat et permet de prendre la mesure de l'importance qu'ils ont dans l'œuvre de ce peintre. Cette édition exceptionnelle réunit un ensemble de dessins inédits embrassant toute la carrière de l'artiste, en douze carnets répartis chronologiquement et thématiquement sous une couture Singer (1950-54 : Avant, 1958-64 : Clochards, 1961-64 : Boîtes, 1965-69 : Plage, 1965-70 : Fétichisme, 1966-71 : Bistrot, 1966-94 : Voyages, 1967-2011 : Intimité, 1967-71 : Rencontres, 1966-87 : Politique et 1966-71 : Variation), le tout dans un coffret toilé rose. Signalons un tirage de tête limité à 100 exemplaires sous coffret, accompagné d'une estampe originale de l'artiste signée et numérotée. **FB**

DE-CI, DE-LÀ, DESSINS CHOISIS
par Gérard Schlosser
Éditions In Fine, 312 pages couleurs, 359 illustrations, 700 €

DU CHAOS SURGIT LA LUMIÈRE

Trois ans après une première publication qui lui avait valu le prix André Malraux – récompense décernée pour un essai sur les arts –, le livre *Visions de Goya – l'éclat dans le désastre* de Stéphane Lambert est réédité dans un format poche aussi économique que pratique. Muni de sa plume et d'un don certain pour l'observation des tableaux, l'auteur propose une immersion dans une série de peintures réalisées par le peintre espagnol entre 1819 et 1823. Connues sous le nom de peintures noires, ces œuvres sont la quintessence du génie créateur de Goya. Souvent nocturnes, les scènes représentent des visages pas forcément très académiques – le décentrement des personnages regroupés dans un coin de la composition est totalement iconoclaste pour l'époque. À partir de ces caractéristiques, l'écrivain signe un texte analytique inspiré. **GV**

VISIONS DE GOYA – L'ÉCLAT DANS LE DÉSASTRE
par Stéphane Lambert
Éditions Arléa, livre broché, 132 pages illustrées couleurs, 10 €, disponible

ART EXTRABRUT

Gaston Chaissac
Sans titre (porte de placard), 1953
© Chaissac / DR

Le musée Soulages accueille depuis novembre dernier l'exposition *Chaissac&CoBrA – sous le signe du serpent* qui met en parallèle les nombreux points communs entre le groupe d'artistes danois, belges et néerlandais CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et Gaston Chaissac dans une rencontre improbable. Sans jamais s'être rencontrés, ces partisans de l'art instinctif rejettent l'apprentissage traditionnel et les conventions artistiques de leur époque. Avant-gardistes à leur manière, CoBrA et Chaissac transforment les objets du quotidien pour en faire des œuvres d'art. Avec leurs créations, ils dépoussièrent l'art et annoncent les années punk et hip-hop des décennies avant les modes. Pour l'occasion, un catalogue unique de l'exposition a été édité sous la direction de Benoît Decron. À l'intérieur, une série de textes apportent un éclairage sur les œuvres exposées ainsi que de nombreux documents d'époque. **GV**

CHAISSAC&COBRA – SOUS LE SIGNE DU SERPENT
Jusqu'au 8 mai
Musée Soulages – Jardin du Foirail avenue Victor-Hugo – 12000 Rodez

CHAISSAC&COBRA – SOUS LE SIGNE DU SERPENT
Ouvrage collectif
Éditions Gallimard / Musée Soulages, livre cartonné, 208 pages couleurs et N&B, 32 €, disponible

LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉNICHEUR

La collection L'essentiel s'enrichit de deux nouveaux volumes réalisés par l'historienne de l'art Valérie Mettais. Avec les coffrets Bosch et Turner, ce sont deux styles en totale opposition qui sont publiés sous la forme d'un accordéon imprimé sur un seul côté. Présentée sous la forme d'un sandwich de couvertures rigides glissé dans un coffret cartonné, chaque frise est accompagnée d'un livret souple contenant les légendes des œuvres représentées. Chaque tableau est imprimé sur deux pages qui, une fois déplièes et posées à plat, montrent l'œuvre dans son entier sans la pliure habituelle constatée dans les livres à la fabrication plus traditionnelle. **GV**

TURNER – COFFRET L'ESSENTIEL
par Valérie Mettais
Éditions Hazan, livre relié en accordéon sous coffret, 192 pages couleurs + 1 livret souple dos carré de 44 pages, 29,95 €, disponible

BOSCH – COFFRET L'ESSENTIEL
par Valérie Mettais
Éditions Hazan, livre relié en accordéon sous coffret, 192 pages couleurs + 1 livret souple dos carré de 44 pages, 29,95 €, disponible

Romance slave

Peintre et dessinateur, le Croate Miroslav Sekulic-Struja possède un style qui ne passe pas inaperçu. Après une première BD qui se déroulait dans un orphelinat bien glauque, *Petar & Liza* raconte l'amour improbable entre une danseuse et un laissé-pour-compte moitié poète, moitié vagabond, qui n'arrive pas vraiment à reconnaître le bonheur là où il se trouve. **GV**

PETAR & LIZA
par Miroslav Sekulic-Struja
Éditions Actes Sud BD, album relié, 176 pages couleurs, 28 €, disponible

Au temps des pharaons

Fruit de la collaboration entre le savoir de l'égyptologue Aude Gros de Beler et de l'illustrateur Jean-Claude Golvin, *Portraits de l'Égypte ancienne* est un ouvrage original composé de douze aquarelles indépendantes les unes des autres. Idéal pour les passionnés du détail ou pour les personnes en mal de décoration murale, ce livre est un véritable voyage dans l'Égypte du temps des pharaons. **GV**

PORTRAITS DE L'ÉGYPTE ANCIENNE
par Golvin et Gros de Beler
Éditions Errance, livre broché, 12 feuilles indépendantes couleurs, 24 €, disponible

Chic et à petit prix

À l'occasion des 60 ans de la maison Yves Saint Laurent, six expositions se tiennent conjointement dans six musées parisiens (Centre Pompidou, musée d'Art moderne de Paris, musée du Louvre, musée d'Orsay, musée national Picasso-Paris et musée Yves Saint Laurent). Afin de s'y retrouver, ce petit guide *Yves Saint Laurent aux musées* a été réalisé par un collectif d'experts de l'œuvre du créateur de mode. **GV**

YVES SAINT LAURENT AUX MUSÉES
Ouvrage collectif
Éditions Gallimard / Musée Yves Saint-Laurent Paris, livre broché, 40 pages couleurs, 9,50 €, disponible

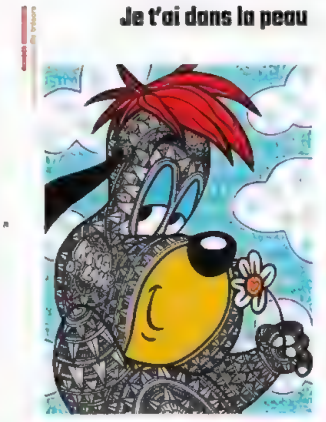
L'art brut fait l'Espagne

Jean Dubuffet : *La Mésentente* (1978)
Solomon R. Guggenheim Museum, New York © Jean Dubuffet, VEGAP, Bilbao, 2022

Sous la supervision du commissaire David Max Horowitz, le musée Guggenheim Bilbao a organisé l'exposition *Jean Dubuffet : une ardente célébration* avec des prêts du Solomon R. Guggenheim Museum de New York, complétés par une sélection d'œuvres provenant de la Peggy Guggenheim Collection de Venise. L'expo retrace les dernières décennies de création de l'artiste, des années 1940 à sa disparition. **GV**

JEAN DUBUFFET : UNE ARDENTE CÉLÉBRATION
Jusqu'au 21 août
Musée Guggenheim - Abandoibarra Etorb., 2 - 48009 Bilbao

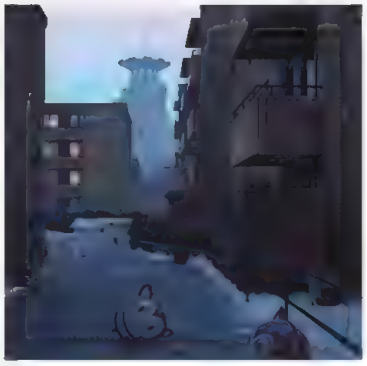
POP POP POP



Depuis 1975, pas très loin du Louvre, le Musée en herbe accueille un public âgé de 3 à 103 ans pour lui proposer des expositions ludiques où les œuvres exposées incitent à mettre la main à la pâte et devenir artiste. Avec *Mondes imaginaires – Speedy Graphito*, l'artiste propose cinq univers distincts (la chambre aux mille trésors, la cité des énigmes, le musée dans les nuages, le tunnel spatiotemporel et le jardin fantastique) où le public va pouvoir découvrir une quarantaine de ses créations pop et hautes en couleurs vives. Comme l'événement se termine le 31 mars prochain, les retardataires se consoleront avec le livre de l'expo réalisé par l'auteur en collaboration avec Sylvie Girardet. À l'intérieur, Speedy Graffito détaille ses influences, son parcours et sa manière de voir les choses. **GV**

MONDES IMAGINAIRES
par Girardet & Speedy Graphito
Éditions Skira, livre broché avec rabats, 104 pages couleurs, 15 €, disponible

LA SUÈDE COMME ON NE L'A JAMAIS IMAGINÉE



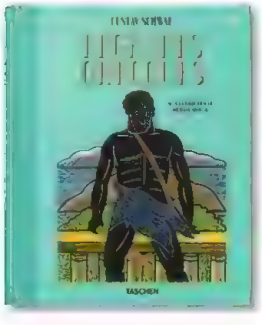
Simon Stalenhag est un artiste qui s'est fait connaître en créant des images néofuturistes à partir d'environnements suédois bucoliques. Son travail a inspiré les créateurs d'une série télé de science-fiction ainsi que deux RPG (jeux de rôles). Avec *Tales From the Loops* et *Things From the Flood*, Simon Stalenhag a imaginé tout un passé technologique très avancé qui a échoué. En 1954, le gouvernement suédois décide d'implanter en pleine campagne le plus gros accélérateur de particules du monde. Après l'écroulement du projet, les débris des machines inventées pour l'occasion parsèment la campagne environnante. Présenté dans un format proche du carré, ces deux beaux livres feront les beaux jours des amateurs du *Crépuscule des dieux*. **GV**

TALES FROM THE LOOPS
par Simon Stalenhag
Éditions Akileos, livre cartonné, 130 pages couleurs, 29 €, disponible

THINGS FROM THE FLOOD
par Simon Stalenhag
Éditions Akileos, livre cartonné, 134 pages couleurs, 29 €, disponible

OUVRAGE FOUILLÉ

Archéologue de formation, Michael Siebler est un grand spécialiste de la Grèce antique. Avec *Légendes grecques*, il a soigneusement compilé une sélection de 47 textes rédigés par l'écrivain allemand Gustav Schwab pour son livre sur les grandes légendes de l'Antiquité paru dans la première moitié du XIXe siècle. Là où l'entreprise devient vraiment intéressante, c'est quand Sieber choisit d'illustrer ces textes sur Cadmos, Jason, Hercule, Bellérophon, Œdipe, Hector et tout l'Olympe par la crème des illustrateurs qui se sont intéressés au sujet. Ainsi, il n'hésite pas à faire cohabiter l'anarchiste Clifford Harper (en couverture) avec Arthur Rackham, Edmund Dulac, Henry Justice Ford, Helen Stratton, Virginia Frances Sterrett, Gustaf Tenggren et 22 autres. Rien que pour cette diversité graphique, le livre vaut le déplacement. Présenté dans un fort volume doré à chaud avec signet, l'ouvrage est une mine d'idées pour les futurs graphistes ou écrivains. **GV**



LÉGENDES GRECQUES
par Schwaf et Siebler
Éditions Taschen, livre cartonné, 336 pages couleurs, 30 €, disponible

QUAND LA BOMBE N'EXPLOSE PAS LE MUR

Après un premier volume sur le sujet, la journaliste globe-trotteuse Claire Champenois a mené l'enquête sur les représentants nationaux du style. *Street art au-delà des murs – les génies de l'art urbain* présente toute une galerie d'artistes incroyables comme Combo, Olivia de Bona, Lady K, Sun7, C215 et 17 autres parmi les plus représentatifs du mouvement. Au fil des pages, l'autrice n'oublie jamais de poser la bonne question aux intervenants. À travers leurs aspirations, méthodes de travail ou leurs motivations, ils racontent leurs parcours et expliquent le pourquoi de leur diversité créatrice. À lire en écoutant *Sandinista* des Clash. **GV**

STREET ART AU-DELÀ DES MURS – LES GÉNIES DE L'ART URBAIN
par Claire Champenois
Editions du Layeur, livre cartonné, 300 pages couleurs, 39,90 €, disponible

Explosivité exotique

Figure légendaire de la peinture, Frida Kahlo continuera à intriguer les foules pendant des siècles avant que tous les mystères de ses tableaux ne soient percés à jour. Sachant cela, les Sherlock Holmes de l'art ont droit à la réédition de la monographie *Frida Kahlo* réalisée par l'historienne de l'art Helga Prignitz-Poda qui analyse et commente 42 œuvres reproduites intégralement avec sélection de détails. Idéal pour patienter en attendant l'exposition *Frida Kahlo* au palais Galliera, musée de la Mode de la Ville de Paris, du 15 septembre au 5 mars 2023. ■ **GV**

FRIDA KAHLO
par Helga Prignitz-Poda
Éditions Gallimard, livre relié, 264 pages couleurs, 35 €, le 17 mars

Le bonjour d'Albrecht

Albrecht Dürer : *La Mélancolie* (1514)
© Musée Condé, EST 232

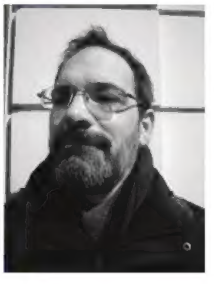
Considéré comme un des artistes les plus importants de la Renaissance, Albrecht Dürer se fait rare sur les murs des expositions hexagonales. La dernière fois que ses œuvres ont été accrochées remonte à un quart de siècle. Afin de mettre un terme à cette disette, le musée Condé à Chantilly et la Bibliothèque nationale de France ont réuni plus de 200 feuilles sorties de leurs collections respectives pour réaliser l'exposition *Albrecht Dürer – Renaissance et gravure* qui va se tenir du 4 juin au 2 octobre prochain dans la salle du Jeu de Paume du Musée de Chantilly. **GV**

ALBRECHT DÜRER – RENAISSANCE ET GRAVURE
Du 4 juin au 2 octobre
Château de Chantilly

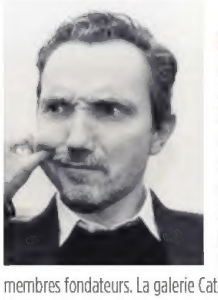
Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin.
| **Maria Dek** p. 124

Ancienne élève de l'École supérieure de journalisme de Lille, **Odile Conseil** a travaillé plus de vingt ans à *Courrier international*. Elle y a occupé différentes fonctions, dont celle de rédactrice en chef du site Internet. Elle a eu la responsabilité des grandes expositions de dessins de presse que l'hebdomadaire a organisées au tournant des années 2000. À cette occasion, elle s'est prise de passion pour le dessin d'actualité politique. Depuis 2014, elle papillonne entre le monde de la presse écrite (notamment *Papiers*, la revue de France Culture), l'organisation d'un festival de cinéma et le monde du théâtre. | **Kroll** p. 38

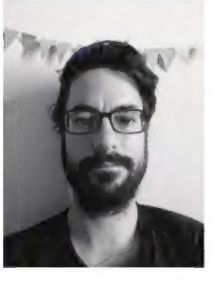
Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. | **Actus** p. 142



Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et il dirige la galerie Huberty & Breyne à Paris.
| **Julie Doucet** p. 76 **Elizabeth Pich** p. 130



Frédéric Poincelet est né en 1967 à Sartrouville. Après avoir collaboré aux revues *Beaux-Arts Magazine*, *Le Dernier Cri*, *Hôpital brut*, *Bang !*, *Technikart*... il rejoint l'éditeur Ego comme X en 1998. Outre ses livres chez cet éditeur, il en devient le graphiste attitré. C'est là qu'il se liera d'amitié avec Jean Teulé. Parallèlement à cette carrière d'auteur de bande dessinée, Frédéric Poincelet est une figure importante de la scène du dessin contemporain, participant entre autres à l'exposition *Dessins pointus*, et avec le collectif *Frédéric Magazine*, dont il est l'un des membres fondateurs. La galerie Catherine Putman expose ses dessins depuis 2009 et édite ses lithographies et sérigraphies depuis 2016. Il vit et travaille à Paris. | **Frédéric Rébéna** p. 82



Né en 1986, **Maxime Gueugneau** a d'abord grandi à Lyon, fait des études à Avignon puis a passé dix ans à travailler pour le magazine d'illustration *Kiblind*. Il est aujourd'hui journaliste freelance, spécialisé dans la bande dessinée, le dessin et la littérature jeunesse auprès de *Kiblind*, *Georges*, *Graou* et Radio Nova Lyon. Il est également l'auteur de deux bandes dessinées avec le dessinateur Simon Bournel-Bosson : *En diagonale* (2017) et *Azur* (2020). | **Adèle Verlinden** p. 106

Cathia Engelbach est née à Nice en 1983. Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs.
| **Nadja** p. 44 **Dominique Goblet** p. 60

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le site d'actualité *HuffPost* et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank.
| **Microids** p. 136

Sans oublier la talentueuse et amicale participation de :
Steven Guarnaccia (Les 7 péchés capitaux p.52), **Anne Zeum** (Les 4 saisons, p.118),
Blutch, **Ugo Bienvenu** et **Frédéric Poincelet** (Louis Paillard, p.68)

Photographies : Isabelle Delorme © Philippe B. | Géant Vert © Timalou | Ronan Lancelot © F. Bosser
Odile Conseil, Cathia Engelbach, Jean-Samuel Kriegk, Maxime Gueugneau, Frédéric Poincelet © Photos DR

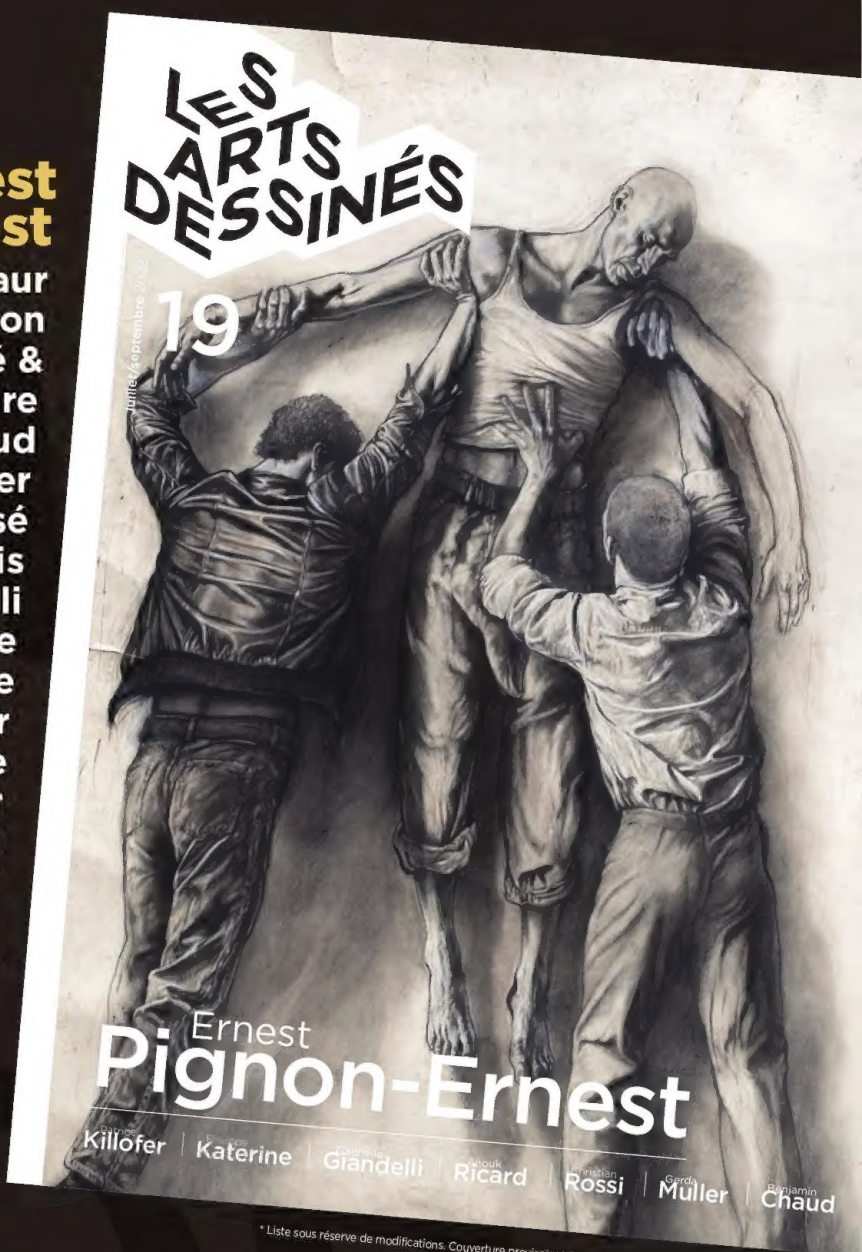
LES ARTS DESSINÉS

#19 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN JUILLET 2022

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le prochain numéro des *Arts dessinés*, à paraître en juillet.

Ernest Pignon-Ernest
Ruedi Baur
Jonathan Burton
Isabelle Carré & Charlotte Lemaire
Benjamin Chaud
Laurent Corvaisier
Antoine Cossé
Mathieu Dufois
Gabriella Giandelli
Armel Gaulme
Philippe Katerine
Patrice Killoffer
Pierre La Police
Gerda Muller
Anouk Ricard
Christian Rossi

Et aussi :
Les éditions Waknine



* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire : © Ernest Pignon-Ernest et Galerie Lelong & Co.

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

HERMÈS
PARIS
le cœur léger
Photographie retouchée

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB